

ANECDOTES

D U

DIXHUITIEME SIECLE.

Premier Volume.



A L O N D R E S

1783.

ANECDOTES

DU

DIX-HUITIEME

SIÈCLE

Par M. de la Harpe



A. 40. 18. 2

1783

AVERTISSEMENT.

Les mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres ont eu un succès mérité à bien des égards. La variété des anecdotes, le choix des vers, la brièveté des articles ont donné à ce volumineux recueil beaucoup de lecteurs. On ne peut pas disconvenir cependant, que lorsqu'on parcourt cette suite de volumes, on ne retrouve un grand nombre d'articles qui n'avoient que l'intérêt du moment, des faits annoncés plusieurs fois avant leur existence; quelques uns indifférens à la plus part des Lecteurs. Ces raisons & bien d'autres nous ont déterminé à réunir dans deux volumes des traits piquants, agréables à toutes les classes de lecteurs, dans tous les pays & dans tous les tems. Telles sont les bons mots, les Anecdotes historiques, les Epigrammes pleines de sel, des Chansons pétillantes de gayté &c. Celui qui acquere-

ra ces deux volumes pourra se dispenser de l'achat assez dispendieux des vingt dont ils sont tirés, il ne sera point obligé surtout de parcourir beaucoup d'inutilités pour trouver des articles propres à dédomager.

Nous ne prétendons pas diminuer le mérite de cette collection, mais leurs auteurs doivent aussi nous permettre de dire que les petits événemens de la Société n'ont que l'intérêt du moment, & qu'après quelques années, ils sont remplacés par d'autres qui ont droit à leur tour d'occuper les regards du public. La preuve de notre estime pour les rédacteurs, est que nous n'avons pas même voulu corriger quelques légères fautes de stile qui échappent nécessairement à quiconque écrit beaucoup & souvent.





ANECDOTES

DU

DIXHUITIEME SIECLE.

EPI T A P H E

de l'Abbé de Coste, attribuée à M. de Voltaire.

La Coste est mort! Il vacque dans Toulon
Par cette mort un emploi d'importance:

Ce Bénéfice exige résidence,
Et tout Paris y nomme Jean Fréron.

* * *

On raconte qu'une femme de très-grande confi-
dération s'étant engouée de Grandval, l'envoya
chercher, l'admit dans un tête-à-tête ménagé ex-

A

près, & filant peu à peu sa défaite, lui dit, en regardant des portraits de famille qui ornoient l'appartement: „ Ah! Grandval, que diroient ces héros, s'ils me voyoient entre vos bras? Ils „ diroient, répondit l'impudent vainqueur, ils diroient que vous êtes une putain. “

* * *

Il s'est passé à la Comédie Française le 20. Février 1762 un événement qui doit faire à jamais époque dans l'histoire du théâtre.

On jouoit *Tancrede*, Mlle. Clairon faisoit *Aménide*. Quand elle en fut à ces vers:

„ On dépouille Tancrede, on l'exile, on l'outrage...

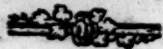
„ C'est le sort d'un héros d'être persécuté....

„ Tout son parti se tait: qui sera son appui?

„ Sa gloire!.....

„ Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs....

L'actrice sublime donna des inflexions de voix si nobles & si pénétrantes, que tous les spectateurs, pleins de l'événement du jour, sentirent l'à propos. Le nom de *Broglie* vola de bouche en bouche, & le spectacle fut interrompu à plusieurs reprises par des applaudissemens qui se renouvelloient sans cesse.



Madame la Maréchale de * * * ayant ouï dire que *Mariamne* tragédie de M. de Voltaire étoit

meilleure sous sa première forme, en demanda une lecture à son auteur, qui étoit de cet avis. Quand il en fut aux fureurs d'*Hérode*, après avoir empoisonné *Mariamne*, il appuya beaucoup sur ce vers que dit le Prince, en l'exhortant à vivre :

„ Vis pour toi ! vis pour moi ! vis pour nos chers enfans !

Le Poëte exhala si pathétiquement cette exclamation, que la Maréchale attendrie se mit à pleurer : *Ne vous affligez pas, Madame*, lui dit le prêtre Macarty, *il y en aura pour tout le monde.*



P A R O D I E

*d'une Ariette du Maréchal, Opera-comique ;
sur M. le Maréchal Prince de Soubise :*

Je suis un pource Maréchal,
Et je redeviens Général
Depuis que Broglie en son village
Est renvoyé par Pompadour :
Mais si j'abandonne la cour,
J'y reviendrai, selon l'usage,
Tôt, tôt, tôt, battez chaud,
Tôt, tôt, tôt, bon courage,
Y faire admirer mon ouvrage.



REPONSE DE M. DE SOUBISE.

Si je suis pauvre Général,
Je suis un brave Maréchal,
Je fais exposer ma patrie
Et braver des miens le mépris.
Lorsque je marche aux ennemis,
Par ma manœuvre je leur crie,
Battu chaud, j'ai bon dos;
Poisson soutient Soubise,
La France payera nos sottises.

J'allois combattre Ferdinand,
Et je le croyois par devant;
Mais il s'est trouvé par derriere.
Pense-t-on qu'un Hanovrien,
Puisse agir en Italien,
C'est au-dessus de ma visiere?
Battu chaud, j'ai bon dos;
Poisson soutient Soubise,
La France a payé nos sottises.

A Rosbac le Prussien si fier
Rouvoit-il jamais espérer
Me vaincre en bataille rangée?
Moi qui ne m'y rangeai jamais,

Je m'en épargnai tous les fraix.

L'éclair dissipâ mon armée.

Battu chaud, j'ai bon dos ;

Poisson soutient Soubise.

La France a payé nos sottises,

Mais revenons à Lutzelberg,

Où je vois triompher Chevert

Sans vouloir partager sa gloire :

C'en étoit fait des ennemis :

Si je marchois, ils étoient pris ;

Je fis échapper la victoire.

Battu chaud, j'ai bon dos ;

Poisson soutient Soubise.

La France a payé nos sottises.

Prince fait pour être chéri,

Soyez heureux & favori,

Mais ne commandez pas l'armée.

Au bien qui vous arrivera

Vous verrez qu'on applaudira :

Abandonnez vos destinées.

Tôt, tôt, tôt, battez chaud.

Tôt, tôt, tôt, bon courage ;

Que Broglio finisse l'ouvrage !

LOUIS XV. étant allé voir les nouveaux Bureaux de la guerre, il y a quelques jours, entra partout, & dans celui de M. Dubois ayant trouvé une paire de lunettes, mit la main dessus, *Voyons*, dit le Roi, *si elles valent celles dont je me sers*. Un papier, apprêté exprès, suivant les apparences, se trouva sous sa main. C'étoit une Lettre dans laquelle entroit un éloge pompeux du Monarque & de son Ministre (le Duc de Choiseul). S. M. rejetant avec précipitation les lunettes, dit : *elles ne sont pas meilleures que les miennes, elles grossissent trop les objets*.



CHANSON NOUVELLE

*à l'enâroit d'une femme auteur, dont la Pièce est
celle d'un Abbé.*

Il étoit une femme
Qui pour se faire honneur,
Se joignit à son confesseur :
Faisons, dit-elle, ensemble
Quelqu'ouvrage d'esprit,
Et l'Abbé le lui fit.

Il cherche en son génie
De quoi la contenter;
Il l'avoit court pour inventer :
Prenant un joli conte

Que Marmontel ourdit,
 Dessus il s'étendit.

On prétend qu'un troisième
 Au travail concourut :

C'est Favart qui les secourut.

En chose de sa femme

C'est bien le droit du jeu

Que l'époux entre en peu.

Fraîcheur, naturel, grace,

Tendre simplicité,

Tout cela fut du Conte ôté;

On mit des gaudrioles,

De l'esprit à foison,

Tant qu'il fut assez long.

A juger dans les regles

La pièce ne vaut rien,

Et cependant elle prend bien.

Lubin est sûr de plaire;

On dit qu'*Annette* aussi

En tire un bon parti.

Mais si la vaine gloire

Des auteurs s'emparoit,

Le Public , sot les nommeroit ,
 Monsieur Favart , sa femme ,
 Et brochant sur le tout ,
 Avec eux l'Abbé Fou.

* * *

On ne peut s'empêcher de consigner ici un bon, ou plutôt un grand mot de feu M. le Dauphin. On lui faisoit la lecture, pendant qu'il étoit dans le bain, de la gazette de Hollande, où étoit la proscription du livre de l'Education. „ C'est fort bien „ fait, dit M. le Dauphin: ce livre attaque la religion, il trouble la Société, l'ordre des citoyens; „ il ne peut servir qu'à rendre l'homme malheureux: „ c'est fort bien fait. — Il y a aussi le *Contrat Social*, qui a paru très-dangereux ajouta le lecteur. — „ Quant à celui-là, c'est différent, reprit Monseigneur, il n'attaque que l'autorité des „ Souverains; c'est une chose à discuter. Il y „ auroit beaucoup à dire: c'est plus susceptible „ de controverse.“

* * *

AUX JESUITES,

sur la clôture du College de Louis le Grand.

Vous ne savez pas le Latin:

Ne criez pas au sacrilege

Si l'on ferme votre College,

Car vous mettez au masculin

Ce qu'on ne met qu'au féminin.

PLAISANTERIE

de l'Abbé de Voisenon.

M. l'ABBE DE BOISMONT, le Mirebalais de l'Académie, ne payoit point ses dettes. Un certain Doyen de Valenciennes, auquel il doit une pension sur une Abbaye qu'il a, ne pouvant arracher rien de ce gros Bénéficiaire, est venu en personne exiger son dû. Ayant demandé où demeuroit cet abbé, il s'est fait une méprise, & au lieu de lui donner l'adresse de l'Abbé de Boismont, on l'envoya chez l'Abbé de Voisenon à Belle-ville. N'ayant pas trouvé ce dernier, M. le Doyen laissa un billet, qui expliquoit la cause de sa venue: sur quoi l'Abbé de Voisenon répondit par la Lettre suivante, qui court aujourd'hui tout Paris,

„ Je suis fâché que vous ne m'ayez pas trouvé,
„ Monsieur, vous auriez vu la différence qu'il y
„ a entre Monsieur l'Abbé de Boismont & moi.
„ Il est jeune, & je suis vieux; il est fort & robuste,
„ & je suis foible & valétudinaire; il prêche,
„ & j'ai besoin d'être prêché; il a une grosse &
„ riche Abbaye, & j'en ai une très-mince; il s'est
„ trouvé de l'Académie sans savoir pourquoi, &
„ l'on me demande pourquoi je n'en suis pas; il
„ vous doit une pension enfin, & je n'ai que le
„ désir d'être votre débiteur. Je suis, &c.“



LA SOURIS.

Epigramme contre Fréron.

Souris de trop bon goût, fouris trop téméraire,
Un trébuchet subtil de vous m'a fait raison;
Vous déchiriez, cruelle! un tôme de Voltaire,
Tandis que vous aviez les feuilles de Fréron.



L'EXPULSION

*des Jésuites à été consommée le premier Avril 1762.
à Paris, on afficha ce placare.*

„La Troupe de St. Ignace donnera mercredi
„prochain 31 Mars 1762, pour dernier Représen-
„tation, *Arlequin Jésuite*, Comédie en cinq Actes,
„du Père Duplessis: suivis des *Faux bruits de*
„*Loyola*, par le Père Lainez, petite Comédie en
„un acte. Pour Divertissement, le *Ballet Portu-*
„*gais*: En attendant le *Triomphe de Thémis*.



PORTRAIT

de M. le Duc de Choiseuil.

Quand Choiseuil

D'un coup d'œil

Confidère

Le plan entier de l'Etat,

Et seul, comme un Sénat,

Agit & délibère;

Quand je vois

Qu'à la fois

Il arrange

Le dedans & le dehors,

Je soupçonne en son corps

Un Ange.

Seroit-ce un Dieu Tutélaire ?

Dans la paix & dans la guerre ;

Ses traités

Sont dictés

Par Minerve :

J'admire en lui les talens

Que d'elle il obtint sans

Réserve.

A l'Amour

Tour à tour,

A la table,

Quand il trouve des loifirs,

Qu'il se livre aux plaisirs

Il est inconcevable.

Du travail

Au férail,

Vif, aimable,

A tout il est toujours prêt ;

Pour moi je crois que c'est

Un Diable.

HILAS & ZELIS,
*est une Pastorale détestable de M. le Comte
 de Sennetierre.*

L'aveugle auteur de cette Entrée a donné lieu
 au bon mot : *Que ce Spectacle étoit un Opéra
 d'aveugle, fait pour être entendu par des sourds.*

CH A N S O N.

M. Séguier, ce grand avocat général, se délas-
 se quelquefois entre les bras des Graces & des
 Muses des travaux importans auxquels sa charge
 l'affujettit. Voici une chanson très-agréable, qui
 a passé dans toutes les bouches des jolies femmes
 de Paris :

Tous mes souhaits & ma plus forte envie,
 Auroient été d'être un nouveau Crépus;
 Des riches dons d'Amérique & d'Asie,
 J'aurois tâché d'amasser tant & plus,
 Non pas pour moi, c'eût été pour ma mie,
 Sans elle, hélas ! en aurois-je voulu ? (Bis)

D'être un Héros j'aurois eu la manie;
 Mars m'auroit vu suivre ses étendards,
 L'antique amour, l'amour de la patrie,
 Ne m'eût point fait affronter les hazards;
 L'espoir d'offrir mes lauriers à ma mie,
 Seul m'eût frayé la route des Césars. (Bis)

D'être un Appelle il m'auroit pris envie,
 Mais fans daigner travailler pour les Rois;
 Si de Rubens imitant la magie
 La toile eût pu s'animer sous mes doigts,
 Quel beau portrait j'aurois fait de ma mie!
 Je l'aurois peinte, ainsi que je la vois. *(Bis)*

Eterniser une flamme chérie,
 Auroit été de mes vœux le premier;
 Le tendre Amour, seul guide de ma vie,
 Aux doctes sœurs m'eût fait sacrifier:
 J'aurois été le chantre de ma mie,
 J'eus mis ma gloire à la déifier. *(Bis)*

En me livrant tout à l'Astronomie,
 J'aurois suivi ma tendre passion;
 Un nouvel Astre, au gré de mon envie,
 Eût de nos jours paru sur l'horison:
 Au firmament j'aurois placé ma mie,
 Elle eût été ma constellation. *(Bis)*

J'aurois banni la sombre jalousie:
 L'Amour sincere en écarte l'horreur;
 Trop délicat pour cette frénésie,
 D'un feu plus pur j'aurois fait mon bonheur;

Car en l'aimant, j'eusse estimé ma mie :
 Sans mon estime auroit-elle eu mon cœur. (*Bis*)

Madame la Mîse de Champanets étoit d'une Hollandoise jeune & jolie, nommée Madame *Pater*. C'étoit la femme d'un riche négociant; elle faisoit l'entretien des cercles & le sujet des épigrammes ou madrigaux. Voici ce qu'on a dit de moins mauvais : on ne le rapporte que pour faire époque :

Pater est dans notre cité.

Spiritus je voudrois bien être;

Et pour former la Trinité

Filius on en verroit naître.

Les Seigneurs alloient en procession chez elle pour la voir : son mari, excédé de ces visites, dit un jour à des courtisans, en les reconduisant : „ je „ suis très sensible, Messieurs, à l'honneur que „ vous me faites de venir ici; mais je ne crois pas „ que vous vous y amusiez beaucoup; je suis toute „ la journée avec Madame *Pater*, & la nuit je couche avec elle.“

* * *

V E R S

mis sous le Portrait de l'Abbé de VOISENON.

L'aimable successeur du sombre Crébillon,

Dans un genre opposé s'illustre sur la Scene.

Les arbitres du goût ont élu *Voisenon*,

Ils couronnent *Thalie*, en pleurant *Melpomene*.

 JEAN JACQUES ROUSSEAU

abdique le titre & la qualité de Citoyen de Genève.

„Revenu du long étonnement où m'a jetté de la part du magnifique Conseil le procédé que j'en devois le moins attendre, je prends enfin le parti que l'honneur & la raison me prescrivent, quelque cher qu'il en coûte à mon cœur.

Je vous déclare donc, Monsieur, & je vous prie de déclarer au magnifique Conseil, que j'abdique à perpétuité mon droit de Bourgeoisie & de Cité de la ville & république de Genève: ayant rempli de mon mieux les devoirs attachés à ce titre, sans jouir d'aucuns de ses avantages, je ne crois point être en reste avec l'Etat en le quittant. J'ai tâché d'honorer le nom de Genevois: j'ai tendrement aimé mes compatriotes, je n'ai rien oublié pour me faire aimer d'eux. On ne sauroit plus mal réussir. Je veux leur complaire jusques dans leur haine: le dernier sacrifice qui me reste à faire, est celui d'un nom qui me fût cher. Mais, Monsieur, ma patrie en me devenant étrangère, ne peut me devenir indifférente: je lui reste attaché par un tendre souvenir, & je n'oublie d'elle que ses outrages. Puisse-t-elle prospérer toujours & voir augmenter sa gloire! puisse-t-elle abonder en citoyens meilleurs & surtout plus heureux que moi!“

 V E R S

à Mlle. D'angeville au nom d'un Jardinier.

Je voudrois bien ici vous traiter entre nous
De la même façon que je traite mes choux ;
Le public, j'en suis sûr, me feroit bonne mine,
Pour lui plaire voici comment je m'y prendrois :
Au théâtre françois je vous arroserois
Tant de fois, qu'à la fin vous prendriez racine.

B O N M O T

de Mlle. Arnoult.

Mlle. Vestris, Italienne de naissance, & dont
les goûts divers sont très-connus, se récrioit sur
la constante fécondité de Mlle. Rey ; elle ne conce-
voit pas comment cette fille s'y laissoit prendre si
facilement : *vous en parlez bien à votre aise, ré-
pond l'actrice enjouée, une souris qui n'a qu'un
trou est bientôt prise.*



P O R T R A I T

de Voltaire.

Je chante un mortel exigu
Et dont le frêle individu
N'a presque point de consistance ;
Mais s'il n'a ni hanche ni cu,

S'il

S'il est aussi sec qu'un pendu,
Le Ciel le fit en récompense
D'esprit abondamment pourvu.

Quand on jouit de l'avantage
De réunir tant de trésors,
Il est permis pour son usage,
De n'avoir qu'un petit visage,
Point de mollet & peu de corps.



BON MOT DE LOUIS XV.

Lorsqu'il a été question de remplacer M. de Bougainville, le Roi en parloit à quelques Seigneurs & demanda si ce feroit M. Thomas? — *Non, Sire, (replique M. de Bissy qui étoit présent) il ne s'est pas mis sur les rangs, car il ne m'est pas venu voir. — C'est qu'il ne vous croyoit pas de l'Académie,* reprend S. M.; & les courtisans de rire.



A M. LE MARQUIS DE BREHANT,

le jour de St. Patrice sa fête,

Patrice que nous révérons

Comme notre premier apôtre,

Ainsi que vous, Brehant, nâquit chez les Bretrons :

Le Ciel vous a choisis pour être nos patrons,

Vous dans ce monde, & lui dans l'autre.



L E T T R E

de M. le Comte de Lauraguais à M. le Comte de Bissy, en lui envoyant copie de la Lettre écrite à M. le Comte de St. Florentin.

Voilà, Monsieur le Comte, la copie de la Lettre que vous m'avez demandée, & que je crois moins indigne du sujet qu'elle traite, depuis que vous l'avez applaudie. Vous me demandez aussi mon Mémoire : il faudra bien qu'il paroisse, car j'avoue qu'il peut me justifier de beaucoup d'imputations qu'on répand sourdement. Je voudrois bien qu'il fit moins de bruit & plus d'effet. Je suis resté dans le cercle où la force de l'opinion les meut ; mais M. Omer de Fleury m'a forcé de parler.

L'Académie a trouvé mauvais, c'est-à-dire M. du Hamel du Monceau & M. le Camus ont trouvé mauvais, que j'appelasse le Fleury au requisitoire *Omer de Fleury* ; mais ils ont été assez contens

des raisons qui m'ont forcé à l'appeler ainsi : j'ai cité l'histoire des quatre fils d'Aymon, l'usage où nous étions de ne point appeler notre Secrétaire simplement M. de Fouchy, ou Grand Jean, mais Grand Jean de Fouchy, comme il signe lui-même ; qu'enfin Mrs. de Feury étoient trois frères, qu'en leur supposant à tous trois autant d'esprit & de talens, il valoit mieux les désigner par leur nom distinctif que de leur donner des sobriquets, ainsi que le monde avoit consacré ceux de *Choiseuil de Merle* & de *Mailly la Bête*. D'ailleurs je leur ai dit qu'ayant écrit comme Sœur du Pot, s'ils me cherchoient querelle, il faudroit qu'ils me citassent devant les Frères de la Charité ; ils ont paru satisfaits, & cela me donne l'espérance de ne pas choquer MM. Cependant, malgré la conviction où je suis que je démontrerai avec la dernière évidence que le requissitoire est digne de toute censure, je viens d'avoir une idée qui me désole, & si vous pensez, comme moi, je suis au désespoir. N' imaginez-vous pas que M. Omer de Fleury, ainsi que le Parlement, ont dit, il faut bien essayer à quoi la Faculté de Théologie peut-être bonne : nous la faisons déjà taire en Théologie, voyons si l'on peut l'écouter en Physique ; & si elle radote sur l'Inoculation, ainsi que sur les Sacremens, nous lui défendrons d'ouvrir à jamais la bouche que pour la Consécration ; ce qui ne tire point à conséquence. S'ils ont pensé cela, je me pendrois d'en avoir suspendu l'effet par mes raisonnemens. Bon jour, Monsieur le Comte,

*

*

*

B 2

L E T T R E

d'un Philosophe à un autre Philosophe de ses amis.

Je m'afflige avec tout autre, Monsieur le Comte, de ce qui vous arrive; mais j'en ris avec vous. La prison ne vous inquiète pas. Votre ame est toujours égale & tranquille, à Metz comme à Paris. Le public malin n'en croit rien: il se moque de vous, & prétend que vos Lettres à M. de St. Florentin, à M. de Bissy & à M. de Noailles, sont de la mauvaise plaisanterie, sans goût, sans style, & que vous n'écrivez pas mieux en vers qu'en prose; ce sont-là ses propres termes.

Si vous étiez, Monsieur le Comte, de ces gens bouffis d'orgueil qui prétendent que tout ce qu'ils font soit bien, je me garderois bien d'avoir tant de franchise; mais je vous connois, vous êtes Philosophe, la critique du public vous touche peu, je sais que vous voulez bien écrire: on le voit assez. Cela suffit. On vous reproche surtout de courir après l'esprit, sans pouvoir l'attraper: ce n'est donc pas votre faute, voilà ce qui vous justifie.

Aujourd'hui on ne juge des choses que par les apparences, on ne veut pas se donner la peine d'approfondir les motifs qui font agir. L'homme est comme cela, qu'y faire? Vous ne lui ôteriez pas de la tête que vous voulez faire parler de vous, à quelque prix que ce soit: on dit tout haut à qui veut l'entendre que vos desseins *in petto* étoient que M. le Procureur général vous dénonçât au Par-

lement, pour être jugé les Chambres assemblées, afin que la chose fit plus d'éclat, & que tout le monde parlât de vous comme d'un martyr.

Voyez, Monsieur le Comte, comme on vous prête de la misère, de la petitesse: qu'on connoît mal le sage! c'est bien de ces fadaïses dont il s'occupe, il aime le grand, le sublime.

Le public ingrat ignore les peines que vous vous êtes données pour trouver de la Porcelaine qui allât sur le feu; combien de choses aussi importantes n'avez-vous pas tentées qui n'ont pas mieux réussi? Ce n'est pas que vous ayez épargné l'argent assurément; mais le tems de ces découvertes n'étoit pas venu: la postérité reconnoîtra vos services; l'homme de mérite n'est jamais jugé ce qu'il vaut de son vivant. C'est ce qui fait, Monsieur le Comte, qu'on vous tourne en ridicule, qu'on se moque de vos talens & de votre esprit: on vous blâme aussi d'avoir quitté le service: quand vous ferez mort on ne parlera plus de tout cela, & vos cendres reposeront en paix.

* * *

V E R S

*sur Jean Jacques Rousseau, ci-devant Citoyen
de Genève.*

Rousseau prenant toujours la nature pour maître,
Fut de l'humanité l'apôtre & le martyr;

Les mortels qu'il vouloit forcer à se connoître
 S'étoient trop avilis pour ne pas l'en punir.
 Pauvre, errant, fugitif & proscrit sur la terre,
 Sa vie à ses écrits servit de commentaire.
 La fiere vérité dans ses hardis tableaux
 Sçut en dépit des grands montrer ce que nous
 sommes.
 Il devoit de nos jours trouver des échafauds;
 Il aura des autels quand il naîtra des hommes!



N O E L

sur l'Air des Bourgeois de Chartres.

De Jésus la naissance
 Fit grand bruit à la cour,
 Louis en diligence
 Fut trouver *Pompadour*:
 Allons voir cet Enfant, lui dit-il, ma mignonne.
 Eh! non, dit la Marquise au Roi,
 Qu'on l'apporte tantôt chez moi,
 Je ne vais voir personne.

Cependant la nouvelle
 Gagnant de tout côté,
 Le fils de la Pucelle
 De tous fur visité.

D'arriver des premiers, un chacun se dépêche:
 Le Roi, la Reine, & leurs Enfans,
 S'en vont tous chargés de présens
 L'adorer dans la crèche.

Les Chanceliers de France,
 Car il s'en trouva deux:
 Pour droit de préséance
 Eurent dispute entr'eux:

C'est à moi, dit *Maupéou*, qu'est la Chancellerie:
 Qui pourroit me la disputer?
 On fait que j'ai pour l'acheter
 Vendu ma Compagnie.

Doué d'un esprit rare,
 Mais mordant comme un chien,
 Près des gens à fimare
 On apperçut d'*Ayen*;
 Pourquoi donc, Messieurs, (dit-il) entrer en lice?
 Grace au Conseil sage & prudent,

Entre vous deux tout incident
Est sauvé par un *Vice*.

Rempli de son mérite,
Entrant le nez au vent,
Choiseuil parnt ensuite,
Et d'un ton turbulent,
Dit sans aucun égard: changeons cette cabane,
Je veux culbuter tout ici;
Je réforme le bœuf aussi,
Et je conserve l'âne.

En sa simple maniere
Joseph dit à *Praslin*,
Défendez ma chaumiere
Contre votre cousin.

Au moins, de son projet que l'effet se retarde;
Songez que je suis étranger,
Et que devant me protéger,
La chose vous regarde.

Praslin dit: toute affaire
Est de l'hébreu pour moi;
Ils m'ont au Ministère
Mis sans savoir pourquoi;

Ainsi je n'y fais rien que porter la parole :

Le Duc & sa sœur reglent tout ;

Mais d'elle vous viendrez à bout

Avec quelque pistole.

Ne se sentant pas d'aise,

Bertin dit en entrant,

Qu'on me donne une chaise,

Je veux bercer l'Enfant.

Je suis Ministre en pied, mais je n'ai rien à faire,

Et pour occuper mon loisir,

Seigneur, je compte vous offrir

Mon petit Ministère.

N'ayant de la confiance

Qu'au Poupon nouveau-né,

De *Laverdy* s'avance

D'un air tout consterné,

Difant, puisque d'un mot vous levez tout obstacle,

Jésus, je me livre à vos soins,

Pour subvenir à nos besoins

Il me faut un miracle.

Courtifan sans bassesse,

Citoyen vertueux,

D'Etrée fendit la presse,
Et dit au Roi des cieux:
Veillez sur ma Patrie, elle m'est toujours chère:
Au Conseil, sans ménager rien,
Tous mes avis tendent au bien,
Mais on ne le suit guere.

Nivernois prit sa place,
Apportant deux bouquets;
De Lauriers de Parnasse,
D'Olives de la Paix;
Puis d'un air gracieux à Jésus il les donne,
L'Enfant dit: je reçois ce don;
Mais c'est pour orner votre front
D'une double couronne.

Dans un coin de l'étable
Entendant du débat,
Quelqu'homme charitable
Vint mettre le holà:
C'étoit *le Beaufremont*, venu de sa province,
Pressant un Page à Melchior,
Qui refusoit cent Louis d'or
De cet aimable Prince.

En coudoyant la foule
 Le Marquis *de Puyfieux*,
 A grand' peine se coule
 Auprès du fils de Dieu;
 Pour regarder l'Enfant ayant mis ses lunettes,
 Enfin, dit-il, je vois le cas :
 Pourtant la nouvelle n'est pas
 Mise dans ma Gazette.

Richelieu, plein de grace,
 Apportoit au Poupon
 Des vers dignes d'Horace,
 Et du miel de Mahon.
 Enchanté de le voir, à l'entendre on s'arrête :
 Mais voyant Marie, à l'instant,
 Il laisse-là son compliment
 Pour lui conter fleurette.

Lugeac, pour toute antienne;
 Dit d'un ton impudent :
 Faut à la Prussienne
 Elever cet Enfant;
 Il aura, comme moi, le cœur impitoyable.
 Joseph dit, en bouchant son nez,

Mon beau Seigneur, quand vous parlez,
Vous infectez l'Etable.

Ecumant de colere
Lugeac vit en sortant
L'amour du militaire,
Monteynard & Brehant,

Avec eux *Talaru* se tenoit à l'entrée:

Approchez-vous, leur dit *Jésus*,
Vous ferez toujours bien venus,
Ici comme à l'Armée.

Un certain *Surlaville*,
Espece de Commis,
Se trouvant à la file,
D'un air bas & soumis,

Dit: *Jésus*, vous voilà dans un pauvre équipage:

Mais je suis né plus indigent,
J'ai fait fortune sans talent:
Jésus, prenez courage.

Un homme d'importance,
C'étoit Mons *Dubois*,
Fort bouffi d'importance,
Dit en haussant la voix:

De ma visite ici, Seigneur, tenez-moi compte,
Car à ma porte plus d'un Grand
Viént se morfondre en attendant,
Sans en rougir de honte.

Du fond de la masure
On voit dans le lointain
Une courte figure,
C'étoit *Saint Florentin*:

Il me fait, dit Joseph, une peur effroyable;
Dans ses mains je vois un paquet,
C'est quelque Lettre de cachet
Pour sortir de l'Etable.

Sur son abord sinistre
On ne se trompoit pas:
Je viens, dit le Ministre,
Pour un très-fâcheux cas;

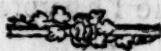
La Cour vous a donné l'Egypte pour retraite:
Au Roi cet exil a déplu;
Mais la Marquise l'a voulu,
Sa volonté soit faite!

Gens en place applaudissez vous des
Louanges qu'on vous donne.

V E R S

à M. de l'Averdy.

C'est en vain que la modestie
Vous fait dédaigner la grandeur,
Déformais vous ferez, en dépit de l'envie,
Des Graces, des Bienfaits l'heureux dispensateur.
Envain vous faites résistance.
Le Prince a fait un juste choix :
Peut-il mieux placer sa Finance
Que sous les auspices des Loix ?
On verra dans ce choix, dont je vous félicite,
Et dans votre refus justement combattu,
La récompense du mérite
Et l'éloge de la vertu.



L E T T R E

d'un Jésuite au moment de l'Expulsion.

„ C'est hors du royaume, mon cher parent, qu'il
„ faut que j'aille; j'ai passé trente-cinq ans à former
„ des citoyens, & je cesse de l'être. Il me faut,

„à soixante ans, chercher une retraite, & finir
 „dans un pays étranger une vie dont les ans ont
 „été consacrés au service de la patrie. Dans
 „l'alternative rigoureuse, de l'exil, ou d'un ser-
 „ment que je crois ne pouvoir faire, je ne balan-
 „ce pas, & je pars victime de la fidélité que je
 „dois aux saints engagements que j'ai contractés,
 „plein de respect pour la main qui frappe, soumis
 „à celle qui permet, & n'implorant que celle qui
 „soutient.“



V E R S

sur le Parlement de Rouen qui avoit cessé le service.

De tous les Parlemens, Madame, un seul a tort :
 Loin de combattre, il fuit ; loin de vaincre, il abdique,
 Ainsi le vieux Caton, en se donnant la mort,
 Au lieu de la servir, perdit la République,



Le Comte **ALGAROTTI** mourut à Pise la nuit du
 22 au 23 du mois dernier. Cet ami des Arts & des
 Muses a laissé entr'autres choses un legs de 8000
 écus Romains à M. Mauro Toffi, Peintre célèbre
 de Bologne. Il veut qu'on en employe 2000 à
 lui élever un mausolée à Pise. Il a donné lui-mê-
 me le dessin de ce monument & a dicté son épi-

taphe, que voici : *Hic jacet Algarottus, sed non omnis.* On doit pardonner cette inscription peu modeste à un homme qui a aussi bien mérité de la Littérature & des Beaux Arts.

P L A C E T

de l'Abbé de Voisenon pour son ami Caillaud.

La pièce est adressée à M. de Marigny : on y demande une place pour la sœur de ce comédien, marchande obligée de quitter sa demeure sur un Pont, dans le tems de l'inondation.

Protecteur des beaux arts, & de leur gloire
antique,

Daignez-êtr le mien dans ce triste moment;
Je vois tomber ma sœur dans le débordement;

Et pour-lors adieu la boutique.

Sa réputation dont le vernis est beau,

Est tout prêt d'aller à veau l'eau.

Je ne puis soutenir cette cruelle idée;

Et son mari deviendra fou

De voir sa femme débordée,

Ne pouvant garantir son plus petit bijou.

Vous pouvez la sauver de ce danger terrible:

Trouvez-lui quelque coin dans le palais des Rois.

Nous consentirions même à monter sur les toits

Pour

Pour publier le trait de votre ame sensible
 Le sentiment augmentera ma voix :
 Mes accens seront des offrandes,
 Et j'obtiendrai des Dieux, que sous vos loix
 Vous ayez en détail tout le corps des Marchandes.



RAMEAU mourut le 12 Septembre 1764. Il avoit quatre vingt trois ans. Le Roi lui avoit accordé des lettres de noblesse pour le mettre en état d'être reçu Chevalier de St. Michel; mais il étoit si avare qu'il n'avoit pas voulu les faire enrégistrer, & se constituer en une dépense qui lui tenoit plus à cœur que la noblesse. Il est mort avec fermeté. Différens prêtres n'ayant pu en rien tirer, M. le Curé de St. Eustache s'y est présenté, a péroré longtems, au point que le malade ennuyé s'est écrié avec fureur: *quel diable venez-vous me chanter-là, M. le Curé? vous avez la voix fausse.*



DÉCALOGUE

du Dieu du Goût.

- I. Au Dieu du Goût immoleras
 Tous les Ecrits de *Pompignan.*

-
- II. Chaque jour tu déchireras
Trois feuillets de l'Abbé *le Blanc*.
- III. De *Montesquieu* ne médieras,
Ni de *Voltaire* aucunement.
- IV. L'ami des Sots point ne feras,
De fait ni de consentement.
- V. La *Dunciade* tu liras,
Tous les matins dévotement.
- VI. *Marmontel* le soir tu prendras,
Afin de dormir longuement.
- VII. *Diderot* tu n'acheteras,
Si ne veux perdre ton argent.
- VIII. *Dorat* en tous lieux honniras,
Et *Colardeau* pareillement.
- IX. *Le Mierre* aussi tu fiffieras,
A tout le moins une fois l'an.
- X. L'ami *Fréron* n'applaudiras,
Qu'à l'*Ecoffoise* seulement.
- 

Mlle. de MIRE, Actrice de l'opéra plus célèbre Courtisane, que bonne Danseuse; fut obligée de faire enterrer son amant. Les Plaifans de Paris, qui rient de tout, lui ont fait l'építaphe suivante, qu'on suppose gravée en musique sur son tombeau:

La Mi Ré La Mi La.



E P I T A P H E

de Madame de Pompadour.

Ci gît d'Etiole & Pompadour,
 Qui charmoit la ville & la cour,
 Femme infidèle, & Maîtresse accomplie:
 L'Hymen & l'Amour n'ont pas tort,
 Le premier de pleurer sa vie,
 Le second de pleurer sa mort.

On a imprimé en Hollande un manuscrit que les curieux s'étoient procuré à grands fraix: c'est la *Confession du Curé d'Etrepagny*. Voici l'anecdote. Jean Messier, Curé d'Etrepagny & de Buf en Champagne, mort en 1723, âgé de 55 ans, laissa trois copies de sa main d'un ouvrage contenant ses sentimens sur la Religion. Sur le verso d'un papier

qui servoit d'enveloppe , étoit écrit : *j'ai vu & connu les abus , les erreurs , les vanités , les folies & les méchancetés des hommes ; je les ai haï & détesté : je n'ai osé le dire pendant ma vie , je le dirai au moins en mourant & après ma mort. C'est afin qu'on le sache que j'ai écrit le présent Mémoire , afin qu'il puisse servir de témoignage à la vérité à tous ceux qui le liront.*

Ce Curé étoit de fort bonnes mœurs , il ne li-
soit que la Bible , quelques Pères & des Philoso-
phes. On croit qu'il s'est laissé mourir de faim ,
n'ayant rien voulu prendre sur la fin de sa vie.

On a trouvé dans ses papiers en imprimé le
Traité sur l'existence de Dieu & sur ses attributs ,
par M. de Fénelon ; & *les Réflexions du père Tour-*
nemine Jésuite , sur l'Athéisme ; & en marge il y
a des notes & des réponses signées de sa main.

Il avoit écrit deux Lettres aux Curés de son
voisinage , pour leur faire part de ses sentimens.
Il leur déclare qu'il a consigné au Greffe de Ste.
Menehould , justice de sa paroisse , une copie de
son écrit , mais qu'il craint qu'on ne le supprime ,
suivant le mauvais usage établi d'empêcher que les
peuples ne soient instruits & ne connoissent la vé-
rité.

Un jour qu'il se trouvoit à Paris , dans une
Compagnie où l'on parloit du nouveau *Traité de*
la Religion fait par l'Abbé Houtteville , un jeune

libertin ayant voulu plaisanter: *Monsieur*, lui dit le Curé d'un ton sévère, *il est fort aisé de tourner la Religion en ridicule, mais il faut beaucoup plus d'esprit pour la défendre.*



SUR LA STATUE DU LOUIS XV.

élevée à Rheims.

C'est ici qu'un Roi bienfaisant

Vint jurer d'être votre père :

Ce monument instruit la terre

Qu'il a bien rempli son serment.



Les noms de Jean Jacques Rousseau & de Diderot sont si connus dans le monde qu'il n'est pas besoin de rappeler leur célébrité: il vient de se passer un fait trop singulier pour ne le pas rapporter. Les rebelles de Corse leur ont député pour les engager à leur dresser un code qui puisse fixer leur gouvernement, ayant en horreur tout ce qui leur est venu de la part des Génois. Jean Jacques leur a répondu que l'ouvrage étoit au dessus de ses forces, mais non pas de son zele & qu'il y travailleroit. Quant à Diderot, il s'en est défendu sur son impuissance à répondre à cette invitation, n'ayant

point assez étudié ces matières pour pouvoir les traiter relativement aux mœurs du pays, à l'esprit des habitans & au climat, qui doivent entrer pour beaucoup dans l'esprit de Législation propre à la confection d'un code de loix.



V E R S

à *Madame de* * * *

Life, je t'offre un cœur au beau jour de ta fête
Dont tu vas dédaigner la frivole conquête.

C'est un jeune inconstant, un papillon léger,
Qui d'objets en objets se plaît à voltiger.

J'aime d'abord une femme fort sage,

Mais vertueuse avec aménité,

Qui ne fait pas de cette qualité

Se targuer trop, ainsi que c'est l'usage.

Comme à voir cependant de femmes de bien

Un amoureux n'avance rien,

Je vais lorgnant une beauté piquante

Dont la vivacité m'enchanté,

Qui raisonne à ravir, déraisonne encor mieux,

Et déride mon front par maints propos joyeux.

Euterpe au même instant lui ravit la victoire :

Je ne puis résister aux chants les plus flatteurs;
 J'entends sous ses doigts créateurs
 RaISONner la corde & l'ivoire:
 Comme sa voix se marie à leurs sons!
 Quelle douceur, quelle justesse!
 Arrête, aimable enchanteresse,
 Mon cœur se trouble à tes chansons.
 Que dit-je? un autre objet vient le rendre infidelle,
 C'est toi, digne fille d'Appelle:
 Que faites-tu? quel mortel anime ton pinceau!
 Ah! si j'étois l'amant dont ton ame est remplie,
 Et qu'Amour m'eût caché derrière le tableau,
 Que promptement écartant la copie
 Tu verrois, enivré des transports les plus doux,
 L'original tomber à tes genoux!
 Mais non, ne me crois point; Terpsichore s'avance:
 Les Graces & l'Amour accompagnent ses pas.
 La vois-tu qui marche & qui danse?
 Adieu, bon soir, je vole dans ses bras.
 Voilà les trahisons que je te fais sans cesse,
 Et toutefois je suis des plus constants,
 Tous ces objets de ma tendresse
 Ce n'est que toi sous des noms différens!

On écrit de Parme, que le célèbre Tronchin, après avoir inoculé heureusement l'Infant *Ferdinand*, a reçu du Prince, son père, les honneurs les plus flatteurs; que la communauté de la ville de Parme, d'abord allarmée de cette méthode nouvelle, ayant eu part de son heureux succès, a écrit une lettre au Ministre de son Altesse Royale, en remerciement & en témoignage de reconnoissance: en conséquence, elle supplie son Altesse Royale de permettre d'expédier à M. Tronchin un Diplôme, par lequel il seroit admis au rang de Citoyen avec les cérémonies accoutumées, & d'ériger en son honneur dans l'hôtel de ville une inscription en marbre, pour perpétuer la mémoire de ce grand événement; enfin de faire frapper une Médaille, sur laquelle sera représentée d'un côté la tête de ce savant Médecin, & de l'autre un revers allégorique avec une devise analogue. Ce revers doit être composé sur une comparaison ingénieuse; tirée des Mémoires de M. de la Condamine sur l'inoculation. D'après cette comparaison il représentera un fleuve rapide, que s'efforceront de traverser plusieurs nageurs entraînés par le torrent, tandis qu'un homme sur le rivage montre à un autre homme une petite barque, dans laquelle il pourra gagner en sûreté l'autre bord. On lira pour devise ces mots d'Ovide: *tutissimus ibis*. L'Infant a approuvé cette proposition.



SUR UN MÉDAILLON FRAPPE

en l'honneur de Mlle. Clairon.

Sur l'inimitable Clairon,

On va frapper, dit-on,

Un médaillon.

Mais quel éclat qui l'environne,

Si beau qu'il soit, si précieux,

Il ne fera jamais si cher à nos yeux

Que l'est aujourd'hui sa personne.

* * *

Un caustique a fait la parodie suivante :

* * *

De la fameuse Frétillon,

A bon marché se va vendre le médaillon :

Mais à quelque prix qu'on le donne,

Fût-ce pour douze sols, fut-ce même pour un,

On ne pourra jamais le rendre aussi commun

Que le fut jadis sa personne.

 L E T T R E

de M. le Duc de Brissac, à Madame la Comtesse de Gisors, qui le sollicitoit d'aller chez les juges de M. la Curé de St. Sulpice, (M. Duleau d'Allemard) au sujet de sa démission donnée contre laquelle il veut revenir.

„Ma feule, unique & essentielle Dêité, veut
 „ donc que j'aïlle Donquichotter pour les paroif-
 „ fiaux intérêts de fa conscience couleur de rose;
 „ elle m'ordonne le rôle de valet de la tragédie d'un
 „ schisme au fauxbourg St. Germain, moi qui ga-
 „ loppe une place dans *Calais assiégé*. L'équitable
 „ marguiller des honneurs d'un temple commencé
 „ doit porter par écrit ses sollicitations fondées sur
 „ l'amour des héroïnes de nos bandières processio-
 „ nales. Je n'ai vécu qu'avec nos drapeaux & nos
 „ étendards, nourri de détails unis avec l'honneur:
 „ j'ai vu démissions valoir, d'autres refusées, selon
 „ la volonté du chef; j'ai vu qu'autrefois faire &
 „ dire étoient un terminé inviolable. Sur quoi
 „ tabler dans ces climats nouveaux, où les formes
 „ font en continuelle bataille avec le fonds. Que
 „ la volonté de Dieu soit satisfaite au profit de nos
 „ ames en leur direction! je ne balayerai jamais
 „ la mienne, ma chere sœur, de l'amour que vous
 „ m'avez inspiré.“



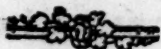
A M L L E. A R N O U L T.

Pouquoi, divine enchanteresse,
 Me troubles-tu par tes accens ?
 Tu me fais sentir une ivresse
 Qui ne va pas jusqu'à tes sens :
 Peut-être que dans ma jeunesse
 Mon bonheur eut été le tien !
 Je t'aime & le tems ne me laisse
 Que le desir.... Desir n'est rien.
 Tais-toi.., mais non.. non.. chante encore :
 Qu'avec tes sons voluptueux
 Mon reste d'ame s'évapore,
 Et je me croirai trop heureux.

* * *

Mlle. Clairon reçoit des visites de la Cour & de la Ville dans sa prison du fort l'Evêque, elle ne peut digérer l'affront qu'on a voulu lui faire de la mettre en face de Dubois. On rapporte à ce sujet qu'ayant interpellé quelques Officiers qui faisoient cercle chez elle, & leur ayant demandé si dans leurs corps ils n'en useroient pas de même ? Si quelqu'un d'eux avoit fait une bassesse, ce qu'ils feroient, s'ils ne le chasseroient pas ? Et si, par extraordinaire, la cour vouloit les forcer à garder

un infâme, s'ils ne quitteroient pas tous? *Sans doute, Mademoiselle, reprend l'un d'eux avec vivacité, mais se ne seroit pas un jour de Siège.*



ÉPIGRAMME.

*sur la Nomination de M. du Belloi à l'Académie
Françoise.*

Belloy nous donne un Siège, il en mérite un autre :
Grâves Académiciens,
Faites-lui partager le vôtre,
Où tant de bonnes gens sont assis pour des riens.

FRAGMENT

d'une Lettre de l'Impératrice de Russie.

„ Si vous étiez ici, Madame, il n'y auroit d'autre distance entre vous & moi qu'une petite table. Mes ordonnances, relativement au Clergé, n'ont eu pour but que de le débarrasser des soins du temporel, pour que n'étant plus occupé dorénavant que du spirituel, il puisse en paroître plus respectable aux yeux des peuples.

„ Ne me nommez plus, je vous prie, le nom de *Montesquieu*, parce qu'il m'arrache des soupirs ;

s'il vivoit encore, je lui aurois fait des propositions, mais il m'auroit refusé..... Son livre est le vrai bréviaire des Souverains, j'entends de ceux qui ont le sens commun.,,

„Le Roi de Prusse, ce grand Prince, mon ami & mon allié, m'écrit des lettres dont chaque mot & chaque ligne mériteroient d'être imprimés, mais il n'est pas encore tems pour cela. Nous traitons de nos affaires tout haut, parce que nous ne faisons point usage de fausses finesses qui gouvernent dans les autres cours.,,

„C'est avec raison que vous pouvez avoir été surprise de mes manifestes, mais vous n'avez pas apparemment réfléchi, Madame, que je parlois à des Russes, & non pas à des Anglois : pour vous contenter, j'ose vous promettre que vous n'en verrez plus de ma façon.,,

E P I G R A M M E.

Quoi! mille francs pour ma v....e,
 Difoit Dubois à son Frater?
 Frétillon, pour beaucoup moins cher,
 A fait cent tours de caressole.
 Fi donc! repliqua le Keyser,
 Sandis! c'est un exemple unique :

La Belle alors de tout Paris
 Etoit la meilleure pratique :
 J'aurois dû la traiter *gratis* :
 C'étoit l'espoir de ma boutique.

* * *

MORT DE PANARD,

âgé de 74 ans à Paris le 13. Juin 1765.

On peut le regarder comme le Père du Vaudeville François. M. Marmontel l'a surnommé le *La Fontaine du Vaudeville*. M. Favart l'a très-bien caractérisé dans ce vers heureux :

Il chanfonna le vice & chanta la vertu.

Ce Philosophe Poète vivoit de 300 Liv. de pension, que lui faisoient Madame Carré de l'Orme, Mad. de *** & M. de..... Il avoit surtout enrichi de ses productions le théâtre Italien & encore plus l'Opéra Comique.

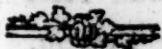
V E R S

*de M. le Chevalier de Boufflers à sa mère le jour
 de Ste. Catherine.*

Votre Patrone, au lieu de répandre des larmes,
 Le jour qu'elle souffrit pour le nom de Jésus,
 Parla comme Caton, mourut comme Brutus;

Elle obtint le Ciel : & vos charmes
L'obtiendront comme ses vertus.

Reniez Dieu, brûlez Jérusalem & Rome,
Pour Docteurs & pour Saints n'ayez que les Amours,
S'il est vrai que le Christ soit homme
Il vous pardonnera toujours.



ANECDOTE.

„ Le Sr. Gadagny ayant refusé de chanter à la table du Doge, ayant même répondu & parlé avec beaucoup de hauteur, a été condamné à une prison de quinze jours, les fers aux pieds, & a été ensuite exilé. Une garde de soldats l'a conduit auparavant jusqu'à la chambre du Trône, en le faisant passer par la grande place qui étoit remplie de masques, & après avoir chanté devant la Seigneurie, il a demandé à genoux & obtenu son pardon. Tout le monde a été attendri & touché de la façon avec laquelle il a chanté à travers les pleurs & les sanglots, comme le cygne qui ne chante, dit-on, jamais mieux que lorsqu'il est près de sa mort. Quoi qu'il en soit, c'est ainsi qu'en tout pays on devoit punir les chanteurs & histrions insolens. “



 COUPLET

de Voltaire sur Fréron.

Nous sommes privés de Vanloo,

Nous avons vu passer Rameau,

Nous perdons Voltaire & Clairon;

Rien n'est funeste,

Car il nous reste

Monsieur Fréron.



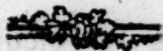
NOTICE

*sur Guillot de Merville, il étoit né à Versailles le
premier Février, 1696.*

On fait peu de chose de sa vie privée, jusqu'au tems où il présenta trois Tragédies aux Comédiens François, qui les refuserent avec leur morgue & leur insolence ordinaires. Le jeune Merville en fut indigné, & c'est la source des querelles qu'il eut avec plusieurs gens de cette troupe; querelles très-vives qui le dégoûtèrent du théâtre & peut-être même de sa patrie. Il voyagea, & vint en Suisse vers 1750. Il y apporta une tristesse occasionnée en partie par sa mauvaise fortune. Il ne recevoit plus ses petites rentes, par l'interruption des fonctions des cours de justice. Les Comédiens l'avoient traversé & lui avoient ôté ses ressources: une gouvernante infidèle avoit abusé de sa confiance.

fiancé. Il avoit une femme & une fille qu'il aimoit tendrement, dont l'état malheureux augmentoit son chagrin. Elles avoient donné lieu à sa Comédie du *Consentement forcé*, qu'il ne lisoit jamais sans répandre des larmes. Il fut que M. de Voltaire venoit de s'établir auprès de Genève. Il s'étoit brouillé avec lui au sujet d'une pièce que Rousseau & l'Abbé Desfontaines lui avoient suggérée. Il fit des démarches pour se réconcilier & lui adressa des vers. Ils furent sans effet. M. de Merville ne se rebuta pas; il alla rendre visite à M. de Voltaire, qui le reçut froidement. Voyant qu'il n'y avoit aucune ressource de ce côté, il revint à Genève, mit ordre à ses affaires, fit le bilan de ses dettes & de ses meubles: l'un compensoit & acquittoit l'autre. Il mit ce bilan sur sa table, sortit de la maison le 13 Mai 1755, n'emporta qu'une mauvaise capote, &, après quelques autres dispositions, le bruit a couru qu'il s'étoit noyé. Quelques gens ont assuré qu'il s'étoit retiré dans un couvent au pays de Gex. On a vendu ses effets, comme il l'avoit ordonné, & ses dettes ont été acquittées.

Il avoit fait une *Critique des Oeuvres de M. de Voltaire*; un autre Ouvrage qu'il appeloit *les Epîtres d'Horace*, & *les Veillées de Vénus*. Ces trois morceaux ne sont point dans ses Oeuvres.



ÉPITAPHE DES JÉSUITES.

Ils font f....s les bons Apôtres,
 Et l'on ne les plaint pas beaucoup,
 Car avant ce malheureux coup
 Ils en avoient bien f...u d'autres.

* * *

M. de CHABANON étant allé voir M. de Voltaire cet hiver, pour le consulter sur ses diverses tragédies, un soir qu'il se trouvoit en verve, rentré dans sa chambre, il écrivit les vers suivans à ce grand homme; il le suppose occupé de travaux métaphysiques.

J'ai volé pour vous voir des rives de la Seine,
 Et l'estime & le goût de vous m'ont approché,
 Foible & timide aiglon, sous vos aîles caché
 J'attends que votre vol me dirige & m'entraîne,
 Redevenez vous-même, & prenez votre essor.

Faut-il que je vous voye encor

Pour des songes métaphysiques

Quitter l'illusion de nos jeux poétiques?

Tous vos doutes heureux valent-ils un transport?

L'homme est un livre obscur & difficile à lire,

On n'en connoît pas la moitié:

Qu'est-ce que notre esprit? On a peine à le dire,

Mais tel qu'il est, il fait pitié;
 Il est petit, foible & pufillanime
 Chez tant de fots dignes de nos mépris:
 L'aime à l'étudier dans vos charmans écrits,
 Il s'y peint éclatant, immortel & sublime.



N O T I C E

sur M. Villaret.

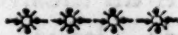
Au sortir du Collège, il s'étoit destiné au Barreau; il débuta dans le monde littéraire par un Roman intitulé : *la belle Allemande*, Roman tout-à-fait ignoré pour l'honneur de son auteur. Il fit en société avec M. Daucour, actuellement Fermier Général, & M. Bret, une pièce qui fut jouée sans succès au théâtre françois. Des affaires domestiques l'obligèrent, en 1748, de s'éloigner de Paris & de prendre le parti du théâtre. Il alla à Rouen où, sous le nom de *Dorval*, il débuta dans les rôles d'Amoureux. Il y joua ensuite avec succès *le Glorieux*, *le Misanthrope*, *l'Enfant Prodigue*, &c. Il fut souvent applaudi à Compiègne pendant les voyages de la Cour. Il sentit bientôt les dégoûts d'un état qu'il n'avoit embrassé que par nécessité; il renonça au théâtre à Liège, où il étoit à la tête d'une troupe de comédiens, qui ne se soutenoient que par ses talens, & il se retira à Paris, où il avoit arrangé les affaires qui l'avoient obligé de

s'en éloigner. Il a poussé la Continuation de l'Histoire de l'Abbé *Velly* jusqu'au 17e. Vol. inclusivement. Il joignit une belle ame à des talens assez distingués pour l'histoire.



M. le Fevre de Beauvesay a réclamé *Miss-Honora*, en la désavouant en même tems comme tout-à-fait altérée par l'éditeur ou le plagiaire prétendu; voici l'épigramme qui a été faite en conséquence:

Ce nouveau Livre, où l'on s'engage
A divertir en instruisant,
D'un aveugle & d'un clair-voyant
Est, dit-on, le commun ouvrage:
Il est vrai: l'aveugle (*) dictoit,
Et le clair-voyant écrivoit.



M. de Lauraguais ayant fait un voyage en Angleterre, fut suivant l'usage, faire sa cour à Versailles. Le Roi d'abord ne faisoit pas grande attention à lui: il s'est si avancé que S. M. l'a remarqué & lui a demandé d'où il venoit? *De l'An-*

(*) M. le Fevre de Beauvesay est aveugle.

gleterre, SIRE. — *Et qu'avez-vous été faire-là?*
 — *Apprendre à penser.* — *Des chevaux*, a repris
 le Roi. Cette allusion reçoit d'autant plus de force
 dans la circonstance, M. de Lauraguais se pi-
 quant d'être grand connoisseur en chevaux.

* * *

V E R S

de M. Dorat.

Vous avez tout, graces, talens;

Vous buvez des eaux d'hipocréne:

Du bon Horace & de Turenne

Vous suivez les Drapeaux brillans.

Digérez-vous? voilà l'affaire;

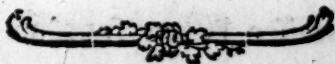
L'homme n'a rien s'il ne digère,

Car sans cela plaisirs & jeux

S'envolent au pays des fables.

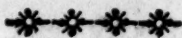
L'Esprit fait les mortels aimables:

Mais l'Estomac fait les heureux.



SUR L'ANGLOIS WILKES.

Cet homme singulier, suivant l'anonyme, est fils d'un faiseur de brandevin d'Aylesbury : son génie le seconda dans l'étude des sciences, il y fit des progrès considérables, il voyagea en France & en Hollande; à son retour, il fut élu Membre du Parlement pour Aylesbury. Il épousa une fille très-riche, & hérita des biens considérables que lui laissa son père. Mais sa grande dépense diminua en peu de tems ses richesses : Il avoit pour maxime d'être toujours du parti contraire au parti de la Cour, & de donner constamment pour motif de son opposition le bien public. Il fut aimé de la Nation, &c. On connoît assez le reste de cette vie orageuse. On trouve à la suite de cette vie, ou plutôt de ces Mémoires, toutes les pièces traduites, relatives au procès qu'on a fait à M. Wilkes, concernant sa feuille, No. 45, du *Nord Briton*.



V E R S

Soupirer près de ce qu'on aime
 Est un plaisir doux & flatteur,
 Ainsi d'un objet enchanteur
 On fait presser l'aveu suprême
 Et s'avancer vers le bonheur :
 Touchés d'une égale tendresse
 Et consumés des mêmes feux,

Bientôt on soupire tous deux :
 L'instant qui fuit produit l'ivresse,
 L'Amour triomphe.... on est heureux!

T O M B E A U

de Maupertuis.

M. de la Condamine, de l'Académie des Sciences & de l'Académie Française, digne émule de feu M. Maupertuis, a fait ériger aux mânes de ce Physicien célèbre un monument qui honore l'un & l'autre: il est placé dans l'Eglise de St. Roch. Le fond est une pyramide en marbre, de couleur lugubre. Sur cette pyramide est adossé le médaillon de M. de Maupertuis; au-dessous de ce médaillon est une épitaphe très-détaillée. La table est surmontée du génie de l'Astronomie, désigné par une flamme qui lui sort du front, & par une couronne d'Etoiles qu'il tient à la main. A l'autre côté de la table est un autre Génie, qui montre d'une main le globe de la terre, applati vers ses poles. Deux volumes placés à côté du globe, désignent deux des principaux ouvrages de M. de Maupertuis. La composition de ce monument est noble & simple, & l'exécution fait honneur aux talens de M. d'Huez. Le médaillon est fort ressemblant, quoique M. d'Huez n'ait jamais vu le personnage: il l'a copié d'après un buste de M. Le Moine.

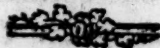
* * *

D 4

V E R S

à Madame du Boccage.

D'un Phidrias ton buste anime le ciseau,
Ciseau fait les Dieux, les Muses & les Graces,
Du Boccage, le Dieu du Beau
Au Temple d'Albion t'offre le choix des places.
Entre Locke & Platon, Chesterfield & Boileau,
Près de Milton que ton pinceau
Fit admirer, en le faisant connoître,
Elève de Minerve, hâte-toi de paroître,
Et qu'en voyant cet ouvrage nouveau
Nos Anglois étonnés doutent qui tu peux être,
D'Athenais, de Laure ou de Sapho.



Un de Messieurs de l'Académie Royale des Sciences a reçu une Lettre de M. Ray, Docteur en Théologie à St. Dié, qui a rapporté comme témoin oculaire un prodige de science plus rare encore que ceux de Mrs. Pascal & Clairaut: c'est un enfant de six ans, du pays des Vosges en Lorraine, fils d'un pauvre payfan. Il a été livré à des occupations agrestes, & n'a reçu du côté de l'esprit aucune espèce de culture; mais par les seules forces de son génie, calculateur & inventeur, il est

parvenu à acquérir les connoissances d'arithmétique les plus profondes. Par les diverses épreuves qu'on lui a fait subir ici, on a reconnu que les méthodes d'opérer qu'il s'est faites, sont les plus abrégées, les plus simples; & par conséquent les meilleures & les plus ingénieuses.

+ + +

V E R S

de M. de La Condamine.

J'ai lu que Daphné devint arbre,
 Et que par un plus triste sort
 Niobé fut changée en arbre;
 Sans être l'un ni l'autre encor,
 Déjà mes fibres se roidissent,
 Je sens que mes pieds & mes mains.
 Insensiblement s'engourdissent,
 En dépit de l'art des Tronchins.
 D'un corps jadis sain & robuste,
 Qui bravoit faisons & climats,
 Les vents brûlans & les frimats,
 Il ne me reste que le buste,
 Malgré mes nerfs demi perclus,
 (Destin auquel je me résigne)
 De la santé que je n'ai plus,

Je conserve encore le signe.
 Mais, las! je le conserve en vain,
 On me défend d'en faire usage:
 Ma moitié vertueuse & sage,
 Au lieu de s'en plaindre me plaint.
 Ma sœur, la Platonicienne,
 Dit, qu'est-ce que cela vous fait?
 N'avez-vous pas la tête saine?
 A quoi donc avez-vous regret?
 Hélas! à cette triste épreuve
 Sitôt je ne m'attendois pas,
 Ni que ma femme entre mes bras
 De mon vivant deviendrait veuve.



L E T T R E

à M. de Voltaire par Madame Geoffrin.

„ Dans l'instant même que j'ai reçu votre lettre,
 „ je l'ai envoyée au Roi, avec les Cahiers qui l'ac-
 „ compagnoient. S. M. me fit l'honneur de m'écri-
 „ re sur le champ le billet que voici en original.
 „ Comme c'est à vous Mr. que je le dois, je vous
 „ en fais l'hommage & le sacrifice. S. M. me fit
 „ dire que nous lirions ensemble la brochure. S.

„ M. me la lut, comme le Roi lit, aussi parfaite-
 „ ment que vous écrivez, Monsieur, le Lecteur
 „ & l'Auteur m'ont fait passer une journée délicieu-
 „ se. S. M. a été bien touchée du sort des mal-
 „ heureux pour qui vous vous intéressez. Elle
 „ m'a donné de sa poche 200 Ducats. Le Roi a
 „ soupiré en lisant, Monsieur, l'endroit de votre
 „ Lettre, où vous paroissiez regretter de n'avoir
 „ pu m'accompagner. Vous avez vu des Rois:
 „ eh bien! l'ame, le cœur, l'esprit & les agré-
 „ mens de celui-ci auroient été pour votre philoso-
 „ phie & votre humanité un spectacle intéressant,
 „ touchant, agréable, & peut-être nouveau. Je
 „ payerai bien cher le plaisir de voir un Roi, qui
 „ étoit celui de mon cœur, avant d'être celui de
 „ Pologne. La présence réelle de ses vertus, de
 „ sa sensibilité, des charmes de sa société & de sa
 „ personne, remuent mon cœur, bien plus vive-
 „ ment que ne faisoit le souvenir que j'en avois con-
 „ servé, quoiqu'il me fût toujours présent & assez
 „ fort pour me faire entreprendre un grand voya-
 „ ge. Cette douce nourriture que je suis venu
 „ chercher pour mon sentiment, va se changer en
 „ amertume pour le reste de ma vie, quand il me
 „ faudra, en quittant ces lieux, prononcer le mot
 „ *jamais*. Je serai de retour chez moi à la fin
 „ d'Octobre. Vous aurez la bonté, Monsieur, de
 „ me faire savoir à qui je dois remettre l'aumône
 „ du Roi, j'y joindrai le denier de la veuve. Soyez
 „ persuadé que j'ai la même horreur que vous pour

„ le fanatisme & ses effroyables effets. Votre
 „ humanité, votre zèle, m'inspirent une aussi
 „ grande vénération, que la beauté de votre esprit,
 „ son étendue, l'immensité de vos connoissances
 „ me causent d'admiration. La réunion de ces
 „ sentimens me rend digne, Monsieur, de vous
 „ louer & de vous respecter. S. M. a voulu gar-
 „ der la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de
 „ m'écrire. Par ce sacrifice que je fais au Roi, &
 „ par celui que je vous fais de son billet, vous de-
 „ vez connoître mon cœur: vous voyez qu'il pré-
 „ fère ses amis à lui-même.“

Copie du Billet de S. M. Polonoise.

„ J'ai cru voir dans la Lettre que Voltaire vous
 „ écrit, la raison qui s'adresse à l'amitié en faveur
 „ de la justice. Quand je ferai une statue de l'a-
 „ mitié, je lui donnerai vos traits. Cette Divinité
 „ est mère de la bienfaisance: vous êtes la mienne
 „ depuis longtems, & votre fils ne vous refuseroit
 „ pas quand même ce que Voltaire me demande ne
 „ l'honoreroit pas autant.“



M A D R I G A L.

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
 Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe;
 Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
 La plus humble des fleurs fera la plus superbe.



L E T T R E

de Voltaire à M. de Pezè.

„ Vous savez que ma mauvaise santé m'avoit conduit à Genève auprès de M. Tronchin, le médecin, qui alors étoit ami de M. Rousseau. Je trouvai les environs de cette ville si agréables, que j'achetai d'un magistrat, 78000 livres, une maison de campagne, à condition qu'on m'en rendroit 38000 livres lorsque je la quitterois. M. Rousseau dès-lors conçut le dessein de soulever le peuple de Genève contre les Magistrats. “

„ Il écrivit d'abord à M. Tronchin, qu'il ne remettroit jamais les pieds dans Genève, tant que j'y ferois... “

„ Vous connoissez le goût de Madame Denis, ma nièce, pour les spectacles : elle en donnoit dans le château de Tournay & dans celui de Ferney, qui sont sur la frontière de France, & les Gênois y accouroient en foule. M. Rousseau se

servit de ce prétexte pour exciter contre moi le parti qui est celui des représentans, & quelques prédicans qu'on nomme ministres.... Il ne s'entint pas là : il fuscita plusieurs citoyens ennemis de la magistrature, il les engagea à rendre le Conseil de Genève odieux, & à lui faire des reproches de ce qu'il souffroit, malgré la loi, un Catholique domicilié sur leur territoire."

„M. Tronchin entendit lui-même un citoyen dire, qu'il falloit absolument exécuter ce que M. Rousseau vouloit, & me faire sortir de ma maison des *Délices*, qui est aux portes de Genève...."

„Je prévis alors les troubles qui s'exciteroient bientôt dans la petite République de Genève. Je résiliai mon Bail à vie des *Délices*; je reçus 38000 liv. & j'en perdis 40000 livres, outre environ 30000 livres que j'avois employées à bâtir dans cet enclos.

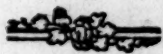
.

„Je ne vous parlerai point des calomnies dont il m'a chargé auprès de Mgr. le Prince de Conti & de Madame de Luxembourg.... Vous pouvez d'ailleurs vous informer de quelle ingratitude il a payé les services de M. Grim, de M. Helvétius, de M. Diderot...

„Le Ministère est aussi instruit de ses projets criminels, que les véritables gens de Lettres le sont de tous ses procédés; je vous supplie de re-

marquer que la fuite continuelle des persécutions qu'il m'a suscitées pendant quatre années, ont été le prix de l'offre que je lui avois faite de lui donner en pur don une maison de campagne, nommée *l'Hermitage*, que vous avez vu entre Tournay & Ferney....“

„ Que M. Dorat juge à présent s'il a eu raison de me confondre avec un homme tel que M. Rousseau, & de regarder comme une querelle de bouffons les offenses personnelles que M. Hume, M. d'Alembert & moi avons été obligés de repousser, &c.“



V E R S

à *M. de Choiseuil* par *M. le Chevalier de Boufflers*.

Toi, que je n'ose encor inviter à confesse
 Et que pourtant dans quatre mois
 Je dois attendre à ma grand'messe,
 Choiseuil, de ton Curé daigne écouter la voix,
 Et reçois les vœux qu'il t'adresse.
 Quoique tu sois grand ouvrier,
 Puissé-je ne te voir que rarement à l'œuvre!
 De Laverdy le sage devancier,
 Dont l'écu porte une couleuvre,
 Et qui fut, comme toi, grand homme & Marguillier

Et Colbert, qu'aujourd'hui le Peuple canonise,
Et qu'autrefois il osa déchirer,
Fit peu d'ordure en mon Eglise,
Avant de s'y faire enterrer.
Je fais fort bien que tes confrères
De St. Eustache & de la Cour,
Aimeroient mieux qu'ici tu fisses ton séjour;
Je fais que maint dévot offre au Ciel ses prières
Pour ton salut qui ne t'occupe guères.
Ton vieux Curé consent à ne te voir jamais,
Et s'il forme quelques souhaits
C'est que tu restes à Versailles,
Où par toi le Dieu des batailles
Serve longtems le Dieu de Paix,
Amen! Ainsi soit-il. Si pourtant chaque année,
Choiseuil, tu pouvois une fois
Quitter le plus chéri des Rois
Qui t'a fait son ame damnée,
Viens te montrer en ces saints lieux,
Viens un peu changer d'eau bénite,
Mais surtout retourne bien vite
Exorciser tes envieux!



M A L A D I E

de M. de la Condamine.

M. de la Condamine, cet homme singulier, est attaqué d'une maladie unique & qui semble faite pour lui. Il a une paralysie sur les sens, c'est-à-dire que ses organes conservent le même jeu, la même activité, mais sans énergie, sans que son ame ressentie rien de ce qu'ils éprouvent. Il marche, il ne sait si c'est sur du pavé, ou sur de la laine. Il mange & ne peut distinguer quelle sorte d'alimens. Le parfum des fleurs & les odeurs les plus désagréables sont la même chose pour lui. Ses yeux paroissent lui être le seul sens fidelle. Quant à l'ouïe, on fait qu'il l'a perdue depuis longtemps. Enfin ce sixième sens, *tactus*, *heu tactus*, *divum pro numina sancta* ! est aussi ingrat que les autres : ses muscles vigoureux s'acquittent de leurs fonctions, mais ne rendent point à son ame le plaisir qu'ils ont donné. Il a consulté M. Tronchin, qui dit n'avoir aucune connoissance de cette étonnante situation.



COUPLETS

*attribués à M. le Duc d'Ayen, dont un du Roi,
à ce qu'on prétend.*

Que l'on goûte ici (*) de plaisirs.
Où pourrions-nous mieux être ?
Tout y satisfait nos desirs,
Tout aussi les fait naître.

N'est-ce pas ici le jardin
Où notre premier père,
Trouvoit sans cesse sous sa main
De quoi se satisfaire ?

Ne sommes-nous pas encor mieux
Qu'Adam dans son bocage ?
Il n'y voyoit que deux beaux yeux,
J'en vois bien davantage.

Dans ce séjour délicieux
Je vois aussi des pommes,
Faites pour charmer tous les yeux
Et damner tous les hommes.

(*) A Choisy.

Amis! en voyant tant d'appas
 Quels plaisirs font les nôtres,
 Sans le péché d'Adam, hélas!
 Nous en verrions bien d'autres.

Il n'eut qu'une Femme avec lui
 Encor c'étoit la sienne:
 Ici je vois celle d'autrui,
 Et ne vois pas la mienne. (*)

Il buvoit de l'eau tristement
 Auprès de sa Compagne,
 Nous autres nous chantons gaîment
 En sablant le Champagne.

Si l'on eût fait dans un repas
 Cette chère au bon homme,
 Le gourmand ne nous auroit pas
 Damné pour une pomme.

(*) Ce couplet est attribué au Roi.



L E T T R E

de M. Tronchin.

M.... J'ai besoin de cette presse de travail, pour n'être pas sans cesse occupé des malheurs de ma patrie. A portée, comme je le suis, de connoître les intentions du Roi, instruit d'ailleurs du délire opiniâtre de mes insensés concitoyens, je vois avec la plus grande douleur les malheurs qu'ils se préparent. En faisant semblant de courir après la liberté, ces malheureux vont perdre leur patrie. Les extrêmes se touchent. Ils étoient trop heureux. La démarche qu'ils ont faite vis-à-vis M. le Résident, a paru ici un persiflage. J'ai reçu de M. Verner une Lettre qui lui ressemble fort. Aussi ne lui ai-je pas répondu : c'est se moquer, que de parler de dévouement & de respect, quand on manque si solennellement au respect & au dévouement qu'on doit à un Monarque qui joue le rôle de père, & qui n'a cessé de faire ressentir les effets de sa bienveillance & de sa protection. L'orgueil ira toujours devant l'écrasement, de quelque manière qu'il se masque; vous le voyez, mon cher Monsieur, sous bien des formes. Ils feront périr ma pauvre patrie, car quand l'orgueilleux délire du jour finiroit, à moins qu'il ne finisse incessamment, les playes qu'il a déjà portées à la prospérité & au commerce, laisseront après elles des cicatrices profondes. Que fera-ce, si par un abandon du Ciel ces playes subsistoient encore plusieurs

mois! Le commerce & la prospérité, semblables aux rivières qui changent de lit, n'y rentrent point: la fin du délire & la misère entraînent ordinairement le désespoir après elles. Les auteurs de tant de maux en seront les victimes. Le Roi n'en démordra pas, je le tiens de sa bouche. Tout ce que je prévois, brise jour & nuit mon ame. Je ne goûte pas un moment de repos, car j'aime avec passion ma patrie. Dites ceci à qui voudra l'entendre: au moins n'aurai-je rien à me reprocher. Souvenez-vous souvent, mon cher Monsieur, que je vous l'ai dit; je vous appellerai en témoignage. En attendant je ferai des vœux, & je gémirai en silence.

R É P O N S E.

„Mr. nous étions occupés, mon fils & moi, à relire les discours que je fis à St. Pierre aux dernières Elections, & nous méditions sur le peu d'effet qu'ils ont produit, lorsque votre Lettre nous est parvenue. Comme le travail ne nous enivre gueres, mon fils ni moi, mon cher Monsieur, nous avons tout le loisir possible pour songer aux maux de l'Etat. Les bruits qui courent sur la suspension des rentes nous les font sentir vivement, & le ton pitoyable de votre Lettre ajoute encore à notre affliction.

Nous avons surtout été touchés de ces phrases où vous dites que vous avez l'ame brisée jour & nuit, que l'orgueil va devant l'écrasement, que

vous gémissiez en silence ; & mon fils proteste n'avoir jamais rien lu de si beau dans les sermons de son grand-père.

Nous avons aussi admiré la noble hardiesse avec laquelle vous traitez vos concitoyens d'*insensés*, de *malheureux*, & leur démarche de *persiflage*. Mon fils approuve beaucoup la méthode d'insulter les gens, mais il avoue que depuis qu'il s'en est mal trouvé deux ou trois fois, il est résolu de ne la plus mettre en pratique, à moins qu'il n'ait, comme vous, le bonheur d'être à cent lieues des Représentans. Incontinent après avoir fait nos Commentaires, nous avons convoqué, mon fils & moi, les Négatifs au cercle des trois Rois, & nous leur avons fait lecture de votre Lettre. Ils en ont été enchantés. Mais pour les Représentans, le même délire, dont la fin doit être la misère & puis le désespoir, comme vous le dites si bien, & le délire orgueilleux qui fera périr ma pauvre patrie ; ce délire opiniâtre enfin, qui leur fait désertir mes sermons, leur a fait désapprouver votre Epître. Ce qui me désole, c'est qu'ils s'en moquent. L'un dit qu'elle n'est pas en François, qu'on ne dit pas *porter de playes*, mais faire des playes : l'autre dit que vous avez été beloué, lorsque vous avez dit que *le Roi jouoit le rôle de Père* ; que votre intention étoit sûrement d'exalter sa bonté & que cette expression *le Roi n'en démordra pas*, est tout aussi défectueuse. Un autre dit que les grandes phrases, dont est remplie votre Lettre, indiquent

une extrême difette d'idées: un autre, qu'elles ressembloient à des lambeaux de faux galons appliqués sur de la futaine; un autre, qu'elles sont pillées. Pour cela je ne puis plus y tenir, & je tape des pieds, en leur disant: „Hem! n'y voyez-vous „ pas bien que l'auteur de cette Lettre est un homme „ me que le travail rendoit ivre; & puis croyez- „ vous que M. Tronchin fût capable de piller les „ ouvrages d'autrui? Cela est bon pour une fois.“ Au reste, mon cher Monsieur & mon bon ami, M. Perdriau de la Rochelle, la publiera à St. Gervais, après avoir publié les annonces & disposé nos auditeurs par un remède préparatoire, soporifique & anodin, & un sermon de méditation. Mon fils & moi nous souffrons, nous vous aimons, & nous vous honorons.



CHANSON

sur Mlle. Clairon & Molé.

Le grand bruit de Paris, dit-on,
Est que mainte femme de nom
Quête pour une tragédie,
Où doit jouer la Frétilion
Pour enrichir un histrion.
Tous les jours nouvelle folie.

Le faquin,

La catin,

Intéresse

Baronne, Marquise & Duchesse.

Pour un fat, pour un poliçon

Toutes nos Dames du bon ton

Vont cherchant dans le voisinage.

Vainement les refuse-t-on.

Pour revoir encore Clairon

Dans Paris elles font tapage.

La fanté

De Molé

Les engage,

Elles ont grand cœur à l'ouvrage.

Par un excès de vanité

La Clairon nous avoit quitté,

Et depuis ce tems elle enrage

Et sent son inutilité;

Comptant sur la frivolité,

Elle recherche le suffrage

Du Plumet,

Du Valet,

Pour un aussi grand personnage!

Le goût dominant aujourd'hui
 Est de se déclarer l'appui
 De toute la plus vile espece
 Dont notre théâtre est rempli.
 Par de faux talens ébloui
 A les servir chacun s'empresse.

Le faquin,

La catin

Intéresse

Baronne, Marquise & Duchesse.

Molé plus brillant que jamais
 Donne des soupers à grands fraix,
 Prend des carrosses de remise,
 Entretient filles & valets.
 Des femmes voident les goussets
 Même des Princes de l'Eglise, (*)

Pour servir.

Son plaisir.

La fottise!

Elles se mettroient en chemise.

(*) Le Prince Louis, l'Archevêque de Lyon, l'Evêque de Blois & l'Evêque de Brieux ont souscrit.

Assignons par cette chanson
De chacun la punition;
Pour ses airs & son indécence,
D'abord à Molé le bâton,
Ensuite pour bonne raison
Comme une digne récompense
A Clairon
La maison
Ou la cage
Que l'on doit au libertinage.

On félicitoit le Kain sur le repos dont il alloit jouir; sur la gloire & l'argent qu'il avoit gagnés:
„ Quant à la gloire, répondit modestement l'acteur,
„ je ne me flatte pas d'en avoir acquis beaucoup.
„ Cette sorte de récompense nous est contestée par
„ bien des gens, & vous-même me la contesteriez,
„ peut-être, si je voulois l'usurper. Quant à l'ar-
„ gent, je n'ai pas lieu d'être aussi content qu'on
„ le croiroit: nos Parts n'approchent pas de celles
„ des *Italiens*, & en nous faisant justice, nous au-
„ rions droit de nous apprécier un peu plus. Une
„ part aux *Italiens* rend 20 à 25000 Livres, & la
„ mienne se monte au plus à dix ou douze mille.,
„ Comment, morbleu!“ (s'écria un Chevalier de

St. Louis, qui écoutoit le propos;) „ comment, morbleu! un vil histrion n'est pas content de 12000 „ Livres de rentes, & moi qui suis au service du „ Roi, qui dors sur un canon, & qui prodigue mon „ sang pour la patrie, je suis trop heureux d'obtenir 1000 Livres de Pension. — Eh! comptez-vous „ pour rien, Monsieur, la liberté de me parler „ ainsi?“ reprend le bouillant Orofmane.



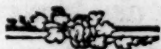
E P I T R E

de M. de Villette.

Monfieur l'anonyme badin,
 On ne peut avec plus d'hardieffe,
 De gaîté, de délicateffe,
 Dire du mal de fon prochain.
 Votre Mufe aimable & légère
 M'égratigne fi doucement
 Qu'il faudroit être fol vraiment
 Pour aller fe mettre en colère.
 Recevez-en mon compliment.
 Mais pourquoi votre esprit cauftique
 Sur moi s'égayant fans façon
 M'accuse-t-il d'être hérétique
 Au vrai culte de Cupidon?

Avez-vous consulté Sophie,
Vous qui m'imputez ce péché ?
Vous sauriez que de l'hérésie,
Je suis un peu moins entiché.
Charmé de cet air de tendresse
Qui des amours flatte l'espoir,
J'ai souhaité voir la Princesse
Passer du théâtre au boudoir.
Sur les tréteaux Reine imposante
Elle est ce qu'elle représente :
Mais on revient au naturel :
Chez elle libre, impertinente,
La Princesse est femme galante,
Gentil ornement de bordel.
Oui, oui, la Reine Marguerite
L'eut aimée autant que ses yeux,
Elle en eut fait sa favorite :
On doit ses contes amoureux
A son penchant pour la faillie ;
Elle aimoit les propos joyeux :
Les plus gros lui plaisoient le mieux,
Elle pensoit comme Sophie.
Mais avec l'ardeur de Vénus,
Elle a l'embonpoint de l'Envie.

Je cherche un sein, des globes nus,
 Une cuisse bien arrondie,
 Quelques attraits... Soins superflus!
 Avec une telle momie
 Si j'ai pourtant sacrifié
 Au Dieu qui de Paphos est maître,
 Me voilà bien justifié,
 Ou je ne pourrai jamais l'être.



SUR PAOLI.

M. Paoli est âgé de 42 ans, d'une figure mâle & belle, ayant le port très noble, & l'air de ce qu'il est, du chef d'un Peuple libre. Son érudition seroit surprenante, même dans un homme de Lettres de profession : il est versé dans la Littérature Angloise & Françoisse, mais Tacite & Plutarque sont ses auteurs favoris. Il est d'une éloquence admirable; je n'ai vu personne mettre autant de graces & de force dans ses discours. Il joint à tant de talens une philosophie éclairée & exempte de toute espèce de préjugé. Il a fait un bien étonnant à son pays; il a établi une police exacte, il a affermi la Constitution, qui ressemble beaucoup à celle d'Angleterre & qui me paroît excellente; il a établi à Corte une Impri-

merie & une Université, dans laquelle il a su attirer des gens de mérite. Les Gazettes ont parlé des démarches qu'il a faites pour engager M. J. J. Rousseau à se retirer dans son île. J'ai vu toute sa correspondance à ce sujet avec cet Ecrivain, elle fait également honneur à l'un & à l'autre.

* * *

V E R S

*de M. le Comte de Maugiron, une heure
avant sa mort.*

Tout meurt, je m'en apperçois bien !

Tronchin tant fêté dans le monde

Ne sauroit prolonger mes jours d'une seconde,

Ni Dumont (*) en retrancher rien.

Voici donc mon heure dernière !

Venez Bergères & Bergers,

Venez me fermer la paupière :

Qu'au murmure des baisers

Tout doucement mon ame soit éteinte.

Finir ainsi dans les bras de l'Amour,

C'est du trépas ne point sentir l'atteinte ;

C'est s'endormir sur la fin d'un beau jour !

(*) Son Médecin ordinaire.

FRAGMENT

d'une Lettre du Roi de Pologne.

On me dit que les partisans même du Spectacle me plaignent de dépenser tant d'argent pour ces plaisirs dans des tems malheureux; il est certain qu'avec le retranchement de ces fraix je n'aurai pas plus de quoi soudoyer une Armée, que le renvoi même de mes Comédiens sera dispendieux: il est aussi sûr que je me prive d'un plaisir que j'aime & surtout de celui de voir Mlle. Clairon. Mais qu'importe? Nous devons nous sacrifier à la voix publique, quand il est nécessaire de prouver que nous sentons & partageons les calamités de la patrie. Chaque individu doit s'immoler pour les autres & je donne volontiers l'exemple, &c.



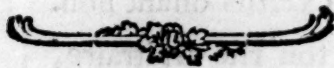
SUR BÉLIZAIRE.

Marmontel, ton Bélizaire
 Ne te fera pas renom,
 La Sorbonne ne veut guère
 Sauver Socrate & Platon,
 Sur leurs vertus disant non.
 Quant à ton rite arbitraire,
 Le plus sage est de se taire
 Pour éviter tout soupçon.

„ Relation de la canonisation de fix Saints que le
 „ Pape vient d'instaler en Paradis. Ces Esculapes
 „ divins ne feront pas là-haut sans rien faire : notre
 „ St. Père leur a assigné à chacun leur Département
 „ dans les vastes champs des maux physiques qui
 „ désolent le meilleur des mondes possibles : l'un
 „ guérira de la goûte, l'autre du catharre, celui-
 „ ci des vapeurs, celui-là de la migraine. Ah ! si
 „ quelque jour le Pape envoyoit un Saint en Para-
 „ dis qui eût la vertu de guérir le mal que St. Cô-
 „ me ne guérit pas toujours ! “



Le Prince aux clefs jadis terribles,
 A fix cadavres insensibles
 Donne séance en paradis,
 Et par mépris pour ce bas monde
 Laisse errer & périr sur l'onde
 L'élite de ses bons amis.



Un particulier venant du grand Caire a rapporté une momie, comme un objet de curiosité pour orner un cabinet. Passant par Fontainebleau il a pris le coche d'eau de la Cour pour se rendre à Paris. Mais, par oubli, en faisant emporter ses bagages, il a laissé la boîte qui contenoit la momie. Les commis l'ont ouverte, ont cru y voir un jeune homme étouffé à dessein, ont requis un Commissaire, qui s'est rendu sur les lieux, avec un Chirurgien aussi ignorant qui lui. Ils ont dressé procès-verbal & ordonné que le cadavre seroit porté à la Morgue pour y être exposé & reconnu par ses parens ou autres, & qu'on informeroit contre les auteurs du meurtre. Cela a excité une grande rumeur dans le peuple, indigné de l'atrocité du crime, dont on l'a instruit, & sur lequel on a forgé cent conjectures plus criminelles les unes que les autres. Le propriétaire de la Momie, s'étant aperçu de son étourderie, a retourné au coche réclamer sa boîte. On l'y a arrêté, on l'a conduit chez le Commissaire, qu'il a rendu bien honteux en lui démontrant sa bétise, son ignorance. Pour retirer de la Morgue le cadavre prétendu, il a fallu se pourvoir par devant M. le Lieutenant Criminel; ce qui a rendu très publique cette histoire, qui fait l'entretien de la cour & de la ville.



 ÉPIGRAMME

sur Bélizaire.

Si Marmontel eut été Bélizaire,
 Il eut bien mieux parlé du Trône & de l'Autel;
 Si Bélizaire eut été Marmontel,
 Il eut pris sagement le parti de se taire.



ERNELINDE.

Jamais on n'a mieux défini cet Opéra, qu'en disant
 que *la Musique y ressemble à tout, & que les pa-*
roles n'y ressemblent à rien.



ÉPIGRAMME.

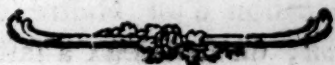
Bons Dieux! que cet auteur est triste en sa gaîté!
 Bons Dieux! qu'il est pesant dans sa légèreté!
 Que ses petits écrits ont de longues préfaces;
 Ses fleurs sont des pavots, ses ris sont des grimaces:
 Que l'encens qu'il prodigue est plat & sans odeur!
 C'est, si je veux l'en croire, un heureux petit maître,
 Mais si j'en crois ses vers, ah! qu'il est triste d'être
 Ou sa Maitresse ou son Lecteur!

R É P O N S E.

Grace, grace, mon cher Censeur,
 Je m'exécute, & livre à ta main vengereffe,
 Mes vers, ma prose & mon brevet d'auteur.
 Je puis fort bien vivre heureux sans Lecteur;
 Mais par pitié laisse-moi ma Maîtresse.
 Laisse en paix les amours, épargne au moins les miens,
 Je n'ai point, il est vrai, le feu de ta saillie,
 Tes agrémens; mais chacun a les siens.
 On peut s'arranger dans la vie,
 Si dans mes vers Eglé s'ennuye,
 Pour l'amuser je lui lirai les tiens.

R E P L I Q U E.

Non, les clameurs de tes rivaux
 Ne te raviront point le talent qui t'honore;
 Si tes fleurs étoient des pavots,
 Tes jaloux dormiroient encore.



M O R T

de l'Abbé le Gendre.

M. l'Abbé le Gendre, grand oncle de Mad. la Duchesse de Choiseul, de Mad. la Maréchale de Broglie, frère de Mad. Doublet, fameuse par sa société illustre, savante & choisie, vient de mourir, âgé de 88 ans. C'étoit une espèce d'homme de lettres médiocre, mais fort lié avec beaucoup d'auteurs, & surtout avec Piron, qui l'a célébré dans différentes pièces de vers. Il avoit fait une Comédie du *Gourmand*. On peut juger par cet échantillon dans quel genre il travailloit. Il n'a rien fait imprimer. Du reste, M. l'Abbé le Gendre avoit les mœurs très-douces, étoit un excellent convive, & jouissoit dans la plus grande vieillesse de cette santé du corps à laquelle contribue beaucoup la tranquillité d'ame, qu'il a conservée jusqu'au dernier instant.

É P I G R A M M E.

Le Parlement & le Conseil s'étant battus réciproquement à l'occasion d'un Maître des Requêtes, nommé *Chardon*, un facétieux a fait l'Epigramme suivante :

Pour un *Chardon* on voit naître la guerre.
Le Parlement à bon droit y prétend,

Et d'un apétit dévorant,
 S'apprête à faire bonne chère.
 Le Roi leur dit: „Messieurs, tout doucement!
 „Je ne saurois vous fatisfaire:
 „Laissez-là tout cet appareil;
 „Je vois mieux ce qu'il en faut faire;
 „Je le garde pour mon Conseil!“



ÉPIGRAMME

sur M. Poinfinet, par M. Guichard.

De lui toujours fatisfait
 Il se croit le héros du Pinde,
 Il vante tout ce qu'il a fait
 Tout jusqu'à sa froide Ernelinde.
 Messieurs! & mon Cercle (a) aux François?
 De son cercle il ne fort jamais,
 Catins font ses douces lieffes: (b)
 Il est sans goût, sans mœurs, sans loix;
 Enfin il ressemble à ses pièces
 On ne peut le voir qu'une fois.

(a) Comédie, jouée aux François.

(b) M. Poinfinet, dans une Lettre à Mlle. le Clerc,
 imprimée dans le Gazetin de Bruxelles, No. 10,
 se vante d'avoir eu 486 maitresses.

 L E T T R E

à M. Poinfinet.

M. Poinfinet ayant écrit à cette occasion au père de M. Guichard, pour lui dénoncer son fils comme un mauvais sujet, il en a reçu la réponse suivante.

Réponse de M. Guichard Père, à la Lettre de M. Poinfinet Fils. ()*

J'ai bien l'honneur de vous connoître, Monsieur; votre réputation en tout genre est établie, & je suis étonné que mon fils ôse l'attaquer; je lui en dirai deux mots très-vertement. Je n'ai point vu son Epigramme ou ses Epigrammes contre vous. Mais si, de votre aveu, 'il n'a que de petits talens, quel tort peut-il faire à ces grands talens que Paris & la Cour admirent dans M. Poinfinet? *Ernelinde* sera-t-elle moins *Ernelinde*? ainsi du reste.... Vous êtes trop sensible : M. de Voltaire est, dit-on, de même; le moindre trait qu'on lui décoche, le rend malade : c'est apparemment le foible des ames sublimes.

Votre délicatesse sur le chapitre des *mœurs* est, par exemple, on ne peut mieux placée. J'ai en main une Lettre anonyme de votre fabrique à He-

(*) On n'a pu avoir la Lettre renvoyée par M. Guichard à M. Poinfinet, mais les mots soulignés sont de cette Lettre.

rissant contre mon 'fils, laquelle, joint à d'autres faits de cette nature, prouve merveilleusement que vos *mœurs* sont irréprochables, & combien ce malheureux fils auroit dû les respecter. Les siennes sont pas si pures, si j'en crois ces *Chansons obscènes* que vous marquez lui avoir entendu chanter à *votre table*. Je puis vous assurer cependant, Monsieur, de sa réserve à cet égard devant moi & parmi mes sociétés. Ce qui me feroit conclure, avec votre permission, qu'il faut absolument que votre cercle ne soit pas bien composé. Comme l'accusation est grâve, & qu'en matière de *mœurs* je suis, au moins, aussi rigide que vous, je vous prie de m'envoyer quelques-unes de ces *Chansons* pour voir un peu si cela est de la force de *Gille Garçon*, Peintre (*), & de *Cassandre*, Abergiste (**).

Je suis avec tous les sentimens que vous méritez, Monsieur, &c.

P. S. Pardon, si dans la suscription de cette Lettre je ne fais point usage de votre qualité d'*Académicien des Arcades de Rome*, je craindrois de paroître faire une plaisanterie.

(*) Opéra Comique du Sr. Poinfinet.

(**) Parade jouée en Société.

E P I T R E

à M. le Marquis de . . .

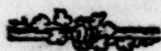
A toi, l'enfant gâté de la coquetterie,
Qui d'un air gai, libre & charmant
Sais dans le même instant
Baïser la main de la tendre Sylvie,
Enflammer d'un coup d'œil la sensible Egérie
Et presser le genou tremblant
De la douce Isménie;
Toi, qui soupîres en riant,
Qui traites l'Amour en enfant,
A ton système enfin me voilà plus docile;
Des Céladons, des Amadis,
J'abjure l'exemple imbécile.
C'est toi, fripon, qui m'as appris
Qu'il n'est qu'un seul plaisir pour les cœurs trop épris,
Et que le vrai bonheur est pour les infidèles.
Ah! que l'Amour n'a-t-il quatre aîles!
Un seul objet peut-il nous rendre heureux?
J'aime à voir une fleur que je trouve jolie.
Mais quel plaisir de promener mes yeux
Sur l'émail varié d'une belle prairie.
J'aime, à la fraîcheur du matin,

A caresser l'incarnat d'une rose,
 Qu'en secret je vois éclore
 Dans un vase isolé de mon petit jardin;
 J'aime à sentir le parfum qu'elle exhale.
 Mais jamais ce plaisir n'égale
 La vivacité, les douceurs,
 Le charme que j'éprouve aux champs de la Provence,
 Quand le soleil ornant avec magnificence
 Et la terre & les cieux des plus belles couleurs,
 La troupe des Zéphirs que guide l'inconstance,
 Ravit par ses baisers l'esprit de mille fleurs
 Et me flatte à la fois des plus douces odeurs.
 Ah! qu'un autre languisse auprès de sa Climène!
 Que je serois heureux de voir une inhumaine
 En proie à des tourmens justement mérités,
 Humble enfin à mes pieds & répandant des larmes,
 Rougir de ses soupirs froidement écoutés,
 Et moi d'un fier souris dédaignant ses allarmes
 Venger d'un seul regard mille amans maltraités.

L'amour folâtre est l'amour que j'adore.
 J'aime du papillon les légères ardeurs,
 Volage adorateur des filles de l'Aurore,
 Joyeux, il en quitte une, & mouillé de ses pleurs,
 Guidé par le Zéphir, il vole vers ses sœurs,

Pour les charmer & les quitter encore.
Je laisse la constance & ses fades douceurs.

Oui, s'affervir est d'une ame commune.
Quand on ose y prétendre on foumet tous les cœurs :
Les papillons toujours vainqueurs
Sont aimés de toutes les fleurs,
En ne se fixant sur aucune.



LETTRE

de l'Impératrice de Russie.

Messieurs de l'Académie de Prusse. J'ai tâché de remplir les devoirs de mon état & n'ai pas cru avoir rien fait qui me rendît digne du titre que vous me donnez dans votre lettre du 21 Janvier. Sous les auspices d'un Roi, doué d'un esprit si sublime, si éclairé & environné de tant de gloire, vous êtes accoutumés à juger des hommes & des choses, sans préjugés & sans illusion. Vous ne voyez en moi que la personne même, & néanmoins vous me qualifiez de votre associée. Flattée de ce témoignage de votre estime ; je veux bien l'accepter. Cependant, Messieurs, ma science se borne à savoir que tous les hommes sont mes frères. J'emploierai toute ma vie à régler mes actions sur ce principe. Si jusqu'à présent j'ai réüssi dans quelque

entreprise, il n'en faut attribuer le succès qu'au sentiment de cette vérité. Au reste, je souhaite, Messieurs, que vos travaux puissent être utiles aux sciences, aux arts, & sur-tout à l'Académie; & je ferai charmée de trouver souvent les occasions de donner à ses membres des marques de mon estime. (*Signé*) CATHERINE.



E N I G M E.

A la ville ainsi qu'en Province,
Je suis sur un bon pied, mais sur un corps fort mince;
Robuste cependant, & même fait au tour.

Mobile, sans changer de place,
Je fers, en faisant volte-face,
Et la robe & l'épée, & la ville & la cour.

Mon nom devient plus commun chaque jour;
Chaque jour il se multiplie
En Sorbonne, à l'Académie,
Dans le Conseil des Rois & dans le Parlement.
Par tout ce qui s'y fait, on le voit clairement.

Embarassé de tant de rôles,
Ami Lecteur, tu me cherches bien loin,

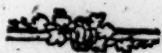
Quand tu pourrois peut-être avec un peu de foin
Me rencontrer sur tes épaules.

Le mot de cette Enigme est *la tête à perruque*.



Le célèbre M. *Winkelmann*, cet homme rare par son goût & ses vastes connoissances, étoit revenu de Vienne à Trieste, pour se rendre à Rome, où depuis quelques années il faisoit son séjour ordinaire; il a été assassiné dans l'auberge par un étranger qui, après plusieurs conversations, s'étoit insinué dans l'esprit de ce Savant. Un jour, sur les 10 heures du matin, ce scélérat est entré dans la chambre de M. Winkelmann, & lui a demandé à voir trois belles Médailles d'or dont l'Impératrice Reine lui avoit fait présent. Dans le moment où il ouvroit son coffre, il lui a donné sept coups de poignard. Son Domestique étant accouru au bruit, l'assassin, d'un coup de poing, l'a renversé sur le carreau & s'est sauvé, sans avoir rien emporté. Ce Savant estimable a survécu de quelques heures à ses blessures: il a eu le tems d'instituer son exécuteur testamentaire le Cardinal Albani, & d'écrire à ce Prélat pour le prier de remercier l'Impératrice Reine de toutes les graces dont cette auguste Souveraine avoit daigné le combler, ainsi que le Prince de Kaunitz & plusieurs autres Seigneurs de la cour de Vienne.

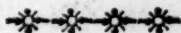
Le monstre qui occasionne aujourd'hui nos regrets, est le nommé *Archangeli*, de Pistoie: il a été arrêté dans sa fuite, & ramené à Trieste le 15 Juin.



La comparaison des différentes pièces imprimées qui ont concouru pour le prix de l'Académie, n'est point, au gré des connoisseurs, à l'avantage de celle de M. l'Abbé de Langeac. Cela occasionne une grande fermentation dans le peuple Littéraire, & bien des gens taxent l'Académie de partialité. On fait combien la mère a de crédit auprès de M. le Comte de St. Florentin, & l'intérêt vif que ce Ministre prend aux enfans de Madame de Langeac. Un caustique s'imaginant que ces raisons n'avoient pas peu contribué à déterminer les suffrages des juges, a fait l'Epigramme suivante:

De par le Roi, ces vers soient trouvés beaux!

Signé Louis. Et plus bas, Phélyppeaux.



On vient de décocher encore un trait à M. l'Abbé de Langeac, ou plutôt à l'Académie. Il y a apparence que c'est le dernier effort des mécontents. Voici l'Epigramme:

L'Académie, & ab hoc & ab hac,
A tes vers plats, sans raison & sans rime,
Donnant le prix, te trouve bien, Langeac,
Plus fortuné qu'un enfant légitime.



Les Économistes, pour pouvoir raisonner plus parfaitement sur la grande question de la Liberté du Commerce des Grains, ont établi des calculs d'après les extraits des Registres des Fermes, qui ont été tenus de l'entrée & de la sortie des bleds & des farines. D'où il résulte, que ce n'est point à l'exportation qu'il faut attribuer la disette des bleds en France, puisqu'il en est resté beaucoup plus qu'il n'en falloit pour nourrir tous les habitans.

Suivant eux, depuis le mois d'Octobre 1764, tems auquel a commencé la liberté de l'Exportation, jusqu'en Octobre 1765, il a été exporté 803498 Septiers, & importé 174794 Septiers. Depuis Octobre 1765, jusqu'en Octobre 1766, la sortie de bleds se monte à 770105 Septiers, l'entrée à 330017 Septiers; & enfin depuis le même terme 1766, jusqu'au même terme 1767, 859857 Septiers ont été enlevés de nos ports, & 290576 Septiers ont été apportés.

Il suit de ce relevé, que l'Exportation peut-être estimée dans chacune de ces trois années à environ

800,000 Septiers par an, & qu'en faisant la soustraction de l'importation cela n'ira pas à 600,000. Or, d'après les calculateurs en Agriculture, la Récolte d'une année commune dans le Royaume est au moins de 40,000,000 Septiers. Ceux qui étoient les plus opposés au système de l'Exportation, évaluoient notre superflu tout au moins à un dixième, & d'après la balance de l'importation & de l'exportation, il n'est pas sorti du Royaume par an la soixantième partie de la Récolte.

Nos Philosophes agricoles insistent sur ces supputations, & en concluent que les craintes de voir disparaître la denrée sont vaines & illusoires; que c'est à des causes tout-à-fait étrangères, à des engorgemens occasionnés par le défaut même de circulation, par les entraves mises à l'Exportation, qu'il faut attribuer les malheurs du peuple & les clameurs des ignorans. Ils font observer dans les détails des calculs qu'on ne présente ici qu'en gros, que l'importation croit en proportion que l'exportation diminue, & que l'une étant toujours relative à l'autre, il est impossible qu'il y ait jamais de disette lorsqu'il n'y aura plus de gêne en aucun tems ni sous aucun prétexte.



INSCRIPTION

pour la Salle de l'Opéra.

Les Arts dans ce Palais prodiguent leurs merveilles,
Pour enchanter les cœurs, les yeux & les oreilles.

Ou,

Dans ce Palais brillant des Beaux Arts & des Fées,
Héros, Dieux & Démons, tous les êtres divers,
Dociles aux accords des modernes Orphées,
Sont le tableau mouvant de ce vaste Univers.

* * *

Un plaissant s'est égayé au sujet de l'inscription
que les Directeurs ont demandée pour la nouvelle
Salle d'Opéra. Il en a fait une qui ne sera sûre-
ment pas adoptée; mais elle est piquante & mé-
rite d'être transmise au Public.

Ici, les Dieux du tems jadis
Renouvellent leurs lythurgies:
Vénus y forme ses Laïs,
Mercure y dresse des Sofies.



On

On parle beaucoup de la taille supérieure & de la vaste corpulence de l'Envoyé de Maroc, passant ici pour aller en Hollande. Les talens cachés du fortuné Musulman répondent à ce bel extérieur, si l'on en croit le bruit des coulisses & des ruelles. On cite des filles qui ont reçu vingt-deux fois dans une nuit les embrassemens de ce favori de Mahomet. Une telle renommée le rend encore plus recommandable dans cette capitale, & les femmes en le voyant ne demandent point, *comment peut-on être de Maroc?* mais elles s'écrient: *Ah! qu'on est heureux d'être de Maroc!*



Les beaux esprits de ce pays-ci ont été scandalisés de n'avoir pas été fêtés, autant qu'ils l'espéroient, du Roi de Danemarck. A l'exception de quelques Encyclopédistes qui lui ont été présentés, il paroît qu'aucun n'a été admis familièrement auprès de ce Monarque; & s'il n'avoit été aux Académies peu de jours avant son départ, il partoît sans connoître cette précieuse partie d'hommes choisis de la capitale. Ils attribuent une telle négligence à M. le Duc de Duras, qui ne s'est pas prêté au goût du Prince & a laissé couler le tems sans le satisfaire à cet égard autant qu'il le desiroit. Un des mécontents a exhalé sa bile dans l'Epigramme suivante, répandue depuis peu seulement. C'est le Roi de Danemarck qu'on fait parler:

G

Frivole Paris, tu m'affommes
 De soupers, de bals, d'opéras!
 Je suis venu pour voir des hommes:
 Rangez-vous, Monsieur de Duras!



On a parodié l'Epigramme contre M. de Duras, & l'on a fait un Madrigal dans la même tournure en l'honneur de Madame de Coaslin, la femme de la cour pour qui le Roi de Danemarck a paru prendre le plus de goût. C'est encore ce Monarque qui parle:

Je cherche des graces légères,
 Un cœur honnête, un esprit fin:
 Retirez-vous, Beautés grossières,
 Laissez approcher Coaslin!



Il se répand au Palais une Epigramme enfantée vraisemblablement dans son sein, mais qui, jusqu'à présent, y étoit restée dans l'obscurité. C'est une débauche d'esprit, très-condamnabile, sans doute, de la part de l'auteur, mais où le cœur ne peut avoir eu de part. Il est question du discours de M^e. Gerbier au Parlement, en présentant les Lettres de M. le Chancelier:

C'est à bon droit que l'on renomme
 L'éloquent Avocat Gerbier,

Puisqu'il a fait un honnête homme
De Monseigneur le Chancelier.

V E R S

non présentés au Roi de Danemarck.

Dévoré par l'ennui, cette fièvre des Rois,
Ce jeune Prince des Danois,
De climats en climats va cherchant un remède
Au triste mal qui le possède.

Partout les plaisirs enchanteurs
Unissent leurs efforts pour charmer ce Monarque,
Il les trouve partout aussi vains que trompeurs,
Et sur le front royal l'ennui mortel se marque.
Enfin las de trouver tant de fleurs sous ses pas,
Et tant de jolis vers qu'un Danois n'entend pas,
Dans les bras du sommeil l'infortuné se plonge.

L'auguste Vérité lui dit ces mots en songe :
„ Ami ! chez les François mille vers séducteurs
„ Font payer cher leur existence,
„ Tu répands ton argent & ramasses des cœurs :
„ C'est bien fait, mais le Nord gémit de ton absence,
„ Un père vertueux quitte-t-il ses enfans ?

„ Tu cherches le bonheur : vas, connois mieux ton être ;

„ La vertu le promet à des travaux constans :

„ Les Rois ne sont heureux, ne sont dignes de l'être,

„ Que quand leurs Peuples sont contens. “

A ces mots CHRISTIERN, ennuyé de plus belle,
S'éveille en appelant tout son monde à grands cris,

„ Partons, dit-il, partons, mon trône me rappelle :

„ Autant vaut m'ennuyer à ma cour, qu'à Paris. “



EXTRAIT

d'une Lettre de Rome.

J'ai vu les obseques de sa Sainteté, qui étoient misérables. De tous les Ordres Religieux il n'y avoit à son Convoi que quelques pauvres diables de Jésuites. Du reste sa mémoire n'est pas ici en bonne odeur. On a fait parler Pasquin, qui a dit qu'à l'ouverture de son cadavre on avoit trouvé au feu Pape ses neveux dans la tête, les Jésuites dans le cœur, le corps plein de trésors, & les Rois à ses pieds. On s'est servi pour la cérémonie d'un cénotaphe du feu Cavalier Bernin, & comme il y avoit quatre places aux quatre angles, propres à recevoir les vertus du défunt, on n'a su comment le remplir, & ne trouvant à louer que sa dévotion pour les Cérémonies Religieuses, on l'a représenté dans un coin à genoux devant une Chapelle ; dans une

autre, recevant le plan d'une Eglise; d'un autre côté, faisant la canonisation d'un Saint, & enfin fondant un Hôpital.

COUPLETS

Lifette, ta beauté séduit

Et charme tout le monde,

Envain la Duchesse en rougit

Et la Princesse en gronde;

Chacun sait que Vénus naquit

De l'écume de l'onde.

En vit-elle moins les Dieux

Lui rendre un juste hommage,

Et Pâris, ce Berger fameux,

Lui donner l'avantage,

Même sur la Reine des cieux

Et Minerve la sage?

Dans le sérail du Grand Seigneur

Quelle est la favorite?

C'est la plus belle au gré du cœur

Du Maître qui l'habite;

C'est le seul titre en sa faveur

Et c'est le vrai mérite.

L'affaire de la Compagnie des Indes occupe la cour & la ville, par l'intérêt que beaucoup de gens y ont, & par la tournure grâve qu'elle est sur le point de prendre indispensablement. Malgré cette crise, qui n'est rien moins que comique pour ceux qui y sont, graces à la gaîté françoise, on veut déridier encore le front des Actionnaires, & un plaisant vient de répandre une facétie à ce sujet très-propre à faire rire ceux qui le pourront. On distribue aujourd'hui sous le manteau une feuille imprimée, qui a pour titre : *Prospectus de la Pompe funèbre de feue très-haute Et très-puissante, très-excellente Princesse Madame la Compagnie des Indes, Souveraine de la Presqu'isle de l'Inde, Et ci-devant des Isles de France, de Bourbon Et du Port de l'Orient.* On y lit que la dite pompe est dirigée par les soins de M. le Duc de Duras (avec toutes ses qualités), Syndic de ladite Dame, & exécutée sur les dessins de M. Boutin, Intendant des Finances.

* * *

On fait que le Roi, ami de tous les arts & initié aux spéculations les plus sublimes, a observé à Saint Hubert le passage de Vénus sur le soleil. Madame la Comtesse Dubarri accompagnoit S. M. à ce voyage, & le Roi a daigné donner à cette Dame quelques élémens d'Astronomie, capables de lui rendre le phénomène intéressant. Un cour-

tisan a fait à cette occasion les vers suivans, restés d'abord dans les porte-feuilles de quelques amis, & qui se répandent aujourd'hui. Le Poëte s'adresse aux autres Courtisans qui accompagnoient S. M. & observoient avec elle :

Que nous diront ce Telescope ;

Cette Vénus & ce Soleil ?

Aussi sans ce vain appareil,

Cherchons un plus sûr horoscope.

En ces délicieux jardins

Brillent nos astres véritables ;

C'est dans leurs regards adorables

Que nous trouverons nos destins !



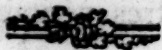
E X T R A I T.

d'une Lettre de Rome.

L'Empereur est entré dans le Conclave, les arrangemens étant pris pour laisser la porte ouverte. A son arrivée, il a demandé s'il pouvoit conserver son épée ? On lui a dit qu'il ne la portoit que pour la défense de la religion ; on prétend qu'il a ajouté, *Et pour celle de mes Etats.*

Le trait le plus remarquable & dont j'ai été témoin oculaire, c'est à l'occasion du tombeau de la Comtesse Mathilde, dans l'Eglise de Saint Pierre.

Vous savez qu'il y a à ce monument un bas-relief dont les figures ont deux pieds & demi de haut. La Comtesse y est représentée debout à côté du Pape, qui, sur un fauteuil & dans l'appareil le plus orgueilleux, donne l'absolution à un Empereur humilié & à genoux. Lorsque l'antiquaire vint à expliquer ce morceau à l'Empereur, j'observois le visage de ce Prince, je le vis se couvrir d'indignation; il recula un pas en arrière, & toute sa contenance marquoit sa fureur: il se remit cependant & se contint.



V E R S

sur l'Abbé de Voisenon.

J'ai tracé le portrait de cet aimable auteur,
 Qui nous donne en riant les leçons les plus sages:
 Que n'ai-je pu peindre son cœur,
 Comme il est peint dans ses ouvrages!



Le Voyage de Compiègne a donné lieu à une caricature, appelée *le Combat des Anagrammes*. Il faut savoir, avant d'en donner le détail, que S. M. s'étant fait représenter l'ancienne liste des Dames qui avoient été de ce voyage l'année dernière, on

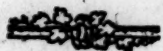
a rayé Madame la Comtesse de Brionne, Madame la Duchesse de Grammont & Madame la Comtesse d'Egmont, trois femmes de la Cour, ayant à juste titre, quant à deux au moins, de grandes prétentions à la beauté. On a prétendu qu'elles avoient vu avec regret Madame la Comtesse Dubarri venir les éclipser, & soit rivalité, soit hauteur, soit caprice, elles n'ont pas rendu à cette Dame les politesses d'usage envers les femmes présentées. Ce qui leur a procuré la disgrâce dont on parle, & qui fait la matière de l'Estampe. On les a représentées sous l'emblème des trois Graces, avec leurs attributs, éplorées, effrayées, semblant fuir à l'aspect d'une beauté d'un autre genre, dont la figure en désordre, les attitudes lascives, les effarouchoient & caractérisoient ce nom, anagramme du mot de *Grace*, & qui ne se donne qu'à des femmes perdues, sans front & sans pudeur. On se doute bien que cette Epigramme pittoresque, licentieuse & infâme, se montre avec le plus grand secret & ne s'est pas beaucoup multipliée.



Il y a quelque tems que M. le Prince de Conti, qui honore le Sr. Gerbier, fameux Avocat, d'une confiance particuliere, est allé le trouver à sa terre d'Aulnoy, où malgré ses grandes occupations il passe la plus grande partie de la belle saison. L'orateur confondu d'une telle visite, mit dans sa ré-

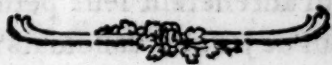
ception toute l'éloquence dont il est capable. Mais le Prince exigea qu'on oubliât le cérémonial dû à son rang & qu'on le traitât comme un ami de la maison. Son premier soin fût de parcourir les délicieux jardins du château. Ces jardins sont créés en quelque sorte par le nouveau maître, & c'est un jardinier anglois qui a traité cette partie dans toute la singularité du costume de sa nation. Après les premières promenades, le Sr. Gerbjier laissant faire les honneurs à sa femme, demanda permission au Prince de le quitter un moment, sous quelque prétexte: il revient peu après & conduisit insensiblement son Altesse, comme pour se reposer, sous un belvédère agréable, où l'on lut ces vers fraîchement écrits:

Sous son humble toit Philémon
Reçut le maître du tonnerre,
A son bonheur le mien répond
Je vois *Conti* dans ma chaumière!



Le Sr. Poinfinet, appelé depuis son voyage d'Espagne, par dérision, *Dom Antonio Poinfinetto*, nouvelle dénomination qu'il s'étoit donnée lui-même, croyant se dégraisser par-là, & acquérir un vernis de noblesse Catalane, après avoir déjà parcouru plusieurs villes de ce Royaume avec sa

troupe de Comédiens, & cherché à établir en différens endroits des Opéras Comiques, sorte de spectacle fort à la mode aujourd'hui chez toutes les nations; cet auteur en étoit devenu le corryphée, il s'enfloit de ses succès & se regardoit déjà comme un conquérant Littéraire, lorsque par un accident malheureux il s'est enséveli, lui & toute sa gloire, dans le Guadalquivir, à Cordoue, capitale de l'Andalousie, & s'est noyé dans ce fleuve. Cette ville est, comme on fait, célèbre par la naissance des deux Sénèques & le va devenir encore plus par le trépas de l'auteur dont nous parlons. Le défaut de fortune & l'inconduite avoient forcé ce Bouffon de la Littérature à s'expatrier. C'est un des personnages les plus singuliers qu'on pût voir, qui, à beaucoup d'esprit & de faillies, joignoit une ignorance si crasse, une présomption si aveugle, qu'on lui faisoit croire tout ce qu'on vouloit en caressant sa vanité. La postérité ne pourra jamais comprendre tout ce qui lui est arrivé en pareil genre: les tours qu'on lui a joué & auxquels il s'est livré dans l'ivresse de son amour-propre, sont d'une espèce si singulière & si nouvelle, qu'il a fallu créer un mot pour les caractériser: notre langue lui doit de s'être enrichi du terme de *Mistification*, terme généralement adopté quoiqu'en dise M. de Voltaire, qui voudroit le proscrire, on ne fait pourquoi.



V E R S

*de M. Bacon sur le Portrait de sa Majesté
le Roi de Prusse, exposé au Sallon du Louvre
en 1769.*

Si ce Roi Conquérant, fameux par mille exploits,
Apprit à ses sujets le grand art de la guerre;
En Prince, en Philosophe, il leur dicta ses loix:
Régner, c'est éclairer la terre.



On rit beaucoup à la cour d'une plaisanterie que s'est permise M. le Duc de Choiseuil envers M. l'Evêque d'Orléans, a un spectacle particulier, que donnoit chez elle Madame la Comtesse d'Amblimont. Outre ce Ministre & autres Seigneurs de la plus grande distinction, il y avoit plusieurs Prélats. Avant la Comédie M. le Duc de Choiseuil avoit prévenu quelques Actrices. Deux s'étoient pourvues d'habits d'Abbé; elles se présentèrent dans cet accoutrement à M. de Jarente. Ce Prélat n'aime pas en général à rencontrer de ces especes sur son chemin, parce qu'il se doute bien que se font autant d'importunités à effuyer. Ceux-ci pourtant, par leur figure intéressante, attirèrent son attention; ils lui adressèrent leur petit compliment, se donnerent pour de jeunes candidats qui vouloient se consacrer au Service des Autels, se renomme-

rent de la protection & même de la parenté de M. le Duc de Choiseuil, qui n'étoit pas loin & vint appuyer leurs hommages & leurs demandes. Le cœur de l'Evêque d'Orléans s'attendrit, par sympathie sans doute; il promit des merveilles & par une faveur insigne ne put se refuser à donner l'accolade à ces deux aimables Ecclésiastiques. . . . Quelle surprise pour le Prélat ! lorsque pendant le Spectacle il entrevit sur le théâtre des figures qui ressembloient beaucoup à celles qu'il avoit embrassées. Son embarras s'accrut par une petite Parade, où il fut obligé de se reconnoître. On y peignoit adroitement son aventure. Enfin des couplets charmans le mirent absolument au fait. Il se prêta de la meilleure grace à la raillerie. Les Abbés redevenus de jeunes filles très-jolies & très-aimables, se reproduisirent avec toutes sortes de graces & de minauderies. On lui rendit les baisers qu'il avoit donnés. Cela fit l'entretien du souper. On s'étoit promis entre soi de ne point révéler les secrets de l'Eglise, & d'en faire un mystère aux profanes; mais il est toujours des indiscrets qui n'ont pas scrupule de manquer à leur serment, & l'histoire perce depuis quelques jours dans le public. Tout le monde reconnoît-là la gaîté fine du Ministre, qui a besoin de se dérober quelquefois à ses importantes & pénibles occupations & de se dérider le front, pour les reprendre ensuite avec plus d'ardeur & de patriotisme.

V E R S

à Eglé.

Vers les antres du Nord l'hiver fuit en courroux
Et déjà le soleil lance un rayon plus doux;
Sur son humble buisson la rose renaissante
Développe l'éclât de sa pourpre brillante,
Et le Dieu du Printems aux portes du matin
Vient sourire à la terre & parfumer son sein.
Eglé, dans ces beaux jours, que la nature est belle!
Vous lui prêtez encore une grace nouvelle,
Vous ajoutez un charme à de si doux instans:
Le jour de votre fête est un jour de Printems.
Eh! qu'importe en effet, lorsque rien ne nous lie
Que la nature expire ou renaisse embellie?
Il faut qu'un intérêt plus vivement senti
Ouvre sur ses beautés notre œil appésanti;
Il faut que l'amitié, peut-être l'amour même,
Que fais-je? rien n'est beau qu'autant que le cœur
aime
Nos passions, nos goûts, sont l'ame de nos sens
Et la nature échappe aux yeux indifférens.
Elle me plaît par vous & m'en plaît davantage.
Eglé! j'aime les fleurs dont je vous fais hommage:
Sans le tendre intérêt d'en parer votre sein,

Leur fraîcheur , leur émail n'eut point tenté ma
main :

Elles ont plus d'éclât quand l'Amour les mois-
sonne.

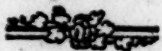
Heureux qui les reçoit, plus heureux qui les
donne.

Mais plaignez le mortel qui seul dans son ennui
Va cueillir une fleur & la garde pour lui!



On parle beaucoup d'un bon mot de M. le Duc de Choiseuil à Madame la Comtesse Dubarri: on fait que la chronique scandaleuse a prétendu que, quoique cette Dame soit née en légitime mariage, son père véritable & physique étoit un Abbé Gomar, ci-devant Picpus & qui passoit pour avoir été très-bien avec la mère: bruit fort accrédité par le grand soin que Madame Dubarri prend de cet Abbé. La conversation rouloit sur les moines, de la destruction desquels on s'occupe essentiellement en France. Madame Dubarri étoit contr'eux, & M. le Duc de Choiseuil en prenoit la défense. Ce Ministre, plein d'esprit & de finesse, mettoit en avant tous les genres d'utilité de cet état & se laissoit battre successivement en ruine sur tous les points; enfin poussé à bout: „vous conviendrez „ au moins, Madame, (a-t-il ajouté) qu'ils savent „ faire de beaux enfans.“ Cette Epigramme char-

mante, enveloppée de toutes les graces du Madrigal, fut sentie par celle qu'elle regardoit & ne lui déplut pas à la faveur du galant correctif qui la faisoit passer.



QUATRAIN

mis dans la maison de M. Bernard.

Sous cette voûte souterraine
Les cœurs froids, les auteurs glacés,
Sont avec la neige entassés,
Et ma glaciere est toujours pleine.

* * *

Au dessus d'un Boudoir délicieux il a mis :

* * *

Habitons ce petit espace,
Affez grand pour tous nos souhaits,
Le bonheur tient si peu de place;
Et ce Dieu n'en change jamais.



LETTRE

L E T T R E

du Pape au Roi de France.

Je m'attends que les Ambassadeurs de la maison de Bourbon vont faire les plus vives instances pour m'engager à acquiescer à leurs demandes. Il est donc à propos que je prévienne votre Majesté sur cet objet, & que je lui déclare mes sentimens.

1^o. J'ai envoyé au Duc de Parme les dispenses de mariage qu'il m'a demandées, j'ai suspendu à cet égard tous les effets du Bref dont il se plaint, des Bulles qui y sont relatives, & je lui donne cordialement ma Bénédiction Apostolique.

2^o. Pour ce qui regarde les Jésuites, je ne puis ni blâmer, ni anéantir un Institut loué & confirmé par dix-neuf de mes prédécesseurs, & je le puis d'autant moins, qu'il a été authentiquement confirmé par le Saint Concile de Trente, & que selon vos maximes françoises le Concile général est au dessus du Pape. Si l'on veut, j'assemblerai un Concile, où tout sera discuté avec justice & égard, à charge & à décharge, dans lequel les Jésuites seront entendus pour se défendre, car je dois aux Jésuites comme à tous les ordres Religieux justice & protection. D'ailleurs, le Roi de Sardaigne & le Roi de Prusse même m'ont écrit en leur faveur; ainsi je ne puis par leur destruction contenter quelques Princes, qu'au mécontentement des autres.

30. Je ne suis point propriétaire, mais administrateur des Domaines du Saint Siège; je ne puis céder ni vendre Avignon, le Comtat, & le Duché de Benevent. Tout ce que je ferois à cet égard, feroit nul, & mes Successeurs pourroient réclamer comme d'abus.

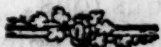
Au reste, je céderai à la force, & je ne la repousserai pas par la force, quand je le pourrois: je ne veux pas répandre une seule goutte de sang pour des intérêts temporels. Vous êtes, SIRE, le fils aîné de l'Eglise; je connois la droiture de votre cœur, & je travaillerai volontiers seul à seul avec V. M. sur les intérêts que nous avons à démêler ensemble. Je prie tous les jours pour votre prospérité & je vous donne cordialement ma Bénédiction Apostolique.

* * *

M. Robé est un auteur très connu dans le monde, par ses talens littéraires, par le genre érotique dans lequel il a excellé & par un fameux Poëme *sur la Vérole*, qui n'est pas encore imprimé, mais qu'il a lu & relu si souvent, que tout Paris en est imbu. Depuis quelques années ce Poëte revenu des égaremens de sa vie licencieuse, s'est jeté dans la dévotion; mais étant d'un caractère ardent, il s'est attaché au Jansénisme, a donné dans les *Convulsions*, comme le genre de secte le plus pro-

pre à alimenter son imagination exaltée jusqu'au fanatisme. Dans cette effervescence de zèle, il a voulu tourner au profit de la Religion, un talent trop profané jusque-là, il a entrepris depuis plusieurs années un Poème en cinq chants sur cette matière auguste. Cet ouvrage passe pour achevé & doit s'imprimer bientôt. Un caustique a fait en conséquence l'Epigramme suivante :

Tu croyois, ô divin Sauveur
Avoir bu jusques à la lie,
Le calice de ta douleur :
Il manquoit à ton infamie.
D'avoir Robé pour défenseur.



M. l'Abbé Ribaillier, Docteur de Sorbonne, Syndic de la Faculté de Théologie, si connu par ses démêlés avec Mrs. de Marmontel & Voltaire, & surtout célèbre par les sarcasmes dont ce dernier l'a criblé. Il a la vue très mauvaise : un plaisant a supposé qu'il l'avoit entièrement perdue en travaillant à la Censure de *Bélizaire*, & que réduit à prendre un chien pour guide, il avoit choisi celui de ce Héros dans son malheur. En conséquence on a gravé l'Abbé Ribaillier conduit par l'animal, ayant au col un collier, sur lequel on lit ces vers :

Passant, lisez sur mon collier
 Ma décadence & ma misère :
 J'étois le chien de *Bélizaire*,
 Je suis le chien de *Ribaillier*.



MÉMOIRE

DE

GORDON

à ses Juges.

Monsieur & Messieurs,

Vous êtes pères, vous tous, pères heureux ; vos enfans ne vous sont pas enlevés, vous leur êtes conservé. Le mien, père de treize, nous fut enlevé dans sa 38^e. année. Je n'en avois alors que 12 : quelle perte pour moi ! Ma mère me reste encore : veuve à 32 ans, elle se retira dans une maison de campagne, déterminée à y passer le reste de ses jours avec ses cinq filles. Le soin de l'éducation de nous autres fut confié à nos plus proches parens. Ma faute, ou, si vous voulez, mon crime, n'est pas l'effet d'un tempéramment vicieux, fuite souvent d'une éducation négligée, mais d'un malheur (1) qui m'avoit obligé de venir

(1) Pour avoir tué un homme dans une rixe.

en France. Milord *Harcourt* promit à ma sollicitation de me remplacer dans mon ancien Régiment: il se prévalut de cette conjoncture, en me proposant ce fatal voyage. Mon peu d'expérience me laissa séduire, ma reconnoissance me le fit entreprendre. Figurez-vous en Milord *Harcourt* un homme de 60 ans, décoré de toutes les beautés de la vieillesse: en lui, je voyois un homme de naissance, Lieutenant Général de nos Armées, Ambassadeur en France & mon protecteur. Que de provoyance n'auroit-il pas fallu pour appercevoir la chaîne de malheurs qui devoient s'ensuivre? Et sous quelles couleurs ne me présenta-t-il pas sa proposition? Il me fut impossible d'éviter son piège.

Je n'ai, hélas! que peu à espérer du côté des loix, elles ne regardent que les fautes. J'ai toujours espoir en vous, vu que l'Etat ne peut souffrir aucun préjudice de tout ce que j'ai fait. De plus: je déclare n'avoir jamais eu intention de former aucunes liaisons ici: c'est le cruel hazard qui me les a fait trouver.

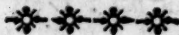
Mitigez donc, s'il se peut, la sévérité des Loix: permettez que je vous rappelle encore une fois que j'ai une mère, & que je vous représente l'honneur d'une famille nombreuse; elle est noble: & s'il faut mourir, ne me faites pas souffrir d'ignominie; laissez-moi agir en liberté & je saurai éviter la honte. Enfin, pour dernière grace, que je meure avec mon écharpe militaire & qu'on la fasse tenir ensuite à mon frère.

V E R S

faits sur la mort de GORDON.

Ils paroissent récapituler en bref toute la trame de ce fatal événement. Il faut savoir qu'il s'est plaint d'avoir été excité par le Comte d'Harcourt, Ambassadeur de la Cour de Londres à la Cour de France, non à incendier le port de Brest, comme on a dit, mais à en reconnoître la situation, à en examiner tous les détails, pour en profiter au besoin. Quant au sage Magistrat, on connoît aisément qu'il veut parler de M. de Clugny, Intendant de Brest & Président de la Commission.

Un perfide Vieillard abusa ma jeunesse,
 Un sage Magistrat confondit mes projets,
 Une mort héroïque expia ma foiblesse,
 Un peuple généreux me donna des regrets.



L E T T R E

*d'Alexandre Gordon à Sir Charles Gordon,
 son frère.*

C'est avant mon dernier moment, cher Charles, que je prends la plume pour te faire part de mon sort. Je suis condamné à perdre la tête sur un échaffaud entre 4 & 5 heures, ce 29 Novembre après midi. Ma seule consolation en ce moment

terrible est de n'être pas coupable des crimes que l'on m'a imputés & d'avoir arraché des larmes de mes juges mêmes. Depuis l'existence des Loix, jamais Arrêt aussi cruel n'a été rendu contre qui que ce soit. En effet si j'avois été coupable des crimes dont un Anglois nommé *Stuart* m'a accusé, à quel supplice les juges m'eussent-ils donc condamné? Je suis le plus infortuné de tous les hommes. Les deux personages que j'avois cru mes amis m'ont trompé, ils m'ont toujours flatté de pouvoir obtenir ma grace, ils m'ont empêché d'intéresser en ma faveur la Noblesse d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande. J'ai été condamné, non pour avoir eu le projet d'incendier tous les Ports de France, parce que mes juges n'ont pu prouver un si horrible crime, mais pour avoir pris des mesures avec deux hommes ici apostés pour me séduire (*), pour avoir plusieurs détails de ce Port, lorsque je serois en Angleterre. Le moment fatal

(*) Ceci a trait à deux Moutons, en termes du métier, c'est-à-dire à deux hommes, que M. de Clugny avoit excités à paroître entrer dans les projets de Gordon, pour mieux les connoître, & à gagner sa confiance, pour le trahir ensuite plus sûrement. Cet Intendant avoit écrit à la cour dès les premiers soupçons qu'il eut sur le compte de l'Anglois, & le Ministre lui répondit de le faire veiller, de ne témoigner aucune inquiétude & de s'y prendre de façon à acquérir des preuves plus sûres de ses desseins.

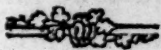
approche, cher frère! j'entends dans les escaliers les gardes qui viennent me chercher. Je te demande en grace, cher Charles, de consoler ma tendre mère: il m'est impossible de finir ma Lettre pour elle. Mes pleurs effacent chaque mot que je trace. Embrasse tous mes parens & dis-leur que je meurs innocent. Remercie mon oncle *Pierre Gordon* pour tous les soins qu'il a pris. J'ai heureusement obtenu d'être exécuté avec toutes les marques militaires. M. de Clugny, mon juge, m'a promis de t'envoyer mon écharpe: elle te fera envoyée teinte de mon sang innocent. Quel motif, cher frère, pour t'exciter à une juste vengeance. Je laisse la plume pour aller à l'échaffaud. Oh! mes adorables & tendres sœurs, je ne vous verrai donc jamais, je ne vous reverrai plus... Cet arrêt est mille fois plus terrible que la mort. Adieu, cher frère, mon frère, mon ami, dans une demi-heure je ne suis plus.



*Sur l'Association de M. le Chancelier avec M. le
Contrôleur général actuel.*

Maupeou, que le ciel en colère
Nomma pour organe des Loix,
Maupeou, plus fourbe que son père;
Et plus scélérat, mille fois,
Pour cimenter notre misère,

De Terrai vient de faire choix,
 Le traître vouloit un complice:
 Mais il trouvera son supplice
 Dans le cœur de l'Abbé fournois.



On est toujours curieux de tout ce qui sort de la bouche de Mlle. Arnoult, le Piron femelle pour les ripostes & les faillies. M. Caron de Beaumarchais, l'auteur des *Deux Amis*, dénigroit l'Opéra actuel devant elle: *Voilà*, disoit-il, *une très-belle Salle, mais vous n'aurez personne à votre Zoroastre.* — *Pardonnez-moi*, reprit-elle, *vos deux Amis nous en enverront.*

M. SAURIN, de l'Académie Française, ayant adressé à M. de la Harpe des vers extrêmement fades & doucereux sur sa *Mélanie*, un inconnu a parodié ces vers, & s'est servi des mêmes rimes pour présenter l'inverse des mêmes pensées.

V E R S

de M. Saurin.

Pour la fixième fois, en pleurant *Mélanie*,
 Mon admiration se mêle à ma douleur:
 Ton Drame si touchant, tes vers pleins d'harmonie,

Rétentissent encor dans le fond de mon cœur.

Poursuis ta brillante carrière :

Appelé par la gloire, on t'y verra voler.

Tu nous consoleras quelque jours de Voltaire,

Si quelqu'un toutefois peut nous en consoler.

Parodie.

J'ai lu plus d'une fois ta triste *Mélanie*,

Et je n'ai ressenti ni trouble ni douleur :

De tes vers si corrects la pesante harmonie

A frappé mon oreille & non touché mon cœur.

En vain tu poursuis ta carrière.

Sans ailes, à la gloire on ne peut pas voler,

Nous pleurerons longtems la perte de Voltaire,

S'il ne reste que toi pour nous en consoler.



On fit en 1769, une plaisanterie, intitulé le *Credo* d'un amateur du théâtre. Elle roule sur quelques anecdotes, dont il faut être au fait & qui sont très-connues de ceux qui fréquentent les foyers, où cette facétie occasionne surtout beaucoup de rumeur. Elle porte d'ailleurs sur M. de la Harpe, aujourd'hui compagnon travaillant sous le Sr. la Combe, Entrepreneur du *Mercur*; ce petit auteur s'est chargé de la partie Littéraire, & principalement de celle du Théâtre, dont il prononce les jugemens. Voici ce *Credo*.

„ Je crois en *Voltaire*, le Père tout-puissant, le
„ Créateur du Théâtre & de la Philosophie.

„ Je crois en *la Harpe*, son fils unique, notre
„ Seigneur, qui a été conçu du Comte *d'Essex*,
„ est né de *le Kain*, a souffert sous M. *de Sartines*,
„ a été mis à Bicêtre, est descendu aux Cabanons,
„ le troisième mois est ressuscité d'entre les morts,
„ est monté au théâtre, & s'est assis à la droite de
„ *Voltaire*, d'où il est venu juger les vivans & les
„ morts.

„ Je crois à *Le Kain*, à la sainte association des
„ Fidèles, à la Confrérie du sacré génie de M.
„ *d'Argental*, à la résurrection des *Scythes*, aux
„ sublimes illuminations de M. de *St. Lambert*, aux
„ profondeurs ineffables de Madame *Vestris*. Ain-
„ si soit-il!“



Le Bal masqué. à Madame la Dauphine.

Quand au milieu d'une brillante cour
Aux Rois nous offrons notre hommage,
Le respect sur notre visage
Tient lieu de masque au tendre amour.
C'est pour mieux nous faire connoître
Qu'aujourd'hui nous masquons nos traits :
A la félicité du maître
Chacun veut applaudir de près.

Pour donner à notre tendresse
Le droit l'éclatter librement,
Faut-il en ce jour d'allégresse
Recourir au déguisement?

Ce qu'il sent, hautement, le François le publie,
Laissez-lui la sincérité;
En est-il un qui ne s'écrie:
Cette Dauphine, en vérité,
Nous l'aimons tous à la folie!
Nous l'aimons! Ce mot est si doux.

Qu'au milieu de ce peuple errant autour de vous;
Vous vous plaisez sous le masque à l'entendre;
Vous épiez, vous cherchez à surprendre
L'aveu, le seul aveu dont les Dieux soient jaloux,
Si pourtant vous croyez que rien ne vous décèle,
Vous vous trompez: partout Louis vous suit des
yeux;

Ses regards attendris semblent dire: c'est elle!
Et puis cette ceinture, ornement précieux,
Que vous portez dès l'âge le plus tendre,
Et dont vous fit présent la mère de l'amour,
Jamais votre Dame d'Atour,
En vous masquant, n'a pu vous la reprendre.



Le Mausolée du Maréchal de Saxe est sans contredit un des plus beaux morceaux de génie qu'on puisse voir en fait de Sculpture. Le sujet en est simple & grand, l'ordonnance belle, nette & riche : tout y est plein de vie, de mouvement & de chaleur. La figure principale, celle du Maréchal, s'offre la première au Spectateur, suivant les principes du bon sens & de l'art. Il est dans ses habits militaires, & semble s'avancer vers le Sarcophage ouvert à ses yeux. Il descend déjà les marches qui y conduisent : il a cette fermeté tranquille des héros, que les ignorans ont prise pour de la froideur. La Mort est debout devant lui, sur la gauche : elle lui présente le Sable, & lui indique qu'il est tems d'entrer au tombeau. L'artiste l'a couverte d'un voile, pour dérober aux yeux le hideux de cette figure, & cependant le squelette perce à travers la draperie. Du même côté, & sur le plan en avant, c'est-à-dire aux pieds du Maréchal, est la France allarmée, qui paroît retenir d'une main son défenseur, & de l'autre supplier la Mort de retarder le fatal moment. A la droite du Héros, & en face de celle-ci, est un Hercule courbé, dans l'attitude de la plus profonde douleur, mais d'une douleur mâle & réfléchie. Cette figure est d'une grande beauté, & peut lutter avec tout ce que l'antique nous offre de plus parfait. A la droite, en remontant, & un peu derrière le Maréchal, on voit le Léopard terrassé, l'Aigle éperdu, le Lion qui s'enfuit en rugissant ; tous

emblèmes caractéristiques des puissances liguées dans la guerre où M. de Saxe se couvrit de gloire & la France. A sa droite sont des trophées militaires, sur lesquels pleure le Génie de la guerre, qui tient son flambeau renversé.

On voit par cette exposition, quel effet peut produire un sujet aussi bien conçu & développé avec autant d'ordre & d'intelligence. Mais ce qu'on ne peut rendre, ce sont les airs de tête, & l'expression caractéristique de chaque figure : tout y est d'un sublime proportionné à une aussi belle idée.

Au surplus, comme il n'est point d'ouvrage sans défaut, celui-ci a essuyé plusieurs critiques, dont quelques-unes sont difficiles à résoudre. D'abord on demande pourquoi le tombeau s'ouvre en sens contraire, c'est-à-dire pourquoi la pierre qui le ferme, au lieu de se renverser du côté opposé au Maréchal, revient sur lui, & semble faire obstacle à son entrée, bien loin de la faciliter ? Il faut convenir, malgré tout ce que l'on dit pour excuser l'artiste, que c'est une faute de bon sens, telle qu'il s'en trouve souvent dans les productions du génie.

On prétend, en second lieu, que l'Hercule pleurant d'une part, & le Génie de la guerre pleurant de l'autre, sont un pléonasme dans la composition, & n'expriment que la même allégorie d'une

façon différente; ce qui rend le travail de l'Artiste plus riche, mais trahit la stérilité de l'inventeur. On reproche au Sculpteur d'avoir affoibli l'allégorie, en travestissant en Génie de la guerre cet Enfant, qui n'étoit que l'Amour autrefois, & ajoutoit réellement à l'idée du Poète.

D'autres Censeurs disent que le Sable est un attribut du Temps, & que c'est un défaut de costume de le donner à la Mort, ainsi que de la voiler. Cette dernière critique paroît tomber sur une hardiesse trop ingénieuse de l'auteur pour ne pas la rejeter.

Enfin on veut que l'invention du poème soit de l'Abbé Gouguenot, amateur éclairé des arts, mort depuis quelque tems; & l'on assure que, par une modestie aussi sublime que l'ouvrage même, le Sr. Pigale n'en disconvient pas, & publie lui-même l'anecdote.

* * *

Le François met tout en chanson. Voici un couplet qu'on a fait sur la terminaison du procès de M. le Duc d'Aiguillon. Il est sur un air du *Déserteur*.

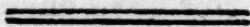
Oublions jusqu'à la trace
De mon procès suspendu:
Avec des Lettres de grace

On ne peut être pendu.
Je triomphe de l'envie,
Je jouis de la faveur:
Graces aux soins d'une amie,
J'en suis quitte pour l'honneur.



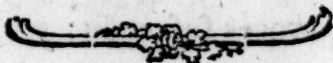
L'Abbé de Voisenon.

C'est à l'occasion de son entrée future dans le Corps Diplomatique, que M. Duclos, Secrétaire de l'Académie Française, lui a dit ce joli mot, si fin & si juste: *J's vous félicite, mon cher confrère, vous allez donc enfin avoir un caractère.*



Sur la Veuve du Malabar.

J'ai vu cette Veuve indécise:
Ami, que veux-tu que j'en dise?
Son sort est digne de nos pleurs.
Du bûcher elle est délivrée,
Mais c'est pour être déchirée
Par le public & les acteurs.



M O N U M E N T

qu'on a élevé à St. Eustache.

On a élevé depuis peu à St. Eustache, paroisse où M. de Chevert est enterré, un monument à son honneur, mais dans une simplicité convenable à ce grand homme. Il consiste en son médaillon, sans aucun ornement. Au bas est une pierre noir, sur laquelle est inscrite l'Epithaphe suivante :

Ci-git François de Chevert, Commandeur, Grand-Croix de l'Ordre Royal & Militaire de St. Louis, Chevalier de l'Aigle Blanc de Pologne.

*Gouverneur de Givet & Charlemont,
Lieutenant-général des Armées du Roi.
Sans Ayeux, sans fortune & sans appui.
Orphelin dès l'enfance.*

Il entra au service à l'âge de 11 ans. Il s'est élevé malgré l'envie, à force de mérite. Chaque grade a été le prix d'une action d'éclat. Le seul titre de Maréchal de France a manqué, non pas à sa gloire, mais à l'exemple de ceux qui voudront le prendre pour modèle.

Il étoit né à Verdun sur Meuse le 2 Février 1695. Il mourut à Paris, le 24 Janvier 1769.

Priez Dieu pour le repos de son Ame.



SUR LE PARLEMENT.

Thémis a ceint le diadème :

Elle tient de *Louis* le sceptre dans sa main,

Pour abroger par son pouvoir suprême

Le vieux respect qu'on porte au Souverain.

Gens, qui tenez le Parlement de France ;

Dieu soit loué ! vous voilà Rois.

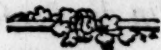
On ne fauroit vous contester vos droits :

Vous les avez pesés dans la même balance,

Où l'on vous a vu tant de fois

Immoler au tuteur le pupille & les loix,

En protestant d'obéissance.



Madame Doublet est morte à l'âge de 94 ans. C'étoit une *Virtuose*, dont Madame Geoffrin n'est qu'une foible copie. Depuis 60 ans elle rassembloit dans sa maison la meilleure compagnie de la cour & de la ville, & passoit sa vie à former un Journal bien supérieur à celui de l'Etoile & autres ouvrages du même genre. La Politique, les Belles-Lettres, les Arts, les détails de Société, tout étoit de son ressort. Elle s'abaissoit du cèdre jusqu'à l'hysope. Tous les jours on élaboroit chez elle les nouvelles courantes, on en rassembloit les circonstances, on en pesoit les probabilités, on

les passoit, autant qu'on pouvoit, à la filière du sens & de la raison; on les rédigeoit ensuite, & elles acquéroient un caractère de vérité si connu, que, lorsqu'on vouloit s'assurer de la certitude d'une narration, on se demandoit: „ Cela fort-il „ de chez Madame Doublet?“ Au reste, sa réputation avoit un peu dégénéré de ce côté: en vieillissant elle avoit perdu beaucoup de ses amis du premier mérite, & avoit survécu à toute sa société habituelle. M. de Bachaumont est le dernier Philosophe qu'elle ait vu mourir.

Il est difficile qu'au milieu de ce savant tourbillon qui l'entouroit, Madame Doublet ne passât pas pour être un peu entichée de Déisme, de Matérialisme & même d'Athéisme. Elle avoit bravé jusques là l'opinion publique & les clameurs des dévots. Depuis le carême dernier, la tête de cette Dame s'affoiblissant, M. le Curé de St. Eustache avoit cru qu'il étoit tems de convertir sa paroissienne. Celle-ci n'étoit plus en état d'argumenter contre lui, &, avec le secours de la grâce, le pasteur s'étoit flatté d'avoir réussi. En effet, elle avoit reçu le Bon Dieu la semaine sainte, pratique de religion que personne de sa connoissance ne se rappeloit lui avoir vu faire. On conçoit aisément qu'avec de pareils préparatifs, elle n'a pu qu'éprouver une mort très-édifiante & s'endormir dans le Seigneur.

EPIGRAMME.

Entre Séguier & Fréron

Jésus disoit à sa mère:

Enseignez-moi donc, ma chère,

Lequel est le bon Larron?



COMPLIMENT

prononcé chez Mlle. Guimard.

MESSIEURS,

„ Autant que l'usage des choses de théâtre a pu me donner de pratique: non, je mets la charrue devant les bœufs, Messieurs: je veux dire autant que la pratique des choses de théâtre a pu me donner d'usage, j'ai remarqué en général, j'ai même expérimenté, que les clôtures sont bien plus difficiles à faire que les ouvertures; que le moment où l'on rentre, a quelque chose de bien plus gracieux, de plus agréable, que le moment où l'on sort; & que les Actrices ne pourroient jamais se consoler des regrets de la sortie, si elles n'envisoient l'espérance d'un bout de rentrée. Ce discours tend à vous montrer d'un clin d'œil, à vous exposer d'une manière qui ne tombera pas en oreille d'âne, Messieurs, à rapprocher enfin par un trait insensible les avantages de la sortie d'avec ceux de la rentrée, la clôture, enfin, de l'ouverture.

Mais ne pensons point à l'ouverture, quand nous en sommes à la clôture : ne pensons pas au commencement du Roman, quand nous en sommes à la queue. C'est le plus difficile à écorcher, Messieurs ; on le fait, & c'est pour cela que je rentre dans la matière de mon compliment, & que j'en reviens à la clôture d'aujourd'hui, qui fait le fond de mon sujet.

Vous trouverez notre clôture, bien courte, bien petite, en comparaison des ouvertures si grandes, si brillantes, Mesdames, dont nous vous sommes redevables. Quelles obligations ne vous avons-nous pas pour les avoir soutenues ainsi agréables, douces & faciles, pour avoir écarté à propos ces critiques qui vilipendent, sans cesse, un acteur ; l'obligent de se retirer la tête basse & la queue entre les jambes ! Vous avez soutenu notre zèle, supplée à notre foiblesse, en nous prêtant généreusement la main pour nous dresser selon vos desirs, & nous avez mis par ce moyen dans le cas d'entrer en concurrence avec les sujets du premier qui marchent toujours la tête levée, & aux-quels on ne peut reprocher qu'un peu trop de roideur, défaut dont ils se corrigeront aisément.

Que dis-je ! je m'apperçois que je m'allonge un peu trop sur les efforts de nos acteurs ; que je pourrois m'étendre sur quelques-unes de nos Actrices. Mais ce n'est pas là le moment : je me contenterai de vous dire, que si nous donnons au-

jourd'hui quelque relâche à vos amusemens & à notre spectacle, c'est reculer pour mieux sauter. Et, quoiqu'il ne soit pas permis à tout le monde d'être heureux à la rentrée, c'est cependant sur elle que nous fondons toute notre espérance; & voici quel en est le motif.

AIR: *Je suis Gaillard.*

Esopé un jour avec raison disoit;

Qu'un arc qui toujours banderoit

Sans doute se romproit,

Si le nôtre se repose,

Mesdames, c'est à bonne cause;

A ce qu'il nous paroît.

De ce repos vous verrez les effets;

Nous ferons des apprêts

Pour de nouveaux succès;

Et nous le détendons exprès

Pour mieux le tendre après.

C'est le Sr. de La Borde, premier valet de chambre du Roi, grand amateur & compositeur de Musique, le Directeur des Spectacles de Mlle. Guilmard, qui avoit commandé le compliment ci-dessus au Sr. Armand fils, concierge de l'Hôtel des Comédiens & auteur de quelques Drames, en le priant de le faire le plus polisson, le plus ordurier

qu'il seroit possible. Il y avoit d'honnêtes femmes à ce Spectacle, mais en loge grillée; car ce sont les filles qui occupent l'assemblée & remplissent la salle.

E P I T R E

*du Chevalier de Laurès à M. le Marquis
de Chauvelin.*

Animé par ta voix, par ton goût éclairé,
Je sentis dans mes sens une flamme nouvelle,
Et fis passer dans mon Drame épure
Quelques traits de ce feu sacré,
Dont ton esprit, Chauvelin, étincelle.
Mais ton génie en vain sur mes foibles écrits
Auroit fait réfléchir un rayon de ta gloire,
Si mes travaux dans l'ombre étoient ensevelis,
De tes bienfaits si tu perdois le prix,
S'ils ne pouvoient, hélas! vivre qu'en ma mémoire,
Sers ma reconnoissance, & préviens ce malheur:
Que de nos juges de la scène
Ta main officieuse enchaîne la rigueur,
Et que l'urne de Melpomène,
Favorable à mes vœux, m'annonce un fort flatteur.

Je le dois obtenir, puisque j'ai ton suffrage,
Et mes succès seront l'ouvrage
De ton esprit & de ton cœur.

Plusieurs femmes étoient chez M. le Chancelier, & ce Chef de la Magistrature plein de sel & d'enjouement en société, malgré ses importantes occupations, plaisantoit les Dames sur l'acharnement avec lequel elles déclamoient contre son nouveau système. Il leur reprochoit d'embarrasser ses opérations, de retarder par leurs criailleries, par l'ascendant qu'elles prenoient sur leurs maris; &c. il ajoutoit qu'il trouvoit cela d'autant plus étrange qu'elles n'étoient point au fait de la politique, que cette matière leur étoit interdite par leur sexe, leur éducation & leurs organes; qu'en un mot, elles n'y entendoient pas plus que oies..... *Eh! ne savez-pas, M. le Chancelier, lui repartit avec vivacité Madame Pelletier de Beaupré, que ce sont les oies qui ont sauvé le capitole?*



Le bruit ayant couru que M. le Duc de la Vrillière, depuis qu'il est revêtu de sa nouvelle dignité, cherchoit à se donner des descendans à qui la transmettre, & en conséquence devoit épouser

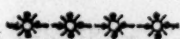
Mlle. de Polignac, on a vu avec surprise l'Epigramme suivante, insérée dans des bulletins de nouvelles, que paroît autoriser la Police. Voici cette Epigramme :

Des caffés de Paris l'engeance fablière,
 Qui raisonne de tout & *ab hoc* & *ab hac*,
 Sur ses prédictions rédigeant l'almanac,
 Donne pour femme à la Vrilliere
 La fille du beau Polignac.
 Ah! si l'ingrat jamais avoit cette pensée,
 S'écria Sabbatin, se frappant l'estomac,
 J'étrangleroïis, comme une autre Médée,
 Tous ces Philippotins, foi-disans de Langeac.



On a déjà lu dans quelques ouvrages périodiques la traduction d'un *De profundis* de la façon du Sr. Piron, & les gens religieux se sont applaudis de voir un aussi grand homme faire un retour vers Dieu & reconnoître que hors le salut tout est vanité, & qu'il n'y a de plaisirs & de vrai bonheur que dans une conscience timorée. Ce fameux poëte vient de rendre un hommage moins éclatant à notre sainte religion, mais qui n'en paroît que plus édifiant & plus sincère; il a écrit au bas d'un Crucifix qu'il a dans sa chambre le quatrain suivant:

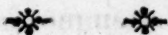
De l'enfer foudroyé quels font donc les prestiges!
 De ta religion en ce signe éclatant
 Contemple, ô Chrétien, à la fois deux prodiges!
 Un Dieu mourant pour l'homme, & l'homme im-
 pénitent.



ÉPIGRAMME

sur la Statue de M. de Voltaire.

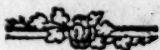
J'ai vu chez Pigal aujourd'hui
 Le modèle vanté de certaine Statue:
 A cet œil qui foudroye, à ce fouris qui tue,
 A cet air si chagrin de la gloire d'autrui,
 Je me suis écriée: ce n'est point là Voltaire;
 C'est un monstre..... Oh! m'a dit certain folliculaire.
 Si c'est un monstre, c'est bien lui.



Un Caustique a répandu le *Pater* suivant, dédié
 au Roi.

„ Notre Père, qui êtes à Versailles: Votre nom
 „ soit glorifié: Votre Regne est ébranlé: Votre vo-
 „ lonté n'est pas plus exécutée sur la terre que dans
 „ le ciel: Rendez-nous notre pain quotidien, que

„ vous nous avez ôté : Pardonnez à vos Parle-
 „ mens, qui ont soutenu vos intérêts, comme vous
 „ pardonnez à vos Ministres qui les ont vendus :
 „ Ne succumbez plus aux tentations de la Dubarri,
 „ mais délivrez-nous du Diable de Chancelier. “



ÉPIGRAMMES.

Ci git, malgré son rang, un homme fort commun ;
 Ayant porté trois noms & n'en laissant aucun,

* * *

Ci git la main d'un grand Ministre
 Qui ne signa que du finistre,
 Dieu nous garde du cachet
 Qui met les gens au guichet.

* * *

Le Bien-aimé de l'almanac
 N'est pas le Bien-aimé de France,
 Il fait tout *ab hoc* & *ab hac*,
 Le Bien-aimé de l'almanac,
 Il met tout dans le même sac,
 Et la Justice & la Finance :
 Le Bien-aimé de l'almanac,
 N'est pas le Bien-aimé de France,

* * *

Quoi, grand Dieu! La Harpe peut être
Du doux Moncrif le successeur!
Favoris d'Apollon, songez à votre honneur:
Voudriez-vous qu'on prît le Louvre pour Bicêtre?

* * *

Monfieur La Harpe habille en jaune
Les plats Césars qu'il publie aujourd'hui.
Savez-vous bien pourquoi? C'est que son *Suétone*
Est bilieux & méchant comme lui.

* * *

Pour avoir dit que tes vers fans génie
M'affoupiſſoient par leur monotonie,
Froid Saint-Lambert, je me vois ſéqueſtré;
Si tu voulois me punir à ton gré,
Point ne falloit me laiſſer ton poëme.
Lui ſeul me rend mes chagrins moins amers:
Car de nos maux le remede ſuprême
C'eſt le ſommeil..... Je le dois à tes vers.

* * *

Ce noir Viſir, Deſpote en France,
Qui pour régner mêt tout en feu,
Méritoit un Cordon, je penſe,
Mais ce n'eſt pas le Cordon bleu.

* * *

Maître le Rond très-lourdement écrit,
 Maître le Rond très-faussement raisonne :
 Rien n'est plus clair pour quiconque le dit :
 Il a pourtant une double couronne.
 Maître le Rond au Louvre approfondit
 L'art des calculs & juge le génie.
 Apprenez-moi, disois-je à son amie, (*)
 Comment cela ? Comment, dit Aspasie !
 Savant, léger & pesant bel esprit,
 N'a-t-il pas droit à chaque Académie ?

* * *

Le jour d'Arnaud fut de l'Académie,
 La L'E***, en riant du succès,
 Disoit partout : grace à mon industrie,
 Voilà déjà deux grands hommes de faits.
 A qui donner la place du génie
 A l'Avenir ? Il nous reste *Suard*,
 Bien lourd, bien froid, comme Monsieur *Gaillard*.
 Et quand enfin la noble Compagnie,
 Par tant d'affronts sera bien endurcie
 Au deshonneur, il nous faudra peu d'art.
 Pour y glisser *La Harpe* & *Mélanie*.

(*) Mlle. L'E***.



Mlle. de Bourbon, fille du Prince de Condé, & dans l'enfance encore, a un goût singulier pour la maçonnerie. Elle est à Vanvres, où le Prince son père faisoit faire quelques bâtimens & réparer le château. Elle se fait affubler d'un farreau de toile; elle met de mauvais gants, & dans cet accoutrement elle porte le mortier, elle manie la gâche, & se plaît à faire l'office de manœuvre. C'est-ce qui a donné lieu aux vers suivans :

D'un enfant l'instinct malfaisant,
Trop souvent le porte à détruire;
Princesse, ton goût, en naissant
Est d'élever & de produire.

Un palais, dans tes nobles jeux,
Réparé de tes mains fragiles,
Nous rappelle ces tems heureux,
Où les Dieux bâtissoient des villes,

A leur exemple, tes loisirs
Nous annoncent ta bienfaisance;
Mais le tems vient où ton enfance
S'occupera d'autres plaisirs.

Quand Jupiter eut fait le monde,
Ce ne fut pour ainsi rester :

Du fein de fa bonté féconde
L'homme fortit pour l'habiter.

Ce n'est le tout, de tes ancêtres
De réparer les vieux châteaux.
Pour les remplir il faut des maîtres :
Bourbon, voilà tes vrais travaux !



Lorsque l'Académie Française procédat à l'élection du Successeur de M. le Comte de Clermont, beaucoup de candidats, suivant l'usage, se mirent sur les rangs ; mais depuis l'aventure du Sr. de la Harpe, le Sr. le Mierre augmenta sa prétention. Il disoit dans une société avec une emphase poétique, que sa tragédie d'*Hypermnestre*, (la seule qui ait réussi) lui donneroit l'entrée ; que son Sceptre de Neptune (allusion à un assez beau vers d'une de ses pièces couronnées)

Le Trident de Neptune est le sceptre du monde.

lui ouvreroit le passage, & qu'enfin les vers de son Poëme de *la Peinture* le poufferoient par le cul. — On a donc toujours en raison de dire (reprit en ce moment avec vivacité l'Abbé de Lille, traducteur des Géorgiques, & aussi aspirant) *que tes vers étoient des bou.... de vers.* Cette saillie,

peu décente dans la bouche d'un Abbé, & exprimée en termes grossiers, parut extrêmement heureuse pour la critique fine & judicieuse & fit beaucoup rire par sa tournure grivoise.



EPIGRAMME

de Piron.

Sur l'auteur dont l'épiderme
Est collé tout près des os,
La mort tarde à frapper ferme,
De peur d'ébrécher sa faux.
Lorsqu'il aura les yeux clos,
Car si faut-il qu'il y vienne,
Adieu renom, bruit & los
Le tems jouera de la sienne.



Lorsque M. Taboureau de Ville-patoux', Officier général d'Artillerie, militaire très recommandable par ses talens distingués, par sa valeur & par les blessures honorables qu'il a reçues, fut fait Commandeur de l'Ordre de St. Louis. Un de ses amis lui adressa le quatrain suivant :

Vain

Vain ornement de maints guerriers,
 Pour toi, ce Cordon, prix du sang & des services,
 Doit servir à lier en faisseau tes lauriers,
 Ou couvrira tes cicatrices.



CH A N S O N

Chantons dans un badin Vaudeville
 Le retour des vertus qu'on aura,
 L'honneur gothique à la Cour, à la Ville,
 Le sentiment, qu'on trouve de vieux style,
 Cela reviendra.

François, ne perdez pas l'espérance,
 Tout va bien, tout encore mieux ira;
 La liberté, le crédit, l'abondance,
 La candeur, les Jésuites, l'innocence,
 Cela reviendra.

Tout revient, la pudeur, le courage,
 La gayeté, les mœurs, & cætera:
 Je fais même une Demoiselle sage
 Qui disoit, en perdant son pucelage,
 Cele reviendra.

R É V E

sur M. de Maupeou.

„ Je rêvois que j'étois dans le cabinet de Monseigneur, entouré d'une multitude innombrable de vos petites brochures, telles que *les Observations sur les Protestations des Princes*, *la Lettre de St. Louis*, *le Perruquier*, *le fin mot* & autres. Votre Grandeur se miroit elle-même dans ses ouvrages, elle s'applaudissoit avec complaisance de l'effet que ces brochures avoient produit. Vous me disiez même que vous étiez fâché de ce qu'elles ne contenoient pas encore plus de méchanceté, lorsque tout-à-coup un bruit horrible se fait entendre; vos deux valets de chambre accourent d'un air effaré, vous annoncent que les six Princes suivis d'une escorte nombreuse ont forcé votre porte, qu'ils sont dans votre antichambre & ont fait occuper toutes les issues de votre hôtel. En effet, à l'instant même ils entrent, la noblesse & la fureur peinte dans les yeux; accompagnés chacun de plusieurs valets de pied, armés de cannes déjà levées sur vous. Un de ces Princes (il avoit l'air du Dieu Mars) prenant la parole & vous montrant du doigt, s'est écrié d'une voix terrible: saisissez ce monstre qui a corrompu le cœur du Roi, qui nous ôte le bonheur de jouir de sa présence & les moyens de recourir à sa justice; cet excrément de la nature, qui ose répandre des libelles contre nous & jusques dans nos palais même; qu'on le lie & qu'on le

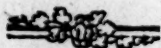
traîne au lieu où il doit expier ses crimes. A ces mots vous vous prosternâtes contre terre, pour implorer humblement sa miséricorde; mais l'ordre fut exécuté avec la dernière promptitude, malgré vos gémissemens lamentables. Le dirai-je ? J'ai vu, oui, Monseigneur, j'ai vu la sublime face de votre Grandeur ignominieusement trainée dans les boues, à la queue d'un des chevaux qui avoient écartelé *Damien*. Quatre huissiers précédoient la marche, criant à haute voix : *François ! laissez passer la justice des Princes, puisque le Roi leur refuse la sienne*. Le peuple qui vous suivoit, vous couvrait de crachats & d'ordures. Vous fûtes conduit jusqu'à la place du château d'eau : là on vous arracha votre fimarre & vos autres vêtemens, on vous mit une torche à la main, on vous fit demander pardon à Dieu, au Roi, aux Princes, à la Justice, à la Nation & à l'Humanité; ensuite quatre valets de pied déchargèrent chacun cent coups de canne sur les épaules nues de votre Grandeur. Votre corps expirant fut livré à la populace, qui bientôt l'eut déchiré en mille morceaux, comme les Romains celui de l'infame Séjan. Les uns courent à votre maison, qu'ils pillent & détruisent jusqu'aux fondemens. D'autres cherchent vos enfans & votre père, pour leur faire subir le même sort. Le très-grand nombre s'acharne après votre malheureux cadavre, chacun veut sur lui signaler sa fureur. Celui-ci enfonce un pieu dans votre tête, il n'en sort qu'un pus infect : l'autre vous

arrache le cœur & retire sa main en frémissant; il craint que le sang qui a réjailli sur lui ne l'ait empoisonné. On illumine à la hâte toutes les rues d'alentour; elles retentissent de ces cris qui s'élèvent dans les nues: *Vive le Roi! Vivent les Princes! la France est sauvée!* Bientôt votre corps ne présente plus à ma vue que des ossemens brisés, que des lambeaux de chair meurtrie....

Que des membres affreux

Que des chiens dévorans se disputoient entr'eux.

Mais la rage du Peuple n'est pas encore assouvie, il ramasse vos membres épars, les entasse sur un bucher ardent; on en jette les cendres au vent, pour qu'il ne reste plus rien de vous sur la terre, que votre exécration mémoire."



É P I G R A M M E.

J'ai sous un même nom trois attributs divers,
Je suis un Instrument, un Poëte, une Rue:
Rue étroite, je suis des Pédans parcourue;
Instrument, par mes sons je charme l'univers;
Rimeur, je t'endors par mes vers.

La Harpe.

Un jour qu'il y avoit beaucoup de monde à dîner chez M. de Sartines, Lieutenant Général de Police; quelqu'un se récria sur la beauté des poissons: „Oh! dit le Sr. Marin, (l'auteur de la Gazette de „France,) il y en avoit de bien plus beaux hier „chez M. le Premier Président du Parlement, où je „mangeois. — Cela n'est pas étonnant, reprit un „autre convive, *on ne voit-là que des Monstres...*“ L'allusion faisie à l'instant par le reste de la table, fit beaucoup rire tout le monde & Madame de Sartines... Son mari seul se trouva fort embarrassé, & ne savoit quelle contenance faire.



CHANSON.

I.

Moi qui jadis eus la gloire
De chançonner pour Iris,
J'ose entreprendre l'histoire
Du Jugement de Pâris,
Sur le Mirliton, &c.

2.

Un jour la belle Cythère
Avec Junon & Pallas

K 3

Se lavoit dans la rivière
Le corps, la tête & les bras,
Et le Mirliton, &c.

3.

Quand la Discorde crotée
Vint pour se laver aussi,
Junon toute transportée
Dit: retire-toi d'ici.
L'affreux Mirliton, &c.

4.

La Discorde en prit vengeance,
Savez-vous comme elle fit?
Au milieu d'elles leur lance
Une pomme d'or & dit:
Au beau Mirliton, &c.

5.

Junon qui toujours crie
Vient s'en saisir tout de bon;
Vénus, lui dit la Grifaille,
N'est point du tout de saison,
Pour le Mirliton, &c.

6.

Pallas dit d'un ton fêvère:
 Tous vos plaifans Mirlitons
 Ont toujours maille à refaire;
 On ne voit nulles façons
 A mon Mirliton, &c.

7.

Dans la dispute elles virent
 Pâris le jeune pasteur,
 Auffi-tôt toutes se dirent
 Le drôle est bon connoisseur
 En beaux Mirlitons, &c.

8.

Le Berger aux trois Déesses
 Fît ôter trois cotillons,
 Il vit trois paires de fesses
 Et trois paires de tettons,
 Et trois Mirlitons, &c.

9.

D'une pareille corvée
 Pâris ne s'épouventa,
 Il alla, tête levée,

Et tour à tour feuilletta
Chaque Mirliton, &c.

10.

Junon promet la richesse
Au jeune Berger Pâris;
Pallas vanta la sagesse:
Mais qu'offrit Dame Cypris?
Rien qu'un Mirliton, &c.

11.

A cette douce parole,
On vit le combat cesser.
Ce Pâris étoit un drôle
Qui se feroit fait fesser
Pour un Mirliton, &c.

En 1772. M. le Premier Avocat général projette de faire rayer Me. Linguet du Tableau, à l'occasion de divers farcafmes que lui a lancés directement cet Avocat en plein parquet. D'abord fur les reproches qu'il faisoit à ce dernier de ses personnalités contre lui & M. de Vaucreffon, son confrère. Me. Linguet s'en est défendu, & M. de Vergès infistant, fur ce que personne ne s'y étoit

trompé : „tant mieux, a-t-il repris, c'est une marque de la vérité de mes portraits.“ M. l'Avocat général piqué au vif lui a demandé s'il savoit à qui il parloit ? „Oui, Monsieur, a-t-il répondu ; je parle à Me. Jacques de Vergès, Avocat Général du Parlement à *mon refus*.“ Ce qui n'a qu'irrité davantage ce magistrat, dont le ressentiment doit éclater à la rentrée.



CONTE DES FÉES,

par M. Léonard, à Madame la Marquise de Chauvelin, en jouant au gage touché.

Il étoit une Fée aussi douce que belle,

Les arts formoient ses attributs,

On voyoit marcher auprès d'elle

Et les talens & les vertus ;

Mais des graces surtout elle étoit le modèle,

On admiroit sa voix, son souris, son regard,

Cet air de fuir l'éloge & d'oublier ses graces,

D'attirer comme par hazard,

Et sans l'avoir voulu, tous les cœurs sur ses traces.

Elle avoit un époux, l'ornement de sa cour,

Grand guerrier, profond politique,

Possédant l'art de plaire, autant que la tactique ;

Et qui servoit la Gloire, Apollon & l'Amour.
 Une autre Fée (*) encor habitoit ce séjour,
 Elle joignoit alors au feu du premier âge
 De la maturité le solide avantage:
 Tel est dans son état le midi d'un beau jour...
 Des enfans dignes d'eux ajoutaient à leur gloire...
 Mais qu'entends-je, une voix au moment ou j'écris,
 Semble me dire: arrête! ami, tu t'es mépris;
 On te demande un conte & tu fais une histoire.
 Ma Muse a manqué son objet.
 Mais sur votre indulgence est-ce à tort que je compte?
 C'est bien votre faute, en effet,
 Si ce récit n'est pas un conte.



Le Sr. Molé, qui s'est donné les airs de faire attendre plusieurs heures à sa campagne d'Antony le pauvre auteur *Bauvin*, sans lui donner audience, sous prétexte qu'il alloit dîner en ville, & qu'il ne pouvoit l'écouter avant, à témoigné hautement dans le foyer sa surprise de l'injustice du Parterre à son égard: *comment*, a-t-il dit, *parce qu'un homme meurt de faim, il faut que nous donnions la peine d'apprendre de mauvais vers?* On lui a ré-

(*) La mère de Madame de Chauvelin.

pondu que sa réflexion étoit juste, mais qu'il devoit la garder pour lui; que lorsque le public vouloit bien avoir la charité de venir s'ennuyer à une tragédie, il étoit de son devoir de s'efforcer à la bien jouer, & surtout de ne jamais être insolent.



Le Fermier & les Chiens.

FABLE.

Un gros Fermier qu'on appelloit Martin,
Riche en troupeaux, de commerce facile,
Près de Paris avoit son domicile:
Plus que de droit le sexe féminin
Le gouvernoit & quelquefois le vin;
A cela près c'étoit un honnête homme,
Tel, qu'à Paris, à Vienne, ou dans Rome
On n'en eût pu rencontrer de meilleur.
Douze grands Chiens, des méchans la terreur,
De la maison gardoient les avenues.
Pour s'y glisser il n'étoit point d'issues
Dont les détours ne leur fussent connus;
A chaque instant ils y faisoient la ronde,
Un guet bien sûr, & des cris assidus.
Cela déplut, non au propriétaire,

Mais aux valets, mais à la basse cour :
Tous ces gens-là n'aiment pas le grand jour,
Ni l'œil du chef, ni rien qui les éclaire.
Le premier plan fut de forcer les Chiens
A tout souffrir, à tout voir sans rien dire ;
Pour cet effet ils prirent les moyens
Que l'industrie en pareil cas inspire :
On les flatte d'abord pour réussir,
Mais ne tirant de-là nul avantage
On crut devoir au bâton recourir,
Et tous les jours on en faisoit usage.
Un vieux valet d'une inflexible humeur
Les affommoit dès que sa fantaisie
Ne contenoit à son gré leur furie ;
Il redoubloit, quand, mordant le voleur
Qu'il honoroit de toute sa faveur,
Ils caressent l'honnête homme & le sage
Qui du Fermier conservoit l'héritage.
Comme l'on vit, que l'on ne pouvoit gagner
Des surveillans d'un pareil caractère,
Auprès du maître, afin de s'en défaire
On résolut de les calomnier.
Ce n'étoit pas une besogne aisée :
Dans la maison étoit un Intendant,

D'une vertu rigide & consommée
Qui parloit d'eux avantageusement:
Non, disoit-il, on ne peut pas connoître
De meilleurs chiens. Heureux cent fois le maître
Qui réunit pour garder la maison
Des surveillans d'une étoffe pareille;
Ils sont braillards, mais toujours la raison
Conduit leurs dents & dirige leur veille;
L'homme intrigant, le larron, l'assassin
Tentent en vain d'échapper à leur vue:
Si vous vivez, respectable Martin,
C'est à leur cris que la gloire en est dûe.
On peut juger qu'avec un protecteur
Si généreux, & si bon connoisseur,
On n'avoit pas à craindre pour la vie
De ces bons chiens. Aussi pour l'écarter
On fit un jour ce que la calomnie
A de plus noir, ce que peut inventer
L'ame aux forfaits la plus déterminée.
Ce n'est pas tout, une prostituée,
Dont le Fermier adoroit les appas,
Qui l'endormoit tous les soirs dans ses bras,
Pour l'écraser se mit de la partie.
Pendant un tems le fermier chancella,

Mais la manœuvre étoit trop bien ourdie :
De la maison un soir on le chassa
Avec éclat, avec ignominie.

Certain maraud, esprit vil & rampant,
Un orgueilleux sans honneur, sans naissance,
Laid de figure & que les chiens souvent
Avoient jadis houspillé d'importance,
Fut indiqué par le sot comité
Et sur le champ par Martin accepté
Pour occuper auprès de lui la place
Que le premier avoit dans la maison.
Ne faut jamais augurer rien de bon,
D'avantageux, quand un fripon remplace
Une ame honnête : on va dans un instant
En présenter un exemple frappant.
Notre coquin met d'abord en usage
Pour s'affermir plus efficacement
L'art dangereux du faux patelinage
Qu'il possédoit supérieurement ;
Puis, quand il eut gagné la confiance
Et qu'il se vit dans son poste assuré,
Dans un clin d'œil tout fut dénaturé ;
Il immola les Chiens à sa vengeance :
Il en plaça d'autres, que dès l'enfance

Le scélérat lui-même avoit formés.
 Ces nouveaux Chiens toujours accoutumés
 A ne flatter que gens de son espece,
 Près du frippon dépouilloient leur rudesse :
 Pour le seul Sage ils réservoient leurs dents.
 Ainsi dans peu tous les honnêtes gens
 Furent bannis : chose presqu'incroyable
 Et vraie encor, quoique peu vraisemblable,
 Hormis un seul, on chassa les parents.
 Depuis ce tems cette maison remplie
 Jusques alors de sujets vertueux,
 Ne reçut plus que de vils malheureux
 Et qu'une horde aux crimes enhardie,
 Mal en avint au bon homme Martin,
 On fit entrer un soir un assassin
 Qui ne trouvant ni chien, ni sentinelle,
 Le poignarda dans les bras de sa belle.

Morale.

Ceux qui voudront le prendre pour modèle
 Auront un jour un sort pareil au sien.
 Ne fréquentons que des hommes de bien ;
 Avec le fourbe aussitôt qu'on se lie
 On compromet son honneur & sa vie.



Il court une pasquinade relativement à la future expulsion des Jésuites, dans laquelle il y a du sel & de la finesse. On suppose que le Pape présente à divers Souverains de l'Europe le Général des Jésuites, en leur disant : *Ecce homo!*

A quoi les Princes répondent, favoir :

Le Roi de Portugal.	<i>Tolle, curcifige.</i>
Le Roi d'Espagne.	<i>Reus est mortis.</i>
Le Roi de France.	<i>Vos dicitis.</i>
La Reine de Hongrie.	<i>Quid enim malè fecit?</i>
L'Empereur.	<i>Non invenio in eo causam.</i>
Le Roi de Prusse.	<i>Quid ad me?</i>
La République de Venise.	<i>Non in die festo, ne fortè tumultus fieret in populo.</i>
Le Roi de Naples & l'Infant Duc de Parme.	<i>Nos legem habemus, & secundum hanc legem debet mori.</i>
Le Roi de Sardaigne.	<i>Innocent ego sum à sanguine ejus.</i>
Le Pape réplique.	<i>Corripiam & emendatum eum vobis tradem.</i>
Le Général des Jésuites.	<i>Post tres dies resurgam.</i>
Tous les Ordres Religieux.	<i>Sube ergo custodiri sepulcrum ejus usque in diem tertium, ne fortè veniant Discipuli ejus, & furentur eum, & dicunt plebi : surrexit à mortuis, & erit novissimus error pejor priore.</i>
Le Pape répond.	<i>Ite, custodite, sicut vos scitis.</i>

SONNET

SONNET

sur Mlle. Raucourt.

A vous claquer quand tout Paris s'empresse,
 Moi seul encor n'y suis point parvenu :
 Déjà trois fois étouffé dans la presse,
 J'ai vu la grille & n'ai rien obtenu,
 J'entends vanter vos talents, votre grace,
 De votre jeu l'on m'a peint la chaleur,
 Et comme un autre, obtenant une place,
 J'eusse employé ma main de bien bon cœur
 A vous claquer.

Je sçais qu'on peut, en triplant l'honoraire,
 Humaniser les traitans du Parterre :
 Mais payer triple enfin m'a retenu.
 Eussiez-vous cru, jeune & faite pour plaire,
 Qu'on regrettât d'employer un écu
 Pour vous claquer ?



Les détails de la mort de M. Piron sont précieux, & par l'homme qu'ils concernent, & par le piquant qu'il savoit mettre à toutes ses réparties. On a dit qu'il avoit mal reçu le Curé de St. Roch. Ce

dernier lui ayant objecté les divers écrits scandaleux qu'il pouvoit avoir à sa reprocher, l'autre lui répondit qu'il croyoit avoir facilement expié tout cela par son *de profundis* & autres ouvrages de dévotion. Sur quoi le Pasteur faisant l'étonné, comme s'il n'eût rien fait en ce genre : „ Eh, mordié ! „ lui repliqua-t-il, M. le Curé, est-ce que vous „ n'êtes fait que pour fouiller dans mes ordures ? “

Depuis, sa nièce, nommée *Nanette*, lui ayant fait des représentations sur la nécessité de satisfaire aux cérémonies d'usage : „ tu fais bien, dit-il, que „ je n'ai jamais aimé à mentir ; allons, qu'il vienne, „ ne, mais qu'on me donne mon grand *Widercome*. “ Gobelet énorme dans lequel il buvoit, comme s'il eût voulu faire passer ce calice par quelque chose de plus à son goût.

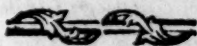
Cette nièce étoit mariée, à l'insçu de son oncle, à un nommé *Capron*, Violon ; & quoique cet hymen fût fait depuis longtems, elle s'imaginait que M. Piron l'ignoroit absolument. Il disoit de tems en tems : „ J'en rirai bien après ma mort, Nanette, „ te a le paquet. “ Elle étoit en effet nantie d'un Testament, dans lequel il dit : „ Je laisse à Nanette, „ te, &c. *femme de Capron, Musicien*. “ Ce qui prouve qu'il n'ignoroit pas la supercherie, & qu'il avoit eu la générosité de ne rien diminuer de ses sentimens pour sa nièce.

Toute l'Académie Française a été invitée à son enterrement, & par une indécence qui a indigné

tous les Gens de Lettres, aucun de ces Messieurs ne s'y est trouvé.

C'est le Sr. Bret qui est chargé de ramasser les manuscrits de ce grand-homme, de les rédiger & de donner l'Edition de ses Oeuvres posthumes.

La plus curieuse, sans doute, seroit un *Pironiana*, c'est-à-dire le Recueil de tous les bons mots & saillies qu'il a dit en sa vie. Mais il faudroit, pour présider à ce travail, un homme chaud comme l'auteur, & M. Bret n'est rien moins que tel.



ÉPIGRAMME.

Certain jour, chez Pigal, en contemplant Voltaire,

Je disois: Qu'a donc mis le fameux statuaire

Sous les pieds de notre Apollon?

Et pourquoi lui fait-on écraser du talon

Ce masque hideux, dont la bouche effroyable,

Semble ouverte pour aboyer?

Est-ce l'Envie? Est-ce le Diable?

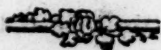
Quelqu'un cria dans l'atelier:

Oh! ce n'est rien; c'est l'Abbé Sabbathier.



Autre.

Mons^s Sabbathier, ta sotte paperaffe,
 Pour quelques mois te donnera du pain :
 L'ami, je vois, à ta burlesque audace,
 Que tu crains moins le bâton que la faim.



L E T T R E

*de M. de Voltaire à M. le Maréchal de Richelieu,
 au sujet d'un évanouissement qu'avoit eu ce
 grand homme.*

Ferney, le 21 Décembre 1772.

Quoi, toujours la cruelle Envie
 Poursuit ma réputation !
 On dit qu'une Nymphé jolie
 Dans ma dernière maladie
 M'a donné l'Extrême-Onction :
 Et que j'emporte en l'autre vie
 Ce peu de satisfaction.
 Voyez l'horrible calomnie !
 Seigneur, il n'appartient qu'à vous,
 A votre jeunesse immortelle,
 De faire encor de si beaux coups,
 Et d'être entre les deux genoux

D'une coquine fraîche & belle.

Je sens que je suis au tombeau :

Cet état me fait de la peine ;

Mais il ne faut que le roseau

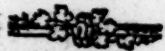
Vive aussi longtems que le chêne.

Mon héros exige que je lui conte le fait, parce qu'il veut être instruit de ce que ses sujets, jeunes & vieux, font dans son empire. Je lui dirai donc, comme devant mon Dieu, que Madame Denis faisant les honneurs d'un grand diner, je mangeois dans ma chambre un plat de légumes, comme vous en usâtes quand vous honorâtes mon taudis de votre présence, une belle Demoiselle de la compagnie, plus grande que Madame M.... de deux doigts, plus jeune, plus étoffée, plus rebondie, vint me consoler. Les Gênois sont malins, & les Calvinistes sont bien aises de jeter le chat aux jambes des Papistes. Mais le fait est que cette auguste Demoiselle me faisoit trembler de tous mes membres, & que si je m'évanouis, c'étoit de crainte & de respect.

Je vous jure que j'aurois plutôt fait la Scène de *Sylla*, de *Pompée* ou de *César*, dont vous me parlez, que je n'aurois fait un couplet avec cette belle personne. Depuis que j'ai des Lettres de Capucin, je mets toutes ces impostures aux pieds de mon crucifix, & je ne dis à personne : *ouvrez le loquet*, &c.

(Signé) le vieux malade de Ferney, à qui l'on a fait trop d'honneur.

On voit par cette Lettre que M. de Voltaire, en niant le fait, l'avoue, ou du moins n'est pas fâché qu'on le croie.



EPIGRAMME.

Des Quarante, priés en vain à ton convoi,
Aucun n'en a voulu grossir le petit nombre !
Ne t'en plains pas, Piron : c'est qu'ils avoient, ma foi,
Encor peur, même de ton ombre !



M. l'Abbé de Beauvais finit à la cour son carême avec autant de courage qu'il l'a commencé. Il ne paroît pas au surplus que la grace y ait beaucoup opéré, malgré son éloquence. Il a donné lieu seulement à plusieurs bons mots, entr'autres à un du Maréchal Duc de Richelieu qui mérite d'être cité. Un jour que ce prédicateur avoit tonné fortement contre les vieillards vicieux, qui conservent encore au milieu des glaces de l'âge les feux impurs de la concupiscence, le Roi, en apostrophant ce Seigneur paillard, après le sermon, lui dit :

„ Eh bien, Richelieu, il semble que le prédicateur a jetté bien des pierres dans votre jardin ?
 „ — Oui, Sire, a répondu ce vieux Rénard, si
 „ fortement qu'il en est réjailli jusques dans le parc
 „ de Versailles. “

Un plaisant a fait une chanson sur le squelette de M. de Voltaire, qu'on va voir chez le Sculpteur, & qui révolte tout le monde. Elle est sur l'air de l'*Alleluia*.

CH A N S O N.

Voici l'auteur de l'*Ingénu*.

Monsieur Pigal nous l'offre nu :

Monsieur Fréron le drapera.

Alleluia, &c.



Il paroît que les divers accidens survenus dernièrement au Roi, lui ont donné quelques inquiétudes sur sa santé, mais que ne voulant pas en laisser rien percer aux yeux de ses courtisans, il s'en est simplement ouvert au Sr. de La Martiniere, son premier chirurgien, auquel il a grande confiance. Il l'a fait coucher dans sa chambre, & a suivi

ses conseils. On prétend que S. M. en lui témoignant ses craintes sur le délabrement de ses facultés, dit à cet Esculape : „Je vois bien que je ne „suis plus jeune ; qu'il faut que j'enraye. — Sire, „lui a-t-il répondu, vous feriez encore mieux de „dételer.“

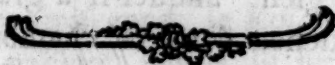


M A D R I G A L.

Rien ne change sur la terre,
Que de forme & de nom :
Les Payens nommoient Apollon,
Le Dieu que nous nommons Voltaire.



On cite beaucoup le compliment de M. le Maréchal de Brissac à Madame la Dauphine, le premier jour où cette Princesse entra dans Paris, tandis que le Prévôt des Marchands débitoit sa lourde & plate harangue : *Madame*, lui dit ce preux Chevalier, *vous avez-là sous vos yeux deux cent mille amoureux de vous.* Propos bien digne d'un antique Chevalier, qui affecte de ne rien faire, de ne rien dire comme nos modernes petits-mâîtres.



On a fait sur l'*Erreur d'un moment*, comédie nouvelle du Sr. Monvel, les quatre vers suivans :

Monvel, las de nous faire rire,
Hélas! se livre au larmoyant:
Fasse le Ciel que ce délire
Ne soit que l'*Erreur d'un moment*!



M. de Choiseuil conserve sa liberté d'esprit dans sa disgrâce. On cite un nouveau bon mot sorti de sa bouche, à l'occasion du Comte de Broglio. Ce Seigneur, envoyé à sa terre de Ruffec en Angoumois, devoit nécessairement passer par Amboise. Ses équipages défilent avec l'appareil qu'il met à tout. M. de Choiseuil fit semblant d'ignorer ce que c'étoit que tout ce train. Il demande à qui c'est? On lui répond que c'est à M. le Comte de Broglio. „ Eh! comment, s'écrie-t-il, on le disoit Ambassadeur, même Ministre? Il s'en faut, Monsieur „ le Duc, lui répond-on; il est disgracié; il va en „ exil à sa terre de Ruffec. — Ah! ah! dit-il en „ riant, je le reconnois bien-là. Il a toujours fait „ les choses à rebours; il prend le Ministère par la „ queue. “



ÉPIGRAMME.

Depuis quelque tems les bruits se renouvellent sur la prétention de M. l'Abbé Terrai, d'être élevé à la pourpre romaine : du moins il faut le supposer pour entendre l'Epigramme suivante, in-intelligible encore, si l'on n'instruisoit le Lecteur du foible de cet Ecclésiastique envers le beau sexe. La voici :

Certain Abbé vifant aux sceaux ,
 Ainsi qu'aux dignités du plus haut Ministère,
 S'adresse, dit-on, au Saint Père,
 Pour être colloqué parmi les Cardinaux.
 „ Oui, Saint Père, dit-il, seroit-ce une arrogance,
 „ De tendre au même rang où Dubois fut porté ?
 „ Non moins que lui j'ai la naissance,
 „ L'esprit, les mœurs & la subtilité.
 „ En outre, mieux que lui, ne suis je pas noté ?
 „ Connois-toi mieux,“ lui répond le Saint Père
 Justement animé d'une sainte colère:
 „ O Satanas ! *Vade retro !*
 „ Vas conter ailleurs tes fornettes :
 „ Jamais tu n'auras de chapeau :
 „ Il ne te faut que des cornettes.“



 PORTRAIT

de M. de Monteynard.

„ Il est un homme à qui mon cœur rend un sincère hommage, lors même qu'il éprouve par ses ordres les maux les plus déchirans. Appelé à un rang élevé, sa mission est de punir les brigandages, comme de récompenser les actions généreuses. Le scandale d'une foule de déprédations a frappé ses regards. Peut-être dans sa vie privée en a-t-il été plus d'une fois le spectateur impuissant. Il devoit à son Roi & à sa patrie de frapper des coupables. Il s'est trompé dans son choix, & sa justice me répond qu'il deviendra l'ami de ceux qui souffrent en son nom. Qu'on ne croie pas que ce soit ici la terreur de la servitude qui caresse le pouvoir, j'espère qu'il verra par la vigueur de ma défense que je l'honore assez pour ne pas le craindre.“

* * *

Sur Madame du Barri.

Drôlesse!

Où prends-tu donc ta fierté?

Princesse!

D'où te vient ta dignité?

Si jamais ton teint se fane ou se pele;

Au train

De Catin

Le cri du Public te rappelle.

Drôleffe ! &c.

Lorsque tu vivois de la messe

Du Moine, ton père Guimard ;

Que la Ramfon voloit la graisse

Pour joindre à ton morcaau de lard,

Tu n'étois pas si fière,

Et n'en valois que mieux :

Baïsse ta tête altièrè,

Du moins devant mes yeux.

Ecoute-moi, rentre en toi-même,

Pour éviter de plus grands maux :

Permits à qui t'aime, qui t'aime,

De t'offrir encor des sabots !

Drôleffe !

Mon esprit est-il baïssé ?

Princesse !

Te souvient-il du passé ?



L E T T R E

*de Mlle. Arnoult de l'Opéra à M. l'Abbé Terrai,
Contrôleur Général des Finances, à l'occasion du
bruit qui couroit qu'elle avoit une Croupe dans
la Ferme Générale, par le nouveau Bail,
signé le 1 Janvier.*

MONSIEUR,

J'avois toujours ouï-dire, que vous faisiez peu de cas des arts & des talens agréables : on attribuoit cette indifférence à la dureté de votre caractère. Je vous ai souvent défendu du premier reproche ; quant au second, il m'auroit été difficile de m'élever contre le cri général de la France entière. Cependant je ne pouvois me persuader qu'un homme aussi sensible que vous aux charmes de notre sexe, pût avoir un cœur de bronze. Vous venez bien de prouver le contraire. Vous vous êtes occupé de nous au milieu de l'affaire la plus importante de votre Ministère. Forcé de grèver la nation d'un impôt de 162 millions, vous avez cru devoir en réserver une légère partie pour le théâtre lyrique & pour les autres spectacles. Vous savez qu'une dose d'*Al-lard* (1), de *Caillaud* (2), de *Raucoux* (3) est un narcotique sûr pour calmer les opérations douloureuses que vous lui faites à regret. Véritable hom-

(1) Danseuse de l'Opéra.

(2) Chanteur retiré de la Comédie Italienne.

(3) Nouvelle actrice de la Comédie Française.

me d'Etat, vous en prizez les membres suivant l'utilité dont ils sont à vos vues. Le gouvernement fait sans doute en tems de guerre grand cas d'un guerrier, qui verse son sang pour la patrie : mais en tems de paix, le coup d'œil d'un militaire mutilé ne sert qu'à affliger, qu'à exciter les plaintes & les murmures du François, déjà trop disposé à geindre. Il faut des gens, au contraire, qui le distraient & l'amusent : un chanteur, une danseuse, sont alors des personages essentiels ; & la distinction qu'on établit dans les récompenses des deux espèces de citoyens, est proportionnée à l'idée qu'on en a. L'Officier estropié arrache avec peine & après beaucoup de sollicitations & de courbettes une pension modique ; elle est assignée sur le Trésor Royal, espèce de crible, sous lequel il faut tendre longtems la main avant de recueillir quelque goutte d'eau. L'acteur est traité plus magnifiquement ; il est accolé à une sang-sue publique, animal nécessaire, qu'on fait ainsi dégorger en notre faveur de la substance la plus pure dont il se repaît. C'est à pareil titre, sans doute, Monseigneur, c'est à la profondeur de votre politique que je dois attribuer le prix flatteur dont vous honorez mon foible talent. Vous m'accorderez, dit-on, une croupe : ce mot m'effrayeroit de toute autre part ; mais c'est une croupe d'or. Vous me faites chevaucher derrière Plutus. Je ne doute pas que dressé par vous, il n'ait les allures douces & engageantes. Je m'y commets, sous vos auspices, & cours avec lui

les grandes aventures. Puissiez-vous, en revanche, Monseigneur, ne jamais trouver de croupe rebelle! puissent toutes celles que vous voudrez caresser, s'abaisser sous votre main chatouilleuse! puisse la plus orgueilleuse se laisser dompter par vous, & recevoir votre Grandeur avec ce frémissement délicieux, présage du plus heureux voyage, toutes les fois que vous galoperez dans les champs fortunés d'Idalie!

Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre &c.

Paris ce 4 Janvier 1774.

R É P O N S E

de M. le Contrôleur Général à M. Arnoult.

Versailles le 8 Janvier 1774.

On vous a mal informée, Mademoiselle; vous n'avez point de croupe dans le nouveau Bail: ainsi vous ne chevaucherez derrière aucun Fermier Général. Mais il vous est très-permis d'en faire chevaucher quelqu'un devant ou derrière vous. Cet accouplement ne vous fera pas moins utile; il est même plus commode en ce que, pour la mise, il n'exige qu'un très-petit fonds d'avance.

Je suis, Mademoiselle, tout à vous.

L'ABBE' TERREI.



ÉPIGRAMME.

On se doutoit bien que Me. Linguet effuyeroit quelque brocard à l'occasion du rôle qu'il a joué dans l'affaire du Comte de Morangiès. On répand sur son compte l'Epigramme suivante, à l'occasion du Cordon de St. Michel qu'il demande, dit-on.

Ce pâle & débile squelette
Détracteur de Titus, défenseur de Molette, (*)
Du Cordon noir veut être décoré.
Pour rendre son nom plus célèbre,
Il faut, à ce Cordon funebre,
Joindre la Croix de Saint André.



M. de Guibert est allé, comme l'on fait, voir ces vacances le Philosophe de Ferney. Suivant l'usage, il a été très-bien accueilli par Madame Denis; il a été retenu à dîner, mais n'a point vu M. de Voltaire, ce qui lui a fait naître une plaisanterie. Avant de partir il a demandé une plume & de l'encre, & lui a écrit ces mots: „ Je vous avois „ toujours soupçonné être un Dieu, mais j'en suis „ aujourd'hui convaincu, puisqu'on vous boit & „ vous mange, sans vous voir.“ Cette faillie impie

(*) Nom de famille des Morangiès.

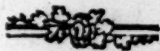
pie & galante plut tellement au Patriarche qu'il se montra, & vint embrasser l'auteur du billet. Un adulateur de ce grand homme n'a pas voulu laisser perdre le bon mot, & l'a mis en vers qui courent.

O céleste génie, aimable octogenaire,
 Philosophe sublime, ô grand homme, ô Voltaire!
 Je vous avois toujours soupçonné pour un Dieu:
 Vous ne m'êtes plus un problème,
 Puisqu'ainfi que l'Etre suprême,
 Sans vous voir on vous mange & vous boit en ce lieu.



Sur un Conseil de Guerre.

Biron à donné ses soins
 Au Conseil de guerre;
 S'il n'est pas juste, du moins
 Il est bien sévère!
 Aux Juges l'on applaudit,
 Et dans tout Paris l'on dit
 Ils sont gens de guerre (guere) d'esprit;
 Ils sont gens de guerre.



M. l'Archevêque de Paris n'a contribué en rien à la conversion du feu Roi. Il l'entra en aucune conférence avec lui, & le Clergé a été furieux du peu de zèle & de fermeté qu'il déploya dans cette occasion. Les Evêques qui étoient à Versailles l'ont très-mal mené, & surtout le Cardinal de Rohan. Mais les plaifans ne perdirent pas cette occasion de jeter du ridicule sur le Prêlat. Pour entendre le bon mot, il faut savoir que M. de Beaumont avoit une maladie qu'on nomme la *Diurie*, qui fait pisser le sang, & qui fit dire que cet Archevêque *pissoit le sang à Paris, & ne faisoit que de l'eau claire à Versailles.*



COUPLE T.

Quel bruit ! quel train au séjour
De la Cour !

Seroit-ce donc de l'Amour
Encore quelque miracle ?

Non, non, non, non, non, non,
Non, ce n'est qu'une débacle.

C'est Monsieur de Monteynard
Qui repart,

Après avoir par hazard
Occupé le Ministère,

Sans penser, fans penser,
 Sans penser, & fans rien faire.



LETTRE DU ROI

à M. le Comte de Maurepas.

Choisy, le 11 Mai 1774.

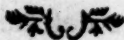
Dans la juste douleur qui m'accable & que je partage avec tout le Royaume, j'ai de grands devoirs à remplir: je suis Roi, & ce nom renferme toutes mes obligations; mais je n'ai que vingt ans, & je n'ai pas toutes les connoissances qui me sont nécessaires: de plus, je ne puis voir aucun Ministre, tous ayant vu le Roi dans sa dernière maladie. La certitude que j'ai de votre probité & de votre connoissance profonde des affaires, m'engage à vous prier de m'aider de vos conseils. Venez donc le plutôt qu'il vous sera possible & vous me ferez grand plaisir.

Sur Madame de Goesmann.

Quand pour ouïr destinée,
 Aux pieds de l'auguste Divan,
 Tremblante, interdite, étonnée;

M 2

La tendre Epouse de Gœsmann
Avec pompe fut amenée :
D'un ton doux, civil & prudent,
Monfieur le Premier Préfident,
Fort expert en galanterie,
Au nom de la docte Ecurie
Lui fit ce joli compliment :
Calmez vos fens, raffurez-vous, Madame,
Vous en êtes quitte à bon prix :
Vos Juges par ma voix vous déclarent infâme.
Soudain reprenant fes esprits :
Quoi ! ce n'est que cette misère ?
Reprend la Dame aux quinze louis ;
En vérité, dans cette affaire,
Soins superflus, Messieurs, vous avez pris.
N'étoit befoin de tout ce formulaire,
De ces grands mots ne difant rien,
Pour condamner à l'infâmie
L'épouse d'un fujet de votre confrérie :
Avec lui fuis-je pas, hélas ! commune en bien ?



Le Sr. Goys est un personnage jovial & plein d'esprit, qui a le talent de la pantomime au suprême degré, qui contrefait surtout l'Anglois & en a contracté la qualité de Mylord Goys. Il étoit fort lié avec le Comte *Jean*, beau-frère de la Comtesse du Barri. Celui-ci, au moment de la mort du Roi, lui demanda conseil sur ce qu'il devoit faire? „*Ma foi, mon cher Comte,*“ lui dit le facétieux Mylord, après s'être frotté le front, „*l'écrain & des chevaux de poste.* Le du Barri „s'indigne d'un tel avis: moi! fuir comme coquin.“ Le Sr. Goys se frotte encore le front: „*eh bien,* lui répond-il, *des chevaux de poste & l'écrain.*“

* * *

Un faiseur d'Epigrammes s'est exercé sur la querelle entre M. Gerbier & Me. Linguet, & frappant à la fois sur les deux, les a flétris du même fer chaud. La voici.

C'est grand dommage, dites-vous,

Ils sont fous,

Ces Avocats de haut parage,

Qui, dans des écrits pleins de rage,

S'arrachant la robe & l'honneur.

Quant à la robe, elle eut souvent pareil outrage;

Pour l'honneur, n'ayez crainte; il est bien défendu:

Linguet n'en eut jamais, & Gerbier l'a perdu.

Mlle. Arnoult, Chanteuse de l'Opéra, une des Courtisanes la plus renommée pour ses bons mots, dit en parlant de la mort du Roi & de l'exil de Madame du Barri, en déplorant le sort de ses semblables: *nous voilà orphelines de père & de mère!*

EPITHAPHE.

Ci gît dans ce petit tombeau,
Le petit Monsieur Phelippeau,
Qui fut, malgré sa taille ronde,
Compté parmi les grands du monde;
Parce qu'il étoit, ce dit-on,
Petit génie, & grand fripon.

On raconte que M. l'Abbé de Sainte Genevieve se trouvant à dîner dans une maison où il y avoit beaucoup de monde, de jeunes gens l'entreprirent & le turlupinerent sur sa Sainte, dont la puissance paroissoit bien nulle aujourd'hui, dont la châtie avoit été découverte & descendue si inutilement. Il les laissa dire, & quand ils eurent fait tous leurs reproches: „ eh bien! Messieurs, qu'avez-vous à „ reprocher au Ciel? répondit-il: est-ce qu'il n'est „ pas mort?“



LES CINQ PONTS

Complainte de Madame du Barri.

Les *Ponts* ont fait époque dans ma vie,
 Dit l'Ange (*) en pleurs dans sa cellule en Brie;
 Fille d'un moine & de Dame Giroux,
 J'ai pris naissance au sein du *Pont aux choux*.
 A peine a lui l'aurore de mes charmes
 Que le *Pont-neuf* vit mes premières armes.
 Au *Pont au change* à plaisir je fêtois
 Le tiers, le quart, soit noble, soit bourgeois.
 L'art libertin de rallumer les flammes
 Au *Pont Royal* me mit le sceptre en main.
 Un si haut fait me loge au *Pont aux Dames*, (**)
 Où j'ai bien peur de finir mon destin.

LE T T R E

*de M. le Comte du Barri, écrite de Lausanne
 à M. de Saint R**** son ami.*

Voilà mon rêve fini, mon cher ami, & après
 m'être endormi en France je suis tout étonné de

(*) Nom qu'elle portoit étant fille.

(**) Le Pont aux Dames en Brie.

me réveiller en Suisse; je me vois dans la capitale du Pays de Vaud & dans une ville où l'industrie qui m'est propre trouvera difficilement à s'exercer. Les mœurs y sont simples, les femmes y sont sages. Les hommes y sont francs & les filles y sont observées. Les loix y sont sévères. Que voulez-vous que je devienne? Ce n'est pas là mon élément. Le jeu & la galanterie y sont peu recherchés; & si l'on vouloit trafiquer des Suissiennes, il faudroit les vendre à la livre. L'art ne contribue pas à les raffiner & leurs goûts sont plus matériels que délicats. Tout ce qui m'environne me paroît étranger. Je vois de la simplicité, de la bonne foi, de la continence, de l'amitié, de la réserve, & toutes ces vertus me parlent Suisse & je n'en connois pas une seule.

J'étois à Paris à la tête d'une milice brillante & les filles n'oublieront jamais combien mon crédit a fait fleurir leur Empire. La saison étoit favorable pour faire fructifier mes talens, & leur reconnaissance devoit m'élever des trophées dans la place du Palais Royal: j'avois établi dans ma famille le canal des graces & des richesses, c'étoit une source dont le débordement & le limon engraissoient mes Domaines. Par quelle fatalité la jeunesse détruit-elle un cours que la vieillesse fortifioit de plus en plus! L'on m'a à peine laissé le tems d'emporter une partie du produit de mes travaux, & je me vois réduit à boire & à rêver à la Suisse, sans éprouver les marques de considération que les

ames nobles me prodiguoient à la cour : mon plus grand embarras est de savoir où je pourrai faire agréer mon Ministère. Ma réputation est généralement établie. Mais les Potentats de l'Europe s'observent ou sont observés, ainsi, n'ayant point d'aptitude au service militaire, je crains qu'ils ne me trouvent trop dévorant pour m'employer à celui de leurs chambres. J'apprends avec douleur que mes meilleurs amis, que j'ai cent fois reçus chez moi, pour qui j'ai sollicité des grâces, à qui j'ai souvent prêté de l'argent, me défavouent hautement aujourd'hui & sont les premiers à me déchirer. Je rougis de leur ingratitude : mais s'ils me méprisent, je leur rends bien le change. J'ai laissé deux ménages à Paris, que je vous prie d'alimenter. Je vous ferai passer des fonds en une pacotille de fromages ou de vulnérables, car l'inaction m'est mortelle. Je m'attendris sur le sort de ma pauvre belle-sœur, qui n'avoit pas fait son noviciat dans des couvents si austères que celui dans lequel on la tient renfermée. Si l'on ne m'eût pas séparé d'elle, j'en aurois encore tiré parti, mais c'est une mauvaise tête qui n'a pas voulu me croire ni me prendre pour son dépositaire. Mon frère n'est pas mieux traité, mais c'est un sot, & il sera encore trop heureux de glaner dans un champ qu'il n'a point cultivé. Quand on est dans la disgrâce, tout concourt à nous accabler : ma noblesse sera hardiment contestée & les Barys anglois seront morts pour moi. J'avois projeté de

passer en Turquie & de me faire marchand d'Esclaves, mais l'on m'a assuré que le Grand Seigneur me feroit ôter le pouvoir d'essayer ma marchandise. Je ne fais donc plus quel parti prendre : lorsque je serai décidé je vous donnerai de mes nouvelles. J'ai été obligé de changer de nom, l'on m'appelle ici *M. de Vandernon*. Ecrivez-moi sous ce nom, au marché au poisson. La vertu & les talens ont des momens brillans, mais ils sont souvent persécutés. Plaignez votre ancien ami, qui dans les tems sereins ou orageux ne cessera d'être, &c.

* * *

COUPLET

sur M. de Boynes.

On rit d'un Ministre Bourgeois (*)

Que chacun abandonne,

Pour n'avoir dans tous ses emplois

Fait plaisir à personne :

Je crois que c'est injustement

Que si fort on le fronde,

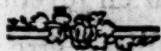
Car il va faire en s'en allant

Plaisir à tout le monde.

(*) Son nom de famille est Bourgeois.

* * *

M. de Pont-de-Veille, frère du Comte d'Argental, Ministre de Parme en France, vient de mourir. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, auteur de plusieurs ouvrages agréables, mais surtout de quelques Comédies, presque les dernières qui nous rappellent le vrai genre. Il étoit extrêmement lié avec M. de Maurepas: ils avoient toujours vécu ensemble, ils avoient composé de ces folies de société, où sous les apparences les plus frivoles regne une philosophie aimable, ornée de grâces & pleine de gaîté. Ils ne passaient presque pas un jour sans se voir, & l'on peut juger combien cette séparation a dû être douloureuse pour le Ministre.



Madame la Princesse de Henin est une jeune & jolie femme, qui a eu depuis peu la petite vérole: ce qui a effarouché tous ses adorateurs en grand nombre, même le Chevalier de Coigny. M. de Lisle, Capitaine de Dragons, a profité de cette désertion pour pousser sa pointe, & voici comme il a ingénieusement fait sa déclaration sous le voile de l'allégorie suivante:

La Rose & l'Etourneau:

FABLE.

L'aimable fille du printems,

La Rose, à qui tout rend hommage,

Vit au nombre de ses amans
Un Etourneau du voisinage :
Sans regret il avoit quitté
De ses frères la troupe errante ,
Pour ranger son ame inconstante
Sous l'Empire de la beauté.
Perché sur un buisson d'épine
Où la Rose tenoit sa cour ,
Il ne cessoit à la voisine
De jurer un fidèle amour :
Mille autres amans , lui dit-elle ,
Chaque jour m'en jurent autant ;
Mais , si je cessois d'être belle
Aucun d'eux ne seroit constant.
Ah ! dit l'oiseau , vous verriez naître
En moi des feux toujours nouveaux ;
J'ose en prendre à témoin le maître
Des Roses & des Etourneaux.
Le petit Dieu dans sa volée
Entendit faire ce serment ,
Il retient son souffle au moment
Et la nature fut glacée :
La Rose en perdit ses appas ;
Son éclat , sa fraîcheur passèrent ;

Zephirs, Papillons délogerent;
 L'Etourneau ne délogea pas:
 Calmez, lui dit-il, vos allarmes,
 Si mon cœur suffit à vos vœux,
 Il vous reste bien plus de charmes
 Qu'il n'en faut pour me rendre heureux.
 Sans faire une épreuve nouvelle
 L'Amour étonné du succès,
 A la fleur rendit ses attraits
 Et l'oiseau seul fut aimé d'elle.

De la Rose facilement
 On devine la ressemblance,
 C'est moi qui suis l'oiseau constant;
 Mais je n'ai pas sa récompense.



M. le Marquis de Villette & Mlle. Raucoux, par la ressemblance de leurs goûts, s'étoient rapprochés & vivoient ensemble depuis quelque tems, composant un genre mixte de leurs plaisirs. Le premier, par inconstance, ou par mécontentement, ou par une pente invincible à son ancien péché, a écrit une Lettre de rupture à l'autre. Celle-ci lui a envoyé en réponse un petit ballai, avec ces deux vers de Voltaire, si connus sur l'amour:

Qui que tu sois, voici ton maître :

Il l'est, le fut, ou le doit être !

Ce qui fait aujourd'hui l'anecdote des coulisses,
& couvre de ridicule le Marquis susdit.



ÉPIGRAMME

le Vinaigre des quatre Voleurs.

Ami, connoissez-vous l'enseigne ridicule

Qu'un peintre de St. Luc fait pour des parfumeurs ?

Il met en un flacon, en forme de pillule,

Boynes, Maupeou, Terrai, sous leurs propres couleurs ;

Il y joint d'*Aiguillon*, & puis il l'intitule :

Vinaigre des quatre voleurs.



Le *Journal des Dames* recommençoit depuis cette année, & privilege en avoit été accordé à une certaine Baronne de Prinzen, fort entichée de la manie de faire des vers, & remplissant ce Journal de ses insipides productions. Cette Dame se trouvoit, il y a peu de tems, dans une petite Société littéraire, où chacun a la liberté de produire ses ouvrages. Un Sr. Gilbert, poète dans tou-

te la valeur du terme, qui ne manque pas de talent, & surtout est doué d'une chaleur singulière; telle qu'il a l'air d'un énergumène en recitant ses opuscles, lisoit une pièce de poésie de sa façon. La Baronne, sans égard pour l'amour-propre de l'auteur, causoit & rioit avec une grande indécence pendant cette lecture, au point que le Sr. Gilbert s'en appercevant & ne pouvant y tenir de rage, met son papier sur la table, & regardant Madame de Prinzen, lui adresse le quatrain suivant:

Ah! Prinzen, par pitié, daignez du moins m'entendre,

Oui, mes vers sont d'un froid & d'un lourd sans égal;

Mais le mal que je fais vous pouvez me le rendre:

Faites-moi quelque jour lire votre Journal.



V E R S

Ami, notre jeune Monarque,
 En véritable Télémaque,
 A pris le Bon Sens pour Mentor,
 Et pour Conseil l'Expérience,
 La Probité, la Prévoyance:
 L'Economie, est son trésor.

Il a pour femme la Tendresse,
Tous ses Sujets pour ses enfans,
Et la Vérité pour Maîtresse.
Que deviendront les Courtisans?
S'il est possible, honnêtes gens.



Les Prêtres & les dévots cabalent sans relâche contre M. de Maurepas, contre M. de Miromenil, contre M. Turgot, qu'ils accusent d'irréligion. Le dernier surtout est le plus exposé à leur rage, sur ses liaisons connues avec les coryphées du Matérialisme & de l'Athéisme. C'est ce qui a donné lieu à la facétie suivante.

Dialogue entre le Roi & M. de Maurepas.

LE ROI.

Mon Contrôleur Turgot, dites-moi, quel homme est-ce ?

LE COMTE DE MAUREPAS.

Sire, il a l'esprit juste & le cœur citoyen;
Il respecte les loix, les mœurs.....

LE ROI.

C'est fort bien,

Mais jamais n'entend la Messe !

LE COMTE DE MAUREPAS.

Sire, je n'en fais rien. On tient tant de discours !
L'Abbé Terrai, dit-on, l'entendoit tous les jours !

* * *

On

On fait combien Madame Clotilde, dont le mariage est déclaré avec le Prince de Piémont, est épaisse & volumineuse: on fait encore combien elle a d'excellentes qualités, & même d'esprit, cachés sous cette enveloppe grossière; c'est ce qui a donné lieu au quatrain suivant, où cette Princesse est encore désignée sous le titre de *Madame*, qu'elle portoit avant la mort du Roi.

Le bon Savoyard, qui réclame

Le prix de son double présent,

En échange reçoit MADAME;

C'est le payer bien grassement.



Un auteur très-médiocre, nommé *La Vieville*, c'est avisé de composer une mauvaise brochure, ayant pour titre: *La Réconciliation des Auteurs*, & s'est attiré l'Epigramme suivante:

De l'Hélicon grand pacificateur

Rimeur benin, qui veux du peuple auteur

Finir les querelles peu sages;

Hélas! quel fut le fruit de ton effort?

Tous les auteurs d'aujourd'hui sont d'accord,

Pour ne point lire tes ouvrages.



M. le Marquis de Louvois, accusé d'avoir levé sa canne contre un Officier, frère d'un autre qui avoit servi dans son Régiment, nommé Milleville, qui lui demandoit raison du deshonneur dont il avoit couvert ce dernier en le renvoyant, en lui donnant ensuite un certificat de bonne conduite & se rétractant, après, a été condamné jeudi par le Tribunal à un an & un jour de prison. Ce Seigneur est un crâne, qui venoit de se marier tout récemment à une Madame la Baronne de *** folle très-riche. Celle-ci, en revenant de l'Eglise, lui dit qu'elle espéroit qu'il étoit revenu de toutes ses erreurs & qu'il seroit sage désormais: „Oui, Ma-
„dame, lui a-t-il répondu, je vous assure que
„voilà la dernière sottise que je ferai.“



Expérience Economique.

Un Limonfin, très-grand réformateur;
D'un beau haras fait administrateur,
Imagina, pour enrichir le Maître,
Un beau matin de retrancher le paître
Aux animaux confiés à ses soins.
Aux Etrangers il ouvre la prairie,
Des ratteliers il fait ôter le foin.
Un jour n'est rien dans le cours de la vie;

Le lendemain, les chevaux affamés
 Tirent la langue & dressent les oreilles.
 On court à l'homme. Il répond: A merveille!
 Ils y seront bientôt accoutumés.
 Laissez-moi faire. On prend donc patience.
 Le lendemain, langueur & défaillance;
 Et l'Econome, en les voyant périr,
 Dit: ils alloient se faire à l'abstinence:
 Mais on leur a conseillé de mourir
 Exprès pour nuire à mon expérience.



Un bon mot de Madame de St. Vincent, très-re-
 marquable & digne d'être conservé. A la con-
 frontation, M. de Richelieu, s'obstinant à nier qu'il
 lui eut jamais fait de billet de cent mille écus, lui
 dit avec amertume: „ Mais, Madame, regardez
 „ donc votre figure. Cela se payeroit-il une som-
 „ me aussi exorbitante! — Je n'ai pas cette pré-
 „ somption, réplique la Présidente; mais vous,
 „ M. le Maréchal, considérez la vôtre, & voyez
 „ s'il faut moins que cela pour la faire passer!“



On a dit que M. de Maurepas étoit à l'Opéra, la veille de l'émeute. On n'a pas manqué de consigner le fait dans une espèce d'Epigramme à la Grecque, que voici :

Monfieur le Comte, on vous demande,
Si vous ne mettez le holà
Le Peuple se révoltera.
Dites au Peuple qu'il attende,
Il faut que j'aille à l'Opéra.



On peut se rappeler une facétie qui a couru intitulée : *Les curiosités de la foire*, où les filles les plus célèbres de Paris étoient désignées allégoriquement sous des noms d'animaux rares. Elles en furent cruellement offensées, mais ne purent se venger de l'auteur anonyme, qu'on soupçonnoit être le Comte de Lauragais. Le Sr. Landrin, poète voué au théâtre d'Audiot, à imaginé de composer une petite pièce sur ce sujet & sous le même titre. Elle a été jouée, il y a huit jours, avec beaucoup de succès, quoiqu'elle ne vaille pas grand'chose. Mais les allusions piquantes sur des Courtisanes connues, avoient reveillé la malignité du public. La Dlle. du Thé l'une d'elles, présente à la première représentation, en a été si tou-

chée, s'y est reconnue si sensiblement, qu'elle est tombée en syncope. Une telle anecdote a fait bruit. Les partisans de cette impure ont crié au scandale. Les autres filles ont fait ligue avec elle pour exiger la proscription de cette comédie abominable: elles ont amenté les petits Seigneurs qui leur font la cour, & ils ont été trouver l'histrion. M. le Duc de Durfort, l'ancien amant de la Dlle. du Thé. portant la parole, a exigé d'Audinot de lui déclarer le nom du jeune Poëte. Heureusement il eut le courage de s'y refuser. Alors on lui a déclaré qu'il faisoit bien, qu'on auroit donné cent coups de canne à cet impudent; mais qu'il eut à cesser, lui, Directeur, les représentations de cette infamie, ou qu'on mettroit son Théâtre en canelle & qu'on le feroit périr sous le bâton. Le Baladin n'a pas cru prudent de se compromettre avec ces étourdis, & malgré l'approbation de la police & les desirs du Public, la Comédie ne se joue plus & les filles triomphent.

EPIGRAMME.

Est-ce Maupeou, tant abhorré
 Qui nous rend le bled cher en France ?
 Ou bien est-ce l'Abbé Terrai ?
 Est-ce le Clergé, la Finance ?

Des Jésuites est-ce vengeance?

Ou de l'Anglois un tour fallot?

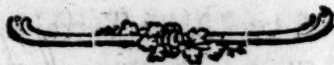
Non, ce n'est point là le fin mot....

Mais voulez-vous qu'en confidence

Je vous le dise? C'est Turgot.

* * *

Le Sr. Bourgeois de Château-blanc a encore amélioré son Phare ou Fanal économique, dont on a parlé depuis longtems. Il est aujourd'hui placé sur le Mont-Valérien, dans le jardin des frères hermites. Cette machine, dans son état actuel, est admirable pour la sûreté de la navigation sur les côtes. Sa solidité la met à l'abri de toutes les intempéries de l'air & des saisons. L'exécution est en très-aisée, & son service non moins facile. Le jeu de ses feux est merveilleux & leur distribution est tellement dirigée qu'en dix secondes on peut les faire paroître & disparoître, même en les diversifiant autant de fois qu'on voudra & dans tous les momens exigés. Enfin la dépense de sa fabrique est très-modique, ainsi que celle des matières combustibles nécessaires à son entretien, relativement à sa masse & à son utilité.



EPIGRAMME.

Duras invoquoit à la fois
 Le Dieu des vers & le Dieu de la guerre:
 Il réclamoit le prix de ses vaillans exploits
 Et de son faveur littéraire:
 Tous deux, par un suffrage égal
 On satisfait sa noble envie;
 Phébus lui dit: Je te fais Maréchal;
 Mars lui donna place à l'Académie,



Un jeune homme, nommé *Duché*, fils du poëte de ce nom, étant il y a peu de tems au grand couvert, a été remarqué par la Reine, le crayon à la main. S. M. scandalisée lui a fait dire qu'on ne se permettoit point semblable opération en pareil lieu. Sans se déconcerter, cet étourdi, élève de M. Vien, a répondu qu'il dessinoit le portrait de la Reine, qu'il étoit permis de saisir les graces partout où l'on les trouvoit. Ce propos rapporté à S. M. lui a fait plaisir: elle a renvoyé vers le jeune homme, pour qu'il eût à venir chez elle le lendemain, & lui apporter son dessin; ce qu'il a fait. La Reine s'est trouvée bien, & lui a fait donner une gratification, en l'assurant de sa protection.

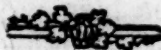
Cet événement fait plaisir aux gens à talens, en ce qu'il leur annonce le goût & la magnificence de cette Princeſſe pour les arts & les artiſtes.



E P I T A P H E

de M. le Maréchal de Muy.

Sincère dans les cours, auſtère dans les camps,
Stoïque ſans humeur, généreux ſans foibleſſe,
Le mérite à ſes yeux fut la ſeule Nobleſſe:
Sous le joug du devoir il fit fléchir les Grands;
Mépriſant leur crédit, mais payant leurs bleſſures,
Il obtint leur eſtime en bravant leurs murmures.
Juſte dans ſes refus, juſte dans ſes bienfaits,
Il n'eut point de flatteur & ne voulut pas l'être:
Il fut & le Cenſeur & l'ami de ſon Maître.
Placé près d'un héros, objet de nos regrets,
Il nous rappelle ſon image.
Leurs mânes dans ce temple habitent confondus:
L'Etat leur doit un double hommage.
L'un fut le *Caton* de notre âge;
L'autre en eut été le *Titus*!



Le Sr. Bernières a fait sur la rivière l'Essai d'une chaloupe insubmergible, vis-à-vis les Invalides, en présence de plusieurs Ambassadeurs & d'une nombreuse assemblée. Elle n'est gueres plus grande qu'un bateau à passer l'eau, garnie dans son milieu d'un mât, & de deux ponts, à la poupe & à la proue: elle étoit remplie de six bâteliers, avoit en outre deux rameurs & un pilote. On a augmenté cette charge par de l'eau qui alloit jusqu'aux bords, ensuite on a fait balotter la nacelle de façon que l'eau y entroit. Les six bâteliers se sont jetés à la rivière, ont pris des cordes attachées à la chaloupe, la tirant en tout sens & se laissant entraîner par l'effort des rameurs. Enfin on a renversé la nacelle & couché le tout dans l'eau, puis la laissant échapper, elle s'est relevée d'elle-même, au grand étonnement de tous les spectateurs.

* * *

CHANSON

sur l'Air : si le Roi m'avoit donné.

Bouillon est preux & vaillant,

Il aime la Guerre,

A tout autre amusement

Son cœur la préfère.

Ma foi vive un Chambellan

Qui toujours s'en va disant :
 Moi j'aime la Guerre ô gué,
 Moi j'aime la Guerre.

Au sortir de l'opéra
 Voler à la Guerre,
 De Bouillon qui le croira
 C'est le caractère.
 Elle a pour lui des appas
 Que pour d'autres elle n'a pas;
 Enfin c'est la Guerre ô gué &c.

A Durfort il faut *du Thé*, (*)

C'est sa fantaisie :
Soubize moins dégoûté!
 Aime *la Prairie*; (**)

Mais Bouillon qui pour son Roi
 Mettroit tout en desfarroi,
 Aime mieux *la Guerre*, &c.

(*) Courtisane célèbre.

(**) Autre fille d'opéra.



L E T T R E

de M. Martin de Marivaux.

M^e. Martin de Marivaux a répandu un précis où il raconte lui-même les faits de son différend avec M. l'Avocat général d'Aguesseau, qu'on a déjà rapporté. On y voit de plus, que c'est le premier Avocat Général Séguier, qui, sur les plaintes de son confrère est allé trouver M. de Gourgues, le Président de Tournelle; que celui-ci a engagé l'Avocat à voir l'offensé, ce qu'il a refusé par égard pour l'ordre auquel il tient. On y trouve une conduite peu noble de la part de M. de Lamoignon, beau-père du jeune homme. Ce Magistrat, malgré deux visites à lui faites par M. Martin, s'obstint à convoquer l'assemblée des chambres: ce qu'apprend l'Avocat le Lundi 24 Juillet, qui s'opiniâtre aussi à se refuser à des excuses dans le cas où son ordre l'exigeroit. De-là sa visite chez M. d'Aguesseau, qu'on a racontée. Enfin voici sa Lettre au Bâtonnier.

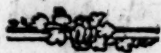
MONSIEUR LE BATONNIER.

L'adulation dit: plie, plutôt que de rompre. L'honneur dit: romps, plutôt que de plier. J'embrasse le parti de l'honneur. Je ne ferai pas d'excuse à M. d'Aguesseau, que je n'ai point offensé. L'on sollicite à outrance une démarche vile. Voilà sur ce mon mot: si j'ai plaidé le vrai, M. d'Aguesseau demande trop: si j'ai plaidé de faux, M.

d'Aguesseau ne demande pas assez ; ce Magistrat doit dire : „ Avocats, vous avez dans l'ordre un homme qui en impose & qui dégrade par ses impostures un Ministère honorable. Vomissez-le. Il ne faut de menteurs ni dans l'ordre, ni sur les fleurs de lys.“

Je vous prie, M. le Bâtonnier, de ne vous point occuper de moi, & de faire agréer une retraite que l'honneur dicte. J'abdique l'état d'Avocat. Du moment de mon abdication l'ordre des Avocats n'a plus de juridiction sur moi.

Par un *Postscriptum*, Me. Martin, d'une tête un peu légère, dit que des personnes distinguées, des confrères généreux, une femme, des enfans, ses amis, ses proches, le sollicitent de rester : qu'il désavoue tout ce qui est à désavouer, & qu'il fait à M. l'Avocat général d'Aguesseau la prière publique de croire qu'il n'a jamais voulu l'offenser. Il en jure par les noms des Aguesseau, des Lamignon, qui continuent d'être chers au Barreau, à la France entière, & finit par-là.



ÉPITAPHE

du Père Ricci.

Ci gît le dernier chef de la troupe d'Ignace

Dont la rage employa le poison & le fer,

Si jamais Dieu lui faisoit grace

Le Ciel deviendrait un Enfer.



Le St. Père ayant surpris un jeune enfant qui peignoit & dont l'ouvrage lui parut marquer du talent, il rassura sa timidité, & lui dit qu'il vouloit lui donner une place dans les élèves du college Romain. A quoi l'enfant répondit qu'il ne pouvoit profiter de la bonne volonté du pontife, puisqu'il étoit protestant: „ J'aimerois mieux que vous fussiez catho- „ que, repliqua le St. Père, mais la peinture n'a „ rien de commun avec la religion, & votre culte „ ne doit mettre aucun obstacle à ma bienfaisance „ à votre égard.“



ÉPIGRAMME.

Réjouissez-vous, ô François!

Ne craignez de longtems les horreurs de la guerre:

Les prudens Maréchaux que Louis vient de faire

Promettent à vos vœux une profonde paix.



M. de Guibert, dont la Reine a redemandé la pièce, a cru devoir la rendre plus digne de S. M., quoiqu'Elle en eût déjà fait l'éloge contre ceux qui la critiquoient, en profitant des censures & en l'améliorant beaucoup. Il a soumis à l'examen de sa protectrice son *Connétable de Bourbon* ainsi amélioré. Il lui a porté son manuscrit avec les corrections: *Vous voulez donc m'ôter le plaisir de vous défendre*, a répondu avec grace la Reine. Ce qui n'a pu que flatter beaucoup l'auteur, & peut-être imposera silence au envieux.



M. le Bailly du Rollet, est soupçonné auteur d'une nouvelle brochure intitulée *Lettres sur les Dramas Opéra*, où il y a des assertions fort singulières, & où il insinue que son *Iphigénie* doit être désormais le mode de ces ouvrages modernes. On a, suivant l'usage, chansonné ce ridicule auteur par un Vaudeville assez plaisant & qui d'ailleurs rappelle des anecdotes bien propres à le ridiculiser encore plus: le voici.

CHANSON

sur l'Air, oui, Monsieur le Bailly.

Je consens, mes chers frères,

A vous initier

Dans les profonds mystères

Du lyrique métier;

Croirez-vous mes préceptes?

Oui, Monsieur le Bailly.

Vous ferez des adeptes.

Bon! Monsieur le Bailly.

Connoissez-vous Armide? (1)

Oui, Monsieur le Bailly.

Quel ouvrage insipide!

Oui, Monsieur le Bailly.

Sans chaleur, sans génie.

Fi! Monsieur le Bailly!

Mais, vive Iphigénie!

Oui, Monsieur le Bailly.

De la scène lyrique

Quinault n'est plus le Roi:

Lisez ma Poétique,

Vous direz comme moi;

Nous n'avons qu'un génie.

Oui, Monsieur le Bailly.

(1) Tous ces principes son pris exactement dans sa Lettre.

L'Auteur d'Iphigénie,
Oui, Monsieur le Bailly.

Admirez sa sagesse,
Modeste en ses essais,
Par respect pour la Grece
Il parle mal françois, (2)
Même en pillant Racine,
Son génie affoibli
Dément son origine.
Oui, Monsieur le Bailly.

N'allez pas dans la fable
Vous choisir des sujets,
Point de Dieu, point de Diable,
Ni Fêtes, ni Ballets;
Cela sent trop l'enfance.
Oui, Monsieur le Bailly.
On peut aimer la Danse.
Hem! Monsieur le Bailly. (3)

Toi,

(2) Il n'y a que cela qui ne soit pas dans sa Lettre.
Mais en est-ce moins vrai?

(3) On dit que l'auteur avoit une si furieuse passion
pour la Danse, qu'un jour il pria un Danseur de
souffrir qu'il se substituât sous le masque à sa place,
& qu'il parut à l'Opéra.

Toi, chef de mes Athletes,

Qui de ce pays-ci,

Sais mesurer les têtes, (4)

Sois mon superbe appui:

Cours, cabale au Parterre,

Du fond je t'ai faisi,

La forme est ton affaire.

Oui, Monsieur le Bailly.



Lorsque le Chevalier d'Eon eut ses démêlés avec M. de Guerchi, qu'il faut se rapeller, un homme se présenta au Ministre des Affaires Etrangères pour remplir les vues du gouvernement qui vouloit le faire enlever. Celui-ci en parla au Roi qui desira voir l'entrepreneur, eut une conférence avec lui, parut adopter son projet, lui fit donner l'argent demandé; mais par une espèce d'espieglerie dans le caractère de Louis XV, fit en même tems prévenir le Chevalier d'Eon & lui donner avis de toute la manœuvre que devoit exercer l'espion: au moyen de cette éveil, le Chevalier éluda sa poursuite, se moqua de lui, & l'obligea de s'en retourner plus vite qu'il n'étoit venu: on ajoute

(4) On prétend qu'il a gagé un chapelier, grand aboyeur au parterre, pour applaudir à son Opéra.

que la fuite de cette niche de Louis XV fut d'entamer une correspondance secrète avec l'ancien Secrétaire d'Ambassade, d'en faire son espion non-seulement auprès des Anglois, mais de ses Ambassadeurs & autres François revêtus de quelque caractère à Londres. C'est, suivant cette anecdote, la Correspondance du feu Roi, & autres papiers très-curieux y relatifs, qu'il seroit question de sçavoir, & ce seroit d'une pareille négociation que le Sieur de Beaumarchais seroit chargé. Il y a à parier, sans doute, que la singulière histoire rapportée ci-dessus n'est pas vraie dans tous ses points, mais qu'il y a du moins quelque chose qui y a donné lieu & un germe de fondement.



NOUVELLE EPITAPHE

pour l'Académicien Voisenon.

L'Académicien Voisenon,

A rendu son ame légère,

Et va dans le Sacré Vallon

Composer un nouveau Bréviaire,

A l'usage de l'Opéra :

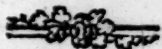
Près de l'Amour il obtiendra,

L'emploi de premier Secrétaire ;

Et Vénus le pensionnera

Pour être Aumônier de Cythère.

M. le Duc de St. Aignan vient de mourir dans la 92^e. année. Ce Seigneur, avant d'expirer, a rassemblé tous ses enfans & petits-enfans & leur a fait un discours austère sur l'inconduite dont ils sont presque tous coupables : il les a vertement chapitrés. Il laisse une place vacante à l'Académie Française. Il avoit eu la manie de solliciter le Bâton de Maréchal de France à la dernière promotion. Le Ministre de la Guerre lui représentant qu'il n'avoit aucun titre de service, il répondit qu'il n'avoit en effet jamais servi sous Louis XV, mais que ce n'étoit pas sa faute; que lors des descentes des Anglois en Normandie, il avoit offert ses services au feu Roi, qui lui avoit déclaré que ce seroit M. le Duc d'Harcourt qui commanderoit; que sur cette réponse il avoit dit à S. M. que, quoique ce Militaire fût son cadet, il serviroit sous ses ordres; à quoi le Monarque lui avoit répliqué qu'il le feroit avertir, s'il avoit besoin de lui: ce qu'il n'avoit pas fait. Du reste, il ne manquoit pas d'esprit; il faisoit des chansons; il avoit été quelque tems à la mode sous Louis XIV; il avoit été envoyé en Ambassade; il jouissoit surtout d'une tranquillité d'ame, d'un sens froid unique, qui n'ont pas peu contribué à prolonger ses jours.



Sur la Tragedie du Connétable de Bourbon.

Le Connétable me plaît fort:

Comme on y rit, comme on y dort,

C'est une bonne pièce,

Eh bien !

Qu'on joue à nos Princesses,

Vous m'entendez bien ?

François Premier est un faquin,

Angoulême est une catin,

Et le dire à Versailles,

Eh bien !

C'étoit une trouvaille,

Vous m'entendez bien.

Bourbon pour nous faire enrager

Déferte en pays étranger,

Puis il nous fait la nique,

Eh bien !

Aidé de la Tactique, (*)

Vous m'entendez bien.

(*) L'auteur, M. de Guibert, a fait un traité sur la Tactique.

Parmi les glaives, les mousquets,

Adelaïde eourt après,

Lui dire l'amnistie,

Eh bien!

Que Saint Germain publie,

Vous m'entendez bien.

En vain Stuart son Chevalier,

La couvre de son bouclier,

Mais une balle adroite,

Eh bien!

Vous la tue en cachette,

Vous m'entendez bien.

Enfin meurent tous ces héros,

Implorons Dieu pour leur repos,

Prions-le qu'il nous laisse,

Eh bien!

Siffler un peu la pièce,

Vous m'entendez bien.



Résumé général

*des raisons qui rendent les espérances des partisans
des Jésuites sur leur retour absolument vaines
& impossibles.*

1^o. C'est l'ouvrage de Dieu; on y reconnoît son doigt. *Digitus Dei hic est*, disoit-on à un Jésuite. *Le doigt de Dieu!* s'écria-t-il, dites les quatre doigts & le pouce.

2^o. Du côté des Souverains Pontifes, la recreation de la Société est un phénomène qui sort de l'ordre des vraisemblances,

3^o. Quand même par une incroyable absurdité le Pape auroit quelque pente à ce rétablissement, il n'est pas à présumer que les Puissances voulussent jamais se prêter à un projet aussi insensé,

4^o. Quelque impuissante que soit pour ce Rétablissement en France la protection de certains Evêques, ce semble, fort attachés aux Jésuites, ce zele n'est qu'une chimère; il n'y en a peut-être pas fix qui leur soient dévoués de cœur.

5^o. Il faut joindre à tous ces motifs la terreur que doit inspirer naturellement à tous les Princes un Corps Religieux, capable d'occasionner une aussi grande commotion que celle qu'ils ont causée & entretiennent encore dans l'Europe.

Telles sont les objections principales que l'écrivain oppose à son ami, allarmé sur l'élargissement

de quelques Jésuites prisonniers, fait par le Pape actuel & qui causoit les frayeurs de ce dernier. Il est certain qu'en lisant ce pamphlet Anti-Jésuitique, il est difficile de se refuser à la conviction de l'impossibilité de leur retour. Il est d'ailleurs aussi bien, aussi fortement écrit, que pensé sagement & profondément.



Les ennemis de M. Turgot ne cessent de se déchaîner contre lui ; voici des vers où l'on caractérise, prétend-on, les inconvéniens & les maux qui peuvent résulter de ses bonnes vues, mais trop systématiques :

Inonder l'Etat de brigands,
Multiplier les mendiants,
De malheurs augmenter la somme,
Et soulever les payfans,
Sont les résultats effrayans
Du système de ce grand homme,
Dont les fous sont les partisans.
Riez, chantez, Peuples de France,
Vous recouvrez la liberté;
Quant à votre propriété,
Le Prince en garde la finance,
Et de ce fortuné bienfait,
Zéro fera le produit net.



Pour mieux Juger de la fermentation qui regne dans le Parlement contre le Ministre des Finances, & du discrédit où l'on cherche à le mettre, en répandant sur lui, sur son Ministère & sur ses principes, ce ridicule si cruel en France, on cite une anecdote puérile en elle-même, mais curieuse sous ce point de vue. Dans une assemblée de Pairs, comme M. le Prince de Conti étoit à prendre du Thé auprès de la cheminée, un chien qui s'étoit introduit dans ce lieu, fit ses ordures en présence de Son Altesse Sérénissime, & sans aucun respect pour l'Auguste Compagnie. Un huissier veut le battre, le chasser à coups de baguette: *arrêtez*, lui dit le Prince, *Liberté, Liberté toute entiere*, persiflant par ce mot favori des Economistes leur Secte & leur Système.



E P I T A P H E

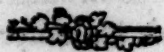
sur Alceste.

Pour Jubilé l'on représente *Alceste* :
 Les confesseurs disent aux Pénitens,
 Ne craignez rien, à ce drame funeste
 Pour station, allez tous, mes Enfans :
 Par-là bien mieux dans ce tems d'abstinence
 Mortifierez vos goûts & vos plaisirs ;
 Et si par fois vous avez des desirs,
 Demandez Gluck pour votre pénitence.

Peu de tems avant la mort du Maréchal de Muy on lui avoit présenté un Mémoire, dans lequel *on démontre, par des expériences & des observations, les effets pernicioeux qui résultent de l'usage du pain dans lequel on fait entrer une grande quantité de son.* Comme le pain des troupes est fait avec la farine & tout le son des grains qu'on fait entrer dans sa composition, le Ministre fut allarmé, quoique les expériences & les observations prétendues ne fussent rien moins que concluantes; en conséquence il remit à M. Sage, membre de l'Académie des Sciences, de la classe de Chymie, ce Mémoire & le chargea de vérifier tout ce qui pourroit éclaircir le fait.

Quoique l'auteur du Mémoire contre le pain de munition se soit retracté depuis, dans un supplément remis au Comte de St. Germain, celui-ci a non-seulement ordonné la continuation des travaux de M. Sage, mais afin de dissiper les inquiétudes qu'auroit pu faire naître la publicité de l'écrit en question, il a cru nécessaire de publier également les expériences qui détruisent ce qui est avancé. Elles offrent des découvertes intéressantes, entr'autres un moyen aussi simple qu'ingénieux, par lequel on peut s'assurer si la farine de froment est bonne, médiocre ou mauvaise; elles sont également propres à lever les difficultés qui pourroient se présenter lors de la réception des grains destinés à la consommation des troupes.

L'ouvrage de l'Académicien renferme aussi des observations sur les dangereux effets de quelques substances végétales que les soldats & le public peuvent être exposés à manger, & il indique leur antidote : il propose en outre un moyen de remédier à la brûlure de la poudre, à laquelle les soldats sont exposés fréquemment.

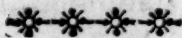


EPIGRAMME

contre M. de la Harpe.

Enfant trouvé de la Philosophie
 Dont il feint d'être possédé,
 Fantoccini (*) fougueux, bravement secondé
 Par les brigands de l'Encyclopédie,
 Lâche Rimeur par Blin intimidé,
 De Medailles chargé, mais couvert d'infamie,
 A Bicêtre il a préludé
 Aux honneurs de l'Académie.

(*) Espece de Marionettes d'un théâtre des Boulevards.



M O R T

de M. Collardeau.

M. Collardeau vient de mourir, avant d'avoir pu s'asseoir dans le fauteuil Académique & y prononcer son discours de réception ; en sorte que, par un événement singulier & dont il n'y a peut-être pas d'exemple, le successeur aura deux Eloges à faire. M. Collardeau, tout jeune encore ou du moins dans la vigueur de l'âge, perit victime d'une passion malheureuse. On peut se rappeler la satire sanglante qu'il publia, il y a deux ans environ, contre une Demoiselle Verrière, dont on a parlé. Outre la douleur d'avoir été trompé par cette courtisane ingrate & perfide, il paroît qu'elle lui avoit laissé un souvenir amer de ses embrassemens, & que la santé délicate du Poëte en a été altérée au point de périr insensiblement. Il étoit cependant depuis plusieurs années attachés à une Marquise de la Vieville, femme donnant dans le bel esprit & dans la philosophie, & chez laquelle il vivoit. Comme elle étoit veuve depuis quelque tems, le bruit couroit qu'elle l'avoit épousé, ou l'épouserait.



Sur l'Abbé Terrai.

Le seul aspect d'un tel Ministre,
De sa vie offre le tableau :
A cette figure sinistre,
France, reconnois ton bourreau!

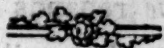


Les marchands de nouveautés en tabatières, pour exciter le goût des amateurs par la variété, ont imaginé des boîtes plates, qu'ils ont par cette raison appelé des *Platitudes*; elles sont de carton & à très-bon prix. Madame la Duchesse de Bourbon est allée ces jours derniers à l'hôtel de Jaback, & quand on a demandé à Son Altesse ce qu'elle désireroit? elle a répondu, *des Turgotines*. Le marchand a paru surpris, & ignorer ce qu'elle vouloit dire: „oui, a-t-elle ajouté, des tabatières comme „celle-là,“ en montrant la forme moderne. — „Madame, ce sont des *Platitudes*, à-t-il répliqué. „— Oui, oui, a riposté la Princesse, c'est la même chose.“ Le nom leur en est resté, & cette gentillesse occupe Paris pour le moment, il n'est personne qui ne veuille avoir sa *Turgotine*, ou sa *Platitude*.



On a parlé précédemment d'un *Commentaire de la Henriade*, fait par la Beaumelle & mis au jour par Fréron: en conséquence on voyoit à la tête le portrait de M. de Voltaire, accolé de droit & de gauche de ses deux éditeurs. Un partisan de ce grand homme a fait le quatrain suivant, où le madrigal est si finement enveloppé dans l'Epigramme, qu'on a peine à l'y trouver: l'idée est prise du parallèle naturel que l'estampe présente avec la figure de Jésus-Christ au milieu des deux Larrons:

Entre la Beaumelle & Fréron
Un graveur a placé Voltaire;
S'il s'y trouvoit un bon larron,
Ce seroit sans faute un Calvaire.



B O N M O T

de Madame la Marquise de Fleury.

Elle étoit dans une société, où M. d'Alembert témoignoit ses regrets sur la perte de M. Turgot en s'étendant sur la multitude de bonnes choses qu'il avoit faites. On le contrarioit à cet égard: „au moins, s'écria-t-il, ne peut-on nier qu'en peu „de tems il n'ait fait un furieux abattis dans la forêt des préjugés: *c'est donc pour cela*, a repris „avec vivacité la Marquise, *qu'il nous a donné tant „de fagots.*“

ÉPIGRAMMES.

Soit: que l'on ait placé dans notre Académie,
Suard, Arnaud, la Harpe & gens de ce renom;

Mais pourquoi, Diable! trouve-t-on,

En aussi bonne Compagnie

Voltaire, Gresset & Buffon.

* * *

Funeste & glorieux fauteuil

Toi, du talent le trône & le cercueil,

De ta vertu soporifique

Sur le pauvre *Bebé* répands l'heureux effet;

Endors-le moi d'un sommeil léthargique,

Pour être plus sûr de ton fait,

Avec *Gustave*, *Melanie*,

Et des *Conseils* la froide rapsodie,

Il faut rembourrer ton coussin;

Apprête-toi, voici le petit nain!

On le passe de main en main,

Il est niché! Gloire à l'Académie.

Là du fauteuil l'affoupissant génie,

Vient d'opérer; il saisit le *Bambin*.

Ah! n'allez pas troubler sa paix profonde:

N'est-il pas juste, amis, qu'il dorme enfin,
Après avoir endormi tout le monde!

Ce n'est point si mal à propos,
Que la Harpe à l'Académie,
Malgré toute son infamie
Siège, vainqueur de ses rivaux;
Graces à la vertu magique
De son fauteuil soporifique,
Il va nous laisser en repos.

M. Robé ayant fait une satire contre le Comte de Bissy, on en parla à celui-ci, qui, sans se fâcher, dit : *eh bien! amenez-le dîner chez moi, qu'il me la lise.* Ce poëte confondu par cette générosité, ne fait plus de satire contre le Comte, mais lui en adresse. C'est ainsi qu'il vient de lui offrir une diatribe contre les auteurs du jour, dans le genre de celles de Mrs. Clément & Gilbert. Il y passe en revue ceux les plus à la mode entre ces Messieurs, & les peint presque tous de couleurs qui leur sont propres; il leur donne quelquefois des louanges, mais souvent pour mieux asséner ses coups. On fait que M. Robé est vraiment ori-

ginat, qu'il a une manière à lui; sans doute elle n'est pas la meilleure; il affecte trop de chercher la richesse de la rime: pour former des images, il en emprunte de toutes parts; elles ne sont pas toujours nobles & bien choisies; son érudition les lui fait revêtir des termes les plus techniques des arts, ce qui jette de l'obscurité, de la dureté dans sa poésie, toujours forte & énergique & point assez proportionnée à la variété des sujets qu'il traite. Messieurs Linguet, la Harpe, Dorat, du Rosoi, Beaumarchais, sont les personnages les plus ressemblans dans cette galerie de portraits satyriques.



CHANSON.

J'ai des Vapeurs quand un Galant soupire,
De déplaire

L'Amour me fait mourir:
Ne pouvez-vous languir,
Messieurs, sans me le dire ?
Epargnez la fadeur,
Trêve de vive ardeur,

J'ai des vapeurs quand un Galant souvire.

A ma toilette un Abbé me fait rire :

Mon perroquet

Retient

Retient tout son caquet;
 Mon finge est plus coquet,
 Depuis qu'il vient m'instruire.
 Mais s'il m'offre son cœur,
 Percé d'un trait vainqueur,
 J'ai des vapeurs quand un Galant soupire.

Certain Robin s'en vint un jour me dire,
 Dieux! que d'appas,
 On n'y résiste pas;
 Et puis, d'un ton plus bas,
 Aimer, belle Thémire;
 Un peu de volupté,
 Sied bien à la Beauté.

J'ai des vapeurs quand un Galant soupire.

Un beau Marquis, que tout Paris admire
 Me divertit;
 Il chante, il danse, il rit,
 Il pétille d'esprit,
 Il folâtre, il soupire:
 Quelquefois tout à coup,
 Il tombe à mes genoux.

J'ai des vapeurs quand un Galant soupire,

Un Financier, n'allez pas en médire.

Me traite au mieux;

Ses soupers sont des Dieux,

Son Champagne mouffoux

En pétillant m'inspire;

Mais dès qu'il s'attendrit,

Tout son feu me tranfit.

J'ai des vapeurs quand un Galant soupire.

Il est charmant, par tout on le desire

Mon médecin,

C'est un homme divin;

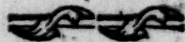
Ses doigts d'un blanc fatin,

S'exercent sur ma lyre,

Puis il touche mon bras,

Un jour il le ferra.

J'ai des vapeurs quand un Galant soupir.



M O R T

de l'Abbé de Gouré.

On a oublié de parler de la mort de M. l'Abbé de Gouré, décédé il y a environ deux mois. C'étoit un Savant très-versé dans la partie géographique:

il se mêloit aussi de la connoissance des médailles, & composoit des inscriptions, comme Desfontaines, où il s'étoit permis des digressions très-satyriques contre lui; ce qui avoit donné lieu à un procès criminel entr'eux, décidé par le Chancelier, comme toutes ces espèces d'affaires entre auteurs, c'est-à-dire en mettant les deux parties hors de cour. Il étoit fort cynique & vivoit isolé. Quoique prêtre & disant la messe tous les jours, il est mort sans avoir voulu entendre parler de confession. Il avoit près de 80 ans.



Le Sr. Clairval, le coryphée de la Comédie Italienne pour la haute-contre, a un très-grand crédit dans le comité des histrions & influe beaucoup sur l'acceptation ou le renvoi des pièces. M. Guichard ayant présenté à ces Mrs. un opéra-comique qu'ils ont rejeté, a attribué cette disgrâce à l'animosité du Sr. Clairval. Il en a été si piqué qu'ayant trouvé le portrait de cet acteur, il a écrit au bas ces deux vers relatifs au jeu de l'acteur très-maniéré, à son organe très-foible, & à son ancienne profession de Perruquier, qu'il a quittée pour se faire Comédien, mais sur tout à son despotisme envers les Auteurs :

Cet Acteur minaudier & ce Chanteur sans voix
Ecorche les Auteurs qu'il rasoit autrefois.

Le poëme de *Parapilla* est tiré en effet de l'Italien, l'original est intitulé *il Cazzo*; on l'avoit d'abord traduit en prose, & enfin le voici en vers. Par une singularité assez remarquable, quoiqu'il roule sur le sujet le plus obscène, il n'y a pas un mot de ce genre, & la fiction, soutenue d'un bout à l'autre sur le même ton, présente des images très-licencieuses, toujours gazées sous des expressions honnêtes. Dans le premier chant, il est question de son origine; elle est due à la manière brusque dont un pauvre diable, Rodric, accueille l'Ange Gabriel, qui le vient visiter, comme il plantoit dans son jardin; il jure par ce mot si usité en Italie & dont Benoit XIV faisoit souvent usage. *Vous en plantez, eh bien! il en viendra*, lui répond l'inconnu qui dispaçoit. L'impie est désolé de l'accomplissement de la prédiction; il s'en repent: l'esprit céleste, plaissant de son naturel, lui pardonne, & lui montre la manière de faire fortune avec cette nouvelle production: qu'il en prenne une tige, & l'aille vendre, mais non moins de cent mille écus. Sa propriété fera de sauter à la femme qui marquera la première son admiration en la voyant & de lui procurer des plaisirs indicibles: elle ne s'arrêtera qu'au seul mot *Parapilla*. Rodric trouve bientôt manchande; une Madame Capponi, ayant éprouvé la vertu du bijou l'achette; ce qui fournit la matière du 2^e. chant, terminé par l'épisode de sa sœur l'Abbesse, qu'elle instruit de sa découverte, & qui désire y prendre part. Les rava-

ges de cette racine merveilleuse dans le couvent, sont peints au troisième chant avec un pinceau léger, vif, voluptueux; mais un laquais de la maîtresse impatiente vient reprendre le bijou au grand regret des Nonains: il étoit tard, il le rapportoit dans la nuit; il est arrêté par la garde. Le prévôt se saisit d'une cassette que le fuyard abandonne. Ni l'un ni l'autre n'en connoissant le mérite. Le dernier marioit sa fille le lendemain; par hazard elle trouve la boîte, l'ouvre, & éprouve la vertu de l'instrument, qui épargne bien des peines au mari; elle le conserve quelque tems, jusqu'à ce que la suivante de Madame Capponi, instruite qui possédoit le trésor, & aux aguêts, trouve le moyen d'en devenir propriétaire. Tout cela occupe le quatrième chant. Enfin la suivante chassée au cinquième chant, de chez Madame Capponi, parce qu'elle néglige tout son service pour s'entretenir avec le bijou, mourante de faim, & n'ayant pas d'autre ressource le vend à une fameuse courtisane, maîtresse du St. Père. Celle-ci le préfère, comme de raison à S. S.; elle s'en amuse, persifle le vieux Pontife, qui invoque le secours de St. Pierre pour être débarrassé d'un rival aussi incommode; on l'exauce, on apotheose le bijou, il est placé au Ciel.

Rien de plus gai, de plus lestement écrit que ce petit poème, d'un genre fol & d'un goût exquis.



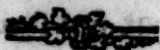
M. le Comte de la Billarderie d'Angiviller, Directeur & Ordonnateur général des bâtimens, &c. a un goût particulier pour les gazons : il en a fait mettre devant le Louvre, sur l'esplanade entre ce palais & le cloître de St. Germain l'Auxerois : il en a fait garnir la place de Louis XV, & en veut couvrir aussi l'intérieur de la cour du Louvre. Un quarré est déjà formé en face de la salle où l'Académie Françoisse tient ses assemblées. Un mauvais plaisant a fait à cette occasion le quatrain suivant :

Des favoris de la Muse Françoisse

D'Angiviller a le fort assuré :

Devant leur porte il a fait croître un pré

Pour que chacun y pût paître à son aise.



Le Prince de Conti, qui, par son patriotisme généreux avoit mérité l'affection des François : a fini avec la même fermeté qu'il avoit montrée dans toutes les circonstances critiques de sa vie. Quoique fût de ne pouvoir guérir de la maladie qui le consommoit, il n'a point perdu sa gaîté & sa présence d'esprit. Dans son dernier voyage à l'Isle-Adam, il a fait faire son cercueil de plomb, dans lequel il s'est mis & a plaisanté sur la gêne qu'il y éprouvoit. Une autre fois voyant se promener

ensemble son trésorier & son aumônier: *Voilà*, dit-il, en riant, *les deux hommes les plus inutiles de ma maison.*

Malgré la variété des rapports concernant les derniers actes de sa vie, le plus certain est qu'il a reçu très-honnêtement l'Archevêque de Paris, lui a témoigné une sorte d'estime relativement à la pureté de ses mœurs, quoique différent de lui dans sa façon de penser, soit en matière politique, soit en matière religieuse. A l'égard de ce dernier objet, on assure qu'il a supplié le Prélat de ne point lui en parler, parce qu'il avoit mûrement examiné la chose & savoit à quoi s'en tenir.

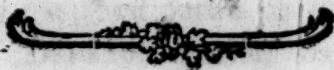
Les prêtres, piqués devoir ce Prince leur échapper & témoigner ouvertement une façon de penser qui pouvoit faire exemple, ont cherché à fauver l'extérieur en ce qu'ils ont pu: en conséquence, de concert avec des gens de sa maison qui prétendoient prévenir le scandale, on a supposé que S. A. avoit au moins reçu les saintes huiles. Le vrai est qu'elles ont été portées effectivement à l'hôtel du Temple, mais qu'elles sont entrées par une porte, & sorties par l'autre pour la forme; ou que, si le malade a été oint, ce n'a été qu'après sa mort.

* * *

Le Prince de Conti étant à distinguer des autres par la singularité de son caractère & de sa conduite, on s'en occupe, quoiqu'il soit mort. On re-

marque dans son mobilier immense une quantité de bagues, qu'on fait monter à plusieurs milliers. On assure que sa manie étoit de constater chacune de ses conquêtes amoureuses par cette légère dépouille. Il falloit que la femme avec laquelle il couchoit, lui donnât sa bague ou son anneau, qu'il payoit bien sans doute, & sur le champ il étiquettoit cette acquisition du nom de l'ancienne propriétaire. S. A. avoit une telle ardeur pour le sexe, que dans l'état des dépenses secrètes qu'on représente, il se trouve des soupers de filles habituels qu'il faisoit encore au mois de Juin dernier. Il n'est aucune fille d'Opéra qui n'ait une pension de lui, sans compter les autres: c'est cette générosité immense qui fait qu'en ce moment la recette dans les biens de sa succession égale à peine la dépense. Il confesse par son testament deux bâtards, qu'il a chargé son fils de recommander au Roi, & auxquels il fait un sort distingué. On voit par ce détail qu'entre les Princes galans de la maison de Bourbon, le défunt méritoit la première place.

On compte aussi dans son mobilier huit cens tabatières.



COUPLET

sur la Reine de France.

D'un peu d'encens que l'amour donne

Quelquefois les Dieux sont flattés;

Osons offrir cette couronne,

Tribut de nos cœurs enchantés.

Qu'avec plaisir on rend hommage

A la beauté,

Qui joint à ce doux avantage

La bonté.



L'Anecdote la plus curieuse du Mémoire de Madame la Marquise de Mirabeau contre son mari, c'est qu'elle lui conteste ses productions. Elle prétend que son *Ami des hommes* n'est qu'une amplification du manuscrit d'un Anglois, décédé il y a quarante ans, sur la Population, confié à ce Philosophe & qu'il a commenté à sa manière & dans son style; ce qu'il est aisé de distinguer. Quant à la *Théorie de l'impôt*, elle confirme le bruit général qui l'attribue au feu Docteur Quesnay. Le premier ouvrage avoit paru en 1757, & la sensation qu'il produisit, se manifesta par le vœu public qui portoit l'auteur à la place de Sous-gouverneur des Enfans de France. Il faut voir comment dans

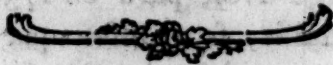
une Lettre du 25 Juin de la même année, il se glorifie de ce bruit. Quoique le second lui eût mérité une détention à Vincennes en 1761, il en tire encore vanité ; ayant recouvré sa liberté, à condition d'aller dans sa terre près Nemours, suivant une Lettre il goûte le doux plaisir, que non seulement tout Egreville, mais encore tout Nemours étoit en haie double & triple, aux fenêtres, sur les étaux & partout pour le voir passer. Enfin la Marquise lui ayant obtenu la faculté de revenir à Paris, dans une Lettre du 17 Février 1761 il se plaint d'y être arrivé au milieu de trop d'empressement.



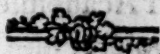
V E R S

de Voltaire à Madame Poura.

Vous voulez arrêter mon ame fugitive,
 Ah ! Madame, je le crois bien,
 De tout ce qu'on possède on ne veut perdre rien,
 On veut que son Esclave vive.



M. le Camus de Neville, qui est aujourd'hui à la tête de la Librairie sous M. le Garde des Sceaux, exerce dans cette partie un despotisme qu'on n'auroit pas présumé d'un excellent Patriote comme lui. Il a imaginé de ne plus laisser un Auteur communiquer avec le Censeur de son ouvrage, il ne veut pas même qu'il le connoisse; il se fait remettre le manuscrit & l'envoie personnellement à celui qu'il choisit pour l'examiner, lequel le lui remet de même. Cette méthode, bonne dans certains cas, où un Censeur a besoin de l'incognito pour se livrer plus librement à ses fonctions, est mauvaise en général, par les longueurs qu'elle entraîne, l'auteur pouvant lever beaucoup de difficultés en conférant de vive voix avec son Aristarque, ce qui est presque impossible par écrit & doit faire perdre tout au moins beaucoup de tems.



On a plaisanté sur les réclamations du Clergé à l'égard de M. Necker; on fait que M. de Maurepas a répondu à quelques Evêques qui lui témoignent leur surprise de l'élévation de ce Protestant au Ministère, *le Roi vous le sacrifiera, si le Clergé veut se charger de payer les dettes de l'Etat*; on est parti de-là pour faire un jeu de mots qui a pourtant une sorte de sens, le voici:

De ton choix, ô Necker, le dévot allarmé
 Crie envain, quel scandale énorme!
 Pour régir son trésor, quoi! Louis a nommé
 Un Enfant de Genève, un maudit Réformé?
 C'est qu'il s'entend à la Réforme.



Le Sr. Porporati, graveur fameux, étranger, mais
 établi dans ce pays-ci, a fait depuis peu un dessin
 représentant Adam & Eve, trouvant le cadavre
 d'Abel tué par son frère, & apprenant par cette fu-
 neste catastrophe ce que c'est que la mort. Ce
 dessin gravé, avant de le mettre en vente, l'auteur
 a voulu l'enrichir d'une inscription : il a eu recours
 à M. Rousseau de Genève, & ce grand homme en
 a fourni sur le champ une, supérieure certaine-
 ment à tout ce que l'Académie des Belles-Lettres
 auroit imaginé; la voici :

Prima Mors, primi Parentes, primus Luctus.



P O R T R A I T

de Madame Du Barri.

Sans esprit, sans talens, du sein de l'infâmie
 Jusqu'au trône on la porta;
 Contre une cabale ennemie

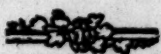
Jamais elle complota,
 Et de l'ambition ignorant les allarmes,
 Jouet des intriguans, regna par ses seuls charmes.

Par une gaucherie fréquente dans toutes les opérations typographiques des presses étrangères, on n'a point mis de vers au bas du portrait de M. de Maupeou, Chancelier de France & le héros du livre. Deux patriotes indignés ont fait chacun une inscription d'un genre différent. La première est un quatrain fort dur :

Tel est ce brigand fameux
 Nommé Chef de la Justice,
 Plus scélérat que tous ceux
 Qu'il envoyoit au supplice.

La seconde est un distique plus majestueux & plus analogue à l'ouvrage où le portrait est placé :

Il viola les Loix, loin d'en être l'exemple,
 Et Chef de la Justice, en détruisit le Temple.



Les deux Lettres de M. Linguet au Duc d'Aiguillon sont vraiment neuves & piquantes par leur objet. N'est-ce pas en effet un spectacle bien singulier de voir cet illustre accusé refuser à son défenseur les honoraires qui lui sont dûs légitimement, ou du

moins ne lui en accorder que de très-modiques se montant à 400 Louis? Pour mieux faire sentir cette parcimonie, M. Linguet observe, qu'on peut évaluer à 12000 rôles ses écritures qui, à un écu par rôle, feroient 36000 livres; c'est le terme le plus bas auquel il puisse les apprécier. En outre, M. le Duc d'Aiguillon a 500,000 livres de rentes. M. Gerbier a eu 300,000 livres pour avoir fait rehabiler le Sr. Cadet; M. de Genes a eu 60,0000 livres pour la défense de M. de La Bourdonnois. Enfin, qui refuse de se conformer à ces exemples? C'est un Ministre qui à la source des graces n'en a pas versé une seule sur la tête de son Bienfaiteur, & qui l'a traité avec la même indifférence que l'homme qui n'auroit pas eu le droit à sa protection.

C'est dans la seconde Lettre que l'écrivain entre dans des détails encore plus injurieux, s'il est possible, à la réputation de son client, puisqu'il lui reproche de l'avoir détesté dès le moment où il a pris sa défense; ce qu'il ne prouve, au reste, que par des inductions & des rapprochemens très-curieux.

Voici, au surplus, le morceau terrible qu'on a reproché à l'auteur, comme une tournure oratoire pour tracer le plus affreux portrait du Duc d'Aiguillon.

„Replaçons-nous donc dans l'état où nous étions „à la fin de 1769, avant que j'eusse le malheur

„ d'être recherché par vous : moi, paisible, chéri
„ de mes amis, voyant s'ouvrir sous mes pas une
„ carrière glorieuse & utile, & vous l'horreur de
„ la Bretagne, l'effroi de la France, le scandale de
„ l'Europe, représenté dans cent imprimés, lus
„ avec autant d'avidité que de confiance, comme
„ un Despote inhumain & vindicatif, qui en écras-
„ sant les petits sans formalité, cherchoit à perdre
„ les grands par l'abus des loix & des formes ju-
„ diciaires ; comme un ennemi assez lâche pour
„ employer à ses vengeances personnelles la Sub-
„ ornation, le Faux, le Poison, toutes les armes
„ de la bassesse & du crime ; comme un Concussi-
„ onnaire insatiable qui épuisoit les trésors de la
„ Province, soit à satisfaire son avidité, soit à sou-
„ doyer les instrumens de ses passions, comme un
„ Guerrier sans courage & sans capacité, qui ayant
„ exposé les ressources de la France avoit obtenu
„ du hazard un succès sur lequel personne & sur-
„ tout lui ne devoit compter ; enfin comme un Ty-
„ ran composé de tous les vices & capable de tous
„ les forfaits : Joignez à ces inculpations affreuses
„ une cabale acharnée & puissante, vivement in-
„ téressée à les accréditer, & cherchez des mains
„ qui vous aident à les combattre. “



CHANSON

de Monsieur de Montdret.

Je ne veux plus aimer Annette,
Ses yeux me font trop de rivaux;
Mon ame est toujours inquiète,
Jamais mon cœur n'a de repos.
J'entrevois jusqu'en sa conquête
Bien moins de plaisirs que de maux.

Elle a la mine si coquette,
Le regard si doux, si flatteur,
Que chacun de nous l'interprete,
Et l'interprete en sa faveur :
J'aimerois cent fois mieux qu'Annette
Nous traitât tous avec rigueur.

Sans doute elle fera fidelle,
A qui pourra toucher son cœur;
Mais son regard dépend-il d'elle?
Et sera-t-il moins séducteur?
Non, qu'elle soit tendre ou cruelle,
Je veux la fuir pour mon bonheur.

Je ne saurois quitter Annette,
Je le sens trop en ce moment;

Les

Les torts que mon dépit lui prête,
Sont ce qu'elle a de plus charmant.
Qu'elle aime, elle sera parfaite,
Et je l'adore en attendant.



La Comédie du *Bureau d'esprit* est, suivant la préface, d'un jeune homme qui en rendant justice au mérite de ceux qu'il traduit sur la scène, attaque seulement leurs travers, leurs ridicules, leur amour-propre, leur admiration exclusive, leurs menées fourdes, leurs cabales ouvertes, leur despotisme tyrannique pour concentrer en eux seuls l'esprit, le génie, les talens, les vertus, la renommée, la gloire. Sa pièce n'est point dure comme celle des *Philosophes*; elle n'est ni injuste, ni outrée, ni atroce; elle se rapproche plus des *Femmes Savantes*, sur l'intrigue de laquelle elle est calquée. Elle excelle par un dialogue vif, pétillant, rempli de gaieté & de saillies, mais surtout par des caractères si vrais, si bien exprimés, que sous des noms étrangers on reconnoît aisément les personnages. Mrs. d'Alembert, Marmontel, la Harpe, Thomas, l'Abbé Arnaud, Cadet, Voltaire, le Marquis de Condorcet, &c. y figurent principalement. Ce dernier est le seul contre lequel il y ait quelques personnalités. Il est fort maltraité & rendu méprisable, vil, odieux : le

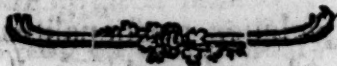
poète, sans doute, lui en vouloit particulièrement. Cet ouvrage fait beaucoup de bruit; il est composé très-récemment, puisqu'il y a plusieurs traits relatifs à la séance de l'Académie Française du 25 Août. Le fâcheux c'est qu'il paroisse dans un moment où l'héroïne, tombée dans une sorte d'enfance, ne peut-être qu'un objet de pitié. La Police, à l'ordinaire, fait rechercher cette facétie qui, en conséquence, se trouve difficilement & est très-chère pour une pareille brochure.



ÉPIGRAMME

sur M. le Marquis de Pezay.

Poète, jardinier & sage tour à tour,
 Je ne suis qu'un grand fat à parler sans détour.
 Je ne ferois pas croître une simple fleurette.
 Je chante & fais bâiller l'Amour :
 Pour être mis dans la Gazette,
 De femme à prix d'argent je vais faire l'emplette,
 Je serai cocu, puis bientôt j'enragerai,
 Alors plus Philosophe ici je reviendrai.



M O R T

de Madame la Duchesse d'Olonne.

Elle étoit fameuse par son inconduite & le dérangement de ses mœurs. On peut se rappeler le singulier procès qu'elle eut en 1772 contre le Comte Orourke & les Mémoires plaisans de M. Linguet contre cet ancien amant de sa cliente, qu'il qualifioit de *Prince de Conacie*. L'Avocat avoit remplacé le Prince dans ses fonctions, mais s'étoit brouillé peu après avec elle. C'est M. Falconnet qui lui a succédé & qu'on peut appeller le dernier des Romains. Aussi est-il le mieux récompensé, la Duchesse l'a fait son légataire universel.

Le testament de Madame la Duchesse d'Olonne est aussi bizarre que sa conduite: elle ordonne que son corps soit transporté dans sa Principauté de Lux, fort éloignée; elle veut que le convoi très-nombreux en voitures & en pauvres portant des torches se fasse majestueusement, & ne parcourre pas plus de cinq lieues par jour; qu'à chaque endroit où il reposera, on célèbre un service avant le départ; enfin par tous les détails dispendieux qu'elle prescrit, on évalue que ce convoi pourroit bien coûter 150,000 livres.

Me. Falconnet n'est point légataire universel, mais exécuteur testamentaire de cette Dame; elle

lui laisse pour présent une terre de peu de valeur : elle laisse aussi 15000 livres au Sr. Robé, poëte qu'elle logeoit & soutenoit à Paris.

* * *

La Principauté de Lux, où doit être transporté le corps de Madame la Duchesse d'Olonne, est en basse Navarre, environ à 250 lieues de Paris. Le prix de cette expédition funéraire est fixé à 18000 Livres seulement pour le loyer des chevaux & voitures. Celles ci seront au nombre de six. Qu'on juge ensuite ce qu'il en coûtera de cinq lieues en cinq lieues pour le séjour, pour la tenture & le service qu'exige la défunte, ainsi que pour les flambeaux des pauvres, au nombre de 200, avec chacun un écu par jour. Le convoi est parti mardi trois.

Par un autre article de son testament, non moins curieux, la Duchesse d'Olonne traite fort bien ses domestiques, laissant à tous des rentes proportionnées à leurs services, mais en même tems elle les exile, c'est-à-dire, leur assigne un domicile fixe, à une certaine distance de Paris, où ils doivent résider respectivement pour toucher leur rente : son motif est qu'elle ne veut pas qu'ils s'entretiennent d'elle après sa mort, & médisent sur son compte.

* * *

PETITS VERS POUR IRIS.

De petits vers pour Iris, pour Climene,
 Dans les boudoirs m'avoient fait quelque nom :
 Desir me prit de briller sur la scène,
 Mais j'y parus sans l'aveu d'Apollon.
 Là, comme ailleurs, s'achette la victoire :
 A beaux derniers l'on m'a vendu la gloire :
 Mieux eût valu, ma foi, qu'on m'eût berné.
 Que m'ont servi tant de prôneurs à gages ?
 De mes succès où sont les avantages ?
 Un seul encore, & je suis ruiné !

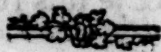


EXTRAIT

d'une Lettre de Rome.

Toutes les Gravures que vous avez en France du Saint Père actuel, ne sont point ressemblantes. Il l'est plus exactement sur une pierre de composition que je vous envoie. Quoiqu'en petit, il est parfaitement bien rendu. Vous conviendrez que c'est un des plus beaux hommes qu'on puisse voir, plus jeune encore sur la figure qu'il ne l'est réellement. Comme il est entièrement subjugué par le Cardinal de Bernis, il s'est conformé à cette Eminence, il

se frise & se poudre, ce qui ne contribue pas peu à faire ressortir davantage la grace & la noblesse de ses traits. On a beaucoup crié contre cette innovation & Pasquin en a plaisanté. On avoit toujours cru ici qu'un Souverain Pontife devoit avoir les cheveux plats & gras. Il a bien retranché du cérémonial pour l'aborder, plus de mule à baiser, &c. Il est dommage que sa tête ne soit pas aussi bonne que belle. Il a peu d'esprit & point de goût. Il fait faire actuellement une Sacristie pour *Saint-Pierre de Rome*, qui coûtera énormément cher & est du plus mauvais dessin. C'est ainsi qu'en pense M. Vien & les autres Artistes François.



On peut se rappeler le bruit qui a couru, il y a environ deux mois, que le nouveau Directeur du Trésor Royal, quoiqu'hérétique, avoit dîné publiquement chez l'Archevêque de Paris. Cette nouvelle certaine à été conignée dans une Epigramme qui n'a transpiré que depuis peu. Il faut savoir que le Prélat se nomme Christophe.

Nous l'avons vu, scandale épouvantable!

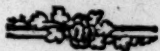
Necker assis avec Christophe à table,

Et vingt Prélats savourant à l'envi

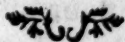
De rouges bords le nectar délectable.

L'Eglise en pleure & le Diable est ravi.

Mais en ce jour, d'une indulgence telle,
 Quel seroit donc le motif important
 Qui de Beaumont a perverti le zele ?
 C'est que Necker, le fait est très-constant,
 N'est Janséniste, il n'est que Protestant.



Les Bals de la Reine continuent, mais assez tristement, par le défaut d'Acteurs, S. M. étant très difficile à cet égard. On raconte que le Roi lui ayant fait reproche qu'elle n'invitât point un Seigneur qu'il aime, elle lui avoit répondu qu'il dan-
soit trop mal : Mais personne ne danse plus mal que moi, a repliqué le Monarque, il faut donc que je n'abstienne aussi d'y aller.



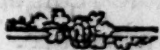
Mlle. Arnoult de l'Opéra se trouvant l'autre jour à la vente de feu M. Random de Boiffet, au moment qu'on y avoit exposé le buste de Mlle. Clairon, a doublé le première enchère. Personne ne lui ayant contesté cette acquisition, cela a donné lieu au Quatrain suivant qu'on lui a adressé :

Lorsqu'en t'applaudissant, Déesse de la Scène,
 Tout Paris t'a cédé le buste de Clairon,
 Il a connu les droits d'une Sœur d'Appollon
 Sur un portrait de Melpomene.



Monsieur a reçu ces jours derniers une Lettre avec la suscription suivante : *A Monsieur, Monsieur, Prince de Provence, pour remettre à Monseigneur le Prince de Montbarey, Secrétaire d'Etat du Département de la guerre & son premier Domestique.* On s'imagine bien que personne n'a osé ouvrir un paquet si hétéroclitement adressé. On l'a remis en mains propres de S. A. Royale, qui en a beaucoup ri, a été curieuse de savoir ce qu'il contenoit & a fait appeller sur le champ le Capitaine Colonel des Suisses de sa garde. M. de Montbarey venu, Elle lui a donné le paquet pour qu'il en fit lecture. Il s'est trouvé que c'étoit la Lettre d'un pauvre Gentilhomme, parent du Ministre, & lui recomman-
 dant trois garçons & une fille qu'il a, dans un style qui ne sentoît pas plus le courtisan que l'adresse. *Monsieur* a demandé à M. de Montbarey si tout cela étoit vrai, & ce qu'il comptoit faire ? Il n'a pu nier la vérité des faits articulés dans le Mémoire, mais a paru peu disposé à exaucer la demande du suppliant, vu son étendue & l'impossibilité qu'il a prétextée d'y satisfaire. Alors S. A.

Royale lui a dit qu'elle comptoit être plus heureuse; qu'elle prendroit l'aîné pour son Page, donneroit le second à son Frère d'Artois, & le troisième à la Reine, que, quant à la fille, elle espéroit avoir assez de crédit pour la faire recevoir à *Saint Cyr*. Les courtisans témoins de l'entretien, qui avoient ri d'abord de la gaucherie du père, n'ont pu s'empêcher de reconnoître qu'il n'étoit pas si bête.



ÉPIGRAMME.

Un bel Esprit sur le Pinde embusqué,
 Surprit Thalie en un coin solitaire :
 „Ça qu'on m'embrasse -- Ah, fi! pédant musqué;
 „Va, reste ici, tu n'es plus Mousquetaire.“
 Malgré ses cris, ce froid célibataire,
 D'un baiser flasque à trois fois l'insulta,
 Dont trois soufflets. . . Mais sans perdre courage,
 D'un croc en jambe il vous la culbuta,
 La chiffonna; puis pour comble d'outrage,
 Qu'arriva-t-il enfin ? Il la rata.



Quoique feu M. de *Bathaumont* fût un paresseux aimable, peu capable d'accumuler par lui-même la Collection immense des matériaux littéraires qu'on annonce dans la Préface des *Mémoires Secrets*, &c. on ne peut douter qu'il n'y ait eu au moins quelque part, en suivant la filiation du Recueil que l'on prétend avoir été formé originairement chez Mad. *Doublet* *Virtuose* très-renommée en effet par son goût pour les nouveautés de toute espèce qu'elle recueilloit & qui se rédigeoient chez elle, & par son ardeur à les répandre. C'est un fait connu de tout Paris. Cette collection neuve, ainsi que l'annonce l'Editeur, par des notices courtes, instructives & amusantes, doit être bien reçue du Public, si le goût & l'impartialité y ont en effet présidé. Il faut attendre le tout pour en juger plus pertinemment. Il paroît qu'on se propose de la continuer ensuite année par année, sous le même titre. (Cette Notice est tirée de nouvelles à la main très-accréditées dans Paris.)



APOLOGUE

sur l'Empereur.

Chéri de toute l'Arabie,
Magnanime, humain, vertueux,
En trouvant son bonheur à faire des heureux,

Mamoun un jour conçut l'envie
 De voyager; il eut la fantaisie
 De rester partout inconnu;
 Il croyoit le pouvoir: seule erreur de sa vie;
 On le nomma sitôt qu'il eut paru.
 La douce & noble modestie
 Est le héraut de la vertu.



La guerre entre les Gluckistes & les Piccinistes
 de la Musique Françoisise continue & enfante des
 bons mots, dont quelques-uns sont assez plaisans.
 Dernièrement, à une représentation d'*Alceste*, un
 détracteur de cette nouveauté prétendit que Mlle.
 le Vasseur chantoit mal & lui arrachoit les oreilles:
 „ Ce seroit un grand service à vous rendre, Mon-
 „ sieur, répartit un admirateur de cet Opéra, si
 „ c'étoit pour vous en donner d'autres. “



V E R S

mis au bas d'une Estampe du Roi.

O qu'un Roi populaire est un mortel auguste!
 Vous, qui foulez aux pieds vos peuples consternés,
 Apprenez, d'un héros plus sensible & plus juste,
 Quel est le prix des jours de deux infortunés!

M. de Montblin, jeune Conseiller au Parlement, vient de mourir, à Toulouse, d'une maladie de langueur qu'il avoit contractée dans son exil. On peut se ressouvenir que M. le Chancelier lui avoit choisi l'endroit le plus incommode, le plus dénué de secours & le plus malsain. On peut le regarder comme une victime de la révolution. Son éloquence dans les assemblées étoit si impérieuse, qu'à la première séance tenue à Versailles dans l'affaire du Duc d'Aiguillon, il subjuguâ le Roi, qui s'écria : *Je suis de l'avis de Michau!* Il est auteur de plusieurs Remontrances & laisse beaucoup de manuscrits précieux, dont il demande par son testament qu'on ait le plus grand soin pour les remettre à son fils lorsqu'il sera en âge d'en profiter. Il lui legue spécialement sa charge de Conseiller au Parlement & desire fort qu'il prenne cet état.



V E R S

à l'Empereur.

De vos propre sujets n'avez-vous pas assez ?
 Voulez-vous donc regner sur tout ce qui respire ?
 Gagner ainsi les cœurs partout où vous passez,
 Des Princes, vos voisins, c'est usurper l'Empire ;
 Mille vertus vous font chérir,

Vos bienfaits sont les loix que votre cœur impose,
 Et voyager ou conquérir
 Est pour vous une même chose.



Quoique M. le Comte de Falkenstein soit de mœurs aulères & n'ait pas l'habitude des galanteries fades de nos petits maîtres de cour, il n'ignore point l'art de dire des choses agréables & spirituelles aux Dames. On en peut juger par son propos à Madame la Comtesse Dubarri. Le jour où il fut la voir, comme il étoit question de se promener & de visiter les beautés extérieures du Pavillon de Luciennes, ce Prince offrit le bras à la Comtesse, qui sembla honteuse de cet excès d'honneur & s'en avouer indigne : „ ne faites point difficulté, lui „ dit l'Empereur, *la Beauté est toujours Reine.*“



V E R S

mis au bas du Portrait de M. de Buffon.

La Nature pour lui prodiguant sa richesse,
 Dans son génie, ainsi que dans ses traits,
 A mis la force & la noblesse:
 En la peignant il paya ses bienfaits.



M. de Voltaire, longtems inquiet de savoir à qui il avoit affaire, a enfin découvert que les prétendus Juifs, ses adversaires, lui répondant & défendant leur nation, tantôt sous le nom de trois Juifs de Hollande (en 1771) & tantôt sous le nom de trois Juifs de Portugal (en 1776), n'étoient autre chose qu'un seul & même homme: un simple Abbé, un Ex-précepteur, a pris la plume contre lui avec plus de confiance & lui a répliqué dans l'ouvrage intitulé *un Chrétien contre six Juifs*. On est fâché qu'il se montre infiniment au dessous de son rival, non-seulement pour l'érudition, pour la force des preuves & la dialectique, mais pour le ton de modération, d'honnêteté & de politesse, dont celui-ci ne s'écarte jamais. Le Philosophe de Ferney effleure tout à sa manière & substitue souvent le sarcasme, le quolibet, l'ordure au raisonnement; & malgré ce secours on peut assurer que sa diatribe n'en est pas plus amusante, qu'elle est même ennuyeuse & le cede encore à cet égard à l'Apologie de l'Abbé Guené, solide, lumineuse, instructive, & malgré son étendue, se faisant lire avec un plaisir continu.

Par une finesse dont personne n'est plus dupe, M. de Voltaire ne parle point directement; c'est ce La Roupilliere, son ami, qui le défend & qui renie pour lui tant d'ouvrages dont il a raison de se disculper, à cause de l'animadversion des deux puissances qu'il auroit à redouter en les avouant.

COUPLETS

sur Mlle. Arnoult.

Amis, célébrons à l'envi
 La fête de *Sophie*,
 Que chacun de nous rénuï
 La chante comme amie;
 Nous ne pouvons lui présenter
 De fleur plus naturelle,
 Qu'en nous accordant pour chanter,
 C'est toujours, toujours Elle.

Si quelqu'un parle d'un bon cœur,
 On cite alors *Sophie*;

Si l'on décerne un prix flatteur,
 Elle est encore choisie;

Si quelqu'un trouve à l'opéra

Grace & voix naturelle,

Cet éloge désignera :

C'est toujours, toujours Elle.

Envain l'envie aux triples dents

Voulut blesser *Sophie*,

Elle répand que ses talens

Semblent rose flétrie;

Mais elle parut dans *Castor*

Si touchante & si belle,

Que chacun s'écria d'accord :
C'est toujours, toujours Elle.

Le tems cruel qui détruit tout
Respectera *Sophie*,
Par son pouvoir le Dieu du Goût
Prolongera sa vie;
Le charme de ses doux accens
Nous la rendra nouvelle,
On répétera dans vingt ans :
C'est toujours, toujours Elle.



Quoique les deux pièces très-intéressantes ci-jointes aient deux ans de date, elles étoient restées jusqu'à présent dans le plus grand secret, & à la lecture on jugera aisément pourquoi. Mais l'avidité des curieux d'une part & la cupidité des mercénaires de l'autre, font tout transpirer à la longue.

Défistement de Mrs. de la Chalotais & de Caradeuc,
du 5 Août 1775.

Nous soussignans *Louis René de Caradeuc de la Chalotais*, & *Anne Jacques Raoul de Caradeuc*,
Procureurs Généraux du Roi au Parlement de Bretagne, voulant donner à S. M. un témoignage de
notre

notre respect pour sa personne sacrée, de notre reconnaissance de la justice qu'elle a bien voulu nous rendre, de notre desir de concourir aux vues de paix dont elle est animée, & de notre considération pour M. le Comte de Maurepas, déclarons abandonner purement & simplement toutes actions & demandes que nous aurions faites, ou pu faire relativement à la procédure criminelle injustement intentée contre nous au mois de Novembre 1765 & années suivantes, circonstances & dépendances, en quelque Tribunal & envers quelques personnes que ce soit, renonçant à en faire aucunes suites, & notamment M. le Duc d'Aiguillon. A Rennes le 5 Août 1775. (Signé) DE CARADEUC DE LA CHALOTAIS, DE CARADEUC.

Lettre de M. le Garde des Sceaux à M. de la Chalotais, du 8 Août 1775, envoyée d'Athys à M. de la Chalotais le 14 Août.

MONSIEUR,

Le Roi a bien voulu vous accorder une gratification de la somme de 100,000 livres une fois payée, & une pension de 8000 livres réversible après vous, savoir 4000 livres à M. le Chevalier de la Chalotais, votre fils, & 4000 livres à Mad. de la Fruglaye.

S. M. vous accorde également une charge de Président à Mortier, dont elle voudra bien donner l'agrément à M. de Caradeuc, si vous la lui faites

R

passer. Vous ne devez pas douter du plaisir que j'ai à vous annoncer ces graces.

Je vais faire passer à M. le Contrôleur Général l'ampliation des décisions du Roi, pour qu'il soit à portée de vous procurer le payement des 100,000 livres & de vous faire porter sur les états du Roi pour la pension de 8000 livres.

Je vais faire passer également à M. de Malesherbes une ampliation de la décision relative à cette pension, pour qu'il soit en état de vous en expédier le Brevet.

Je suis,

MONSIEUR,

Votre affectionné Serviteur

(Signé) MIROMESNIL.

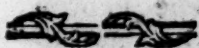
à Versailles le 8 Août 1775.



A C O L E T T E.

J'écris comme tu plais, Colette,
 Sans art & sans prétention;
 Je suis toujours content de ma mufette,
 Lorsque ta douce voix répète
 Et mes plaisirs & ma chanson.

Sois encore mon interprète;
 Qu'en voyant ton joli nom
 Gravé, comme sur ta houlette,
 La critique reste muette,
 On dise, avec toi, ma chanson,
*„ Il écrivit pour sa Colette,
 Le plaisir fut son Apollon.“*



Le Docteur Bouvard ayant été appelé depuis peu par le Grand-Aumônier en enfance, mais n'en étant pas moins susceptible des maux physiques, s'est plaint de sa goutte au Médecin, & lui a dit qu'il souffroit comme un damné: „ *Quei! déjà,* „ *Monseigneur,*“ a repris le malin Esculape.

CH A N S O N

sur l'Air: les Bourgeois de Chartres.

Aimable Cour des Aides,
 Nos fideles amis,
 Venez, de grace, à l'aide
 De nos foibles maris:
 Ces pauvres Magistrats,

R 2

Comme à leur ordinaire,
Remplissent mal, à notre avis,
Soit au Palais, soit au logis,
Leur petit ministère.

Vous auriez cru plus de force
A nos fiers Exilés;
De cette belle écorce
Les voilà dépouillés.
Au Palais, comme ailleurs,
Malgré toute leur gloire
Les Exilés sont aussi mous;
Peut-être plus que les Maupeous:
Vous pouvez nous en croire.

Quand le sel affaïsonne
Les mets & les ragoûts,
La saveur qu'il leur donne
Flatte plus notre goût:
Mais redoutant le feu
D'un piquant badinage
Ils ont jugé fort à propos
Dans leur Arrêts, comme des fots,
D'en proscrire l'usage.

Sur une autre denrée,
 S'ils oisoient établir
 Un plus gros droit d'entrée,
 Qu'ils auroient de plaisir!
 Mais ils n'auront jamais
 De puissance assez forte;
 Nos chers amis, rassurez-vous,
 Vous entrerez toujours chez nous,
 Sans payer à la porte.



Le ridicule de M. Laus de Boilly, qui semblant mépriser l'état d'homme de lettres & de poète, affecte de dire & d'écrire qu'il est un homme du monde, ne prenant la plume que pour s'amuser, lui a valu l'Epigramme suivante de M. Landrin de Rubel:

Damis ne fera pas des nôtres,
 Il n'écrit que pour son plaisir;
 Et lorsque l'on veut réussir
 Il faut écrire un peu pour le plaisir des autres.



V E R S

à *M. Necker.*

On vous damne comme hérétique,
 On vous damne bien autrement
 Pour votre plan économique,
 De zele immortel monument.
 Mais ne perdez pas l'espérance,
 Allez toujours à votre but:
 En réformant notre Finance,
 Pourroit-on manquer son salut
 Quand on fait celui de la France?

+ + +

Une fille nommée *Rosalie*, se trouvant logée dans le même lieu qu'un jeune gars nouvellement débarqué, a jetté un dévolu sur lui. Elle a cherché à jouir des prémices de ce rustre vigoureux; mais celui-ci insensible à toutes les avances de la raccrocheuse y a résisté constamment. Alors elle a pris le parti d'exciter sa cupidité & de lui promettre un Louis pour une nuit. Cette perspective a ébloui le mânant plus que les charmes de sa conquête. Il a promis d'être le soir au rendez-vous: la Demoiselle a affecté de craindre qu'il ne tînt pas parole, & de peur qu'il ne se dégageât a voulu six francs de débit, dont elle seroit nantie & qu'elle lui ren-

droit avec le Louis. Le gars, de bonne foi & de bonne volonté, a accepté la condition. Il a très-bien rempli sa fonction, & sa maîtresse émerveillée le matin est convenue de la dette, mais elle a prétendu qu'il n'y avoit pas de bonnes nôtices sans lendemain & a désiré le revoir le soir. Comme il étoit encore en fond, il a trouvé doux d'avoir de l'argent & du plaisir en même tems, d'autant que la Demoiselle a promis de porter la somme jusques à dix écus, indépendamment du débit de six francs à lui rendre. Enfin, après l'avoir bien sucé & mis sur les dents, elle continuant à exiger de nouveaux services, il s'est fâché, & ne pouvant obtenir le salaire qui lui revenoit ni même son propre argent, il est allé présenter un placet au Lieutenant de Police. Celui-ci l'a renvoyé au Commissaire, & ce Juge de paix trouvant que la contestation ne méritoit aucune réfutation sérieuse, s'est contenté, dans son rapport, de prétendre que le cas étoit tout résolu par la fable de la Fontaine, intitulée: *le Loup & la Cigogne*, dont la moralité est dans la réponse même du premier, qui ayant un os dans la gorge, & ayant besoin du long col de la seconde pour en faire l'extraction, lui répond, lorsqu'elle exige une récompense, qu'elle est trop heureuse d'être sortie saine & sauve de sa gueule. Cette décision est regardée comme plus ingénieuse que juste.



B I L L E T

de M. François de Neufchâteau à M. Dupaty.

Je suis étranger dans Athenes;
D'un œil contemplateur j'admire ses vaisseaux,
Ses superbes remparts, ses forts, ses arséniaux;
Mais je voudrois voir Démosthenes.

* * *

On a vu au Salon de 1777 une gravure, représentant M. l'Abbé Terrai. On a fait à cette occasion un distique en forme de dialogue entre deux amateurs, dont l'un témoigne sa surprise de voir ce personnage transmis à la postérité, à qui le second réplique. Le voici :

Le premier interlocuteur.

Quoi, ce monstre gravé! cet infâme! ce traître!

Le second,

Cartouche l'est: Terrai doit l'être.

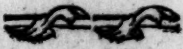
On a recueilli aussi deux vers produits par un sentiment différent. M. Guichard, en voyant chez M. Allegrain la statue de *Diane surprise au bain par Actéon*, dont on a parlé, a écrit au bas :

Sous ce marbre imposteur, toi que Diane attire,
Crains le sort d'Actéon; tu vois qu'elle respire.

Sur l'Exposition du Salon.

Il est au Louvre un galetas,
Où dans un calme solitaire
Les chauve-souris & les rats
Viennent tenir leur cour plénière
C'est-là qu'Apollon sur leurs pas
Des beaux arts ouvrant la barrière
Tous les deux ans tient ses états
Et vient placer son sanctuaire.
C'est-là, par un luxe nouveau
Que l'art travestit la nature;
Le ridicule est peint en beau,
Les bonnes mœurs sont en peinture,
Et les bourgeois en grands tableaux
Près d'Henri Quatre en mignature;
Chaque figure à contre-sens
Montre une autre ame que la sienne,
Saint Jérôme y ressemble au Temps,
Et Jupiter au vieux Sylène.
Ici la fille des Césars
Dans nos cœurs trouvant son Empire,
Semble refuser aux beaux arts
Le plaisir de la reproduire;
Tandis qu'un Commis ignoré,

Narcisse amoureux de lui-même,
Vient dans un beau cadre doré
Nous montrer son visage blême.
Ici l'on voit des *ex voto*,
Des Amours qui font des grimaces,
Des Caillettes incognito,
Des Laideurs qu'on appelle Graces :
Des Perruques par numéro,
Des poliffons sous des cuirasses,
Des inutiles de haut rang,
Des imposteurs de bas mérite,
Plus d'un Midas en marbre blanc,
Plus d'un grand homme en terre cuite,
Jeunes morveux bien vernissés,
Vieux barbons à mine enfumée.
Voilà les tableaux entassés
Sous l'hangar de la Renommée ;
Et selon l'ordre & le bon sens
Tous s'y trouve placés de sorte,
Qu'on voit l'Abbé Terrai dedans
Et que Sully reste à la porte.



On rapporte un bon mot de la Reine, le jour où elle est allée au Sallon, ne voyant point le Sr. Vernet entre les Artistes qui lui faisoient leur cour, elle l'a fait appeler & lui a dit obligeamment : „ M. Vernet, je vois que c'est toujours vous qui „ faites la pluie & le beau tems. “ Il faut savoir que cet Artiste est un peintre de Marines supérieur, dont les tableaux étoient en effet les plus remarquables du Sallon, entr'autres une *Tempête* & un *Calme*. Ses confrères jaloux ont cherché à étouffer cette saillie de la Reine, qui transpire aujourd'hui.



E P I T R E

aux Américains.

Parlez donc, Messieurs de Boston,
 Se peut-il qu'au siècle où nous sommes,
 Du monde troublant l'unisson,
 Vous vous donniez les airs d'être hommes ?
 On prétend que plus d'une fois
 Vous avez refusé de lire
 Les billets doux que Georges Trois
 Eut la bonté de vous écrire.
 Il paroît, mes pauvres amis,
 Que vous n'avez jamais appris

La politesse Européenne,
Et que jamais l'air de Paris
N'insinua dans vos esprits
Cette tolérance chrétienne
Dont vous ignorez tout le prix.
Pour moi, je vous vois avec peine
Afficher, malgré les plaifans,
Cette brutalité Romaine
Qui vous vieillit de deux mille ans.
Raisonnons un peu, je vous prie:
Quel droit avez-vous, plus que nous,
A cette liberté chérie
Dont vous paroissez si jaloux ?
D'un pied léger la Tyrannie
Vole, parcourant l'univers,
Ce monstre, sous des noms divers
Ecrafe l'Europe asservie;
Et vous, peuple injuste & mutin,
Sans Pape, sans Rois & sans Reines,
Vous danseriez au bruit des chaînes
Qui pesent sur le genre humain;
Et vous d'un si bel équilibre,
Dérangeant le plan régulier,
Seuls auriez le front d'être libre

A la barbe du monde entier!
 L'Europe demande vengeance.
 Armez-vous, héros d'Albion;
 Rome reffuscite à Boston,
 Etouffez-la dans son enfance:
 Dans ses derniers retranchemens
 Forcez la liberté tremblante,
 Qui, toujours plus intéressante,
 Se feroit de nouveaux amans,
 Qu'elle expire, & que son nom même
 Presqu'ignoré chez nos neveux,
 Ne soit plus qu'un mot à leurs yeux
 Et son existence un problème.



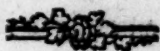
E X T R A I T

d'une Lettre de Ferney, du 4 Octobre 1777.

J'ai dîné aujourd'hui chez M. de Voltaire en très-
 grande compagnie. L'automne le dérange & il
 redoute les approches de l'hiver: il se plaint de sa
 strangurie, il est cassé & a la voix éteinte: mais
 son esprit n'a que quarante ans; il rabache moins
 encore dans sa conservation que dans ses écrits.
 Il est précis & court dans ses histoires. Comme

nous avions la jolie Madame de Blot, il a voulu être galant, & il étoit plus coquet qu'elle des mines & de la langue. Pour vous donner une idée de la vigueur & de la gentillesse de son esprit, je ne vous en citerai que deux traits, ils suffiront; la Comtesse est tombée sur le Roi de Prusse & a loué son administration éclairée & incorruptible: „*par*
 „*ou diable, Madame, s'est-il écrié, pourroit-on*
 „*prendre ce Prince! il n'a ni Conseil, ni Chapelle,*
 „*ni Maîtresse.*“ On n'a pas manqué de parler de M. Necker, & j'étois curieux de sa façon de penser sur son compte. Il a apostrophé un Genevois, qui étoit à table avec nous: „*Votre République, Mon-*
 „*sieur, doit être bien glorieuse,* lui a-t-il dit: *elle*
 „*fournit à la fois à la France un Philosophe (M.*
 „*Rousseau) pour l'éclairer, un Médecin (M. Tron-*
 „*chin) pour la guérir, & un Ministre (M. Necker)*
 „*pour remettre ses finances; & ce n'est pas l'opé-*
 „*ration la moins difficile. Il faudroit a-t-il ajouté,*
 „*lorsque l'Archevêque de Paris mourra, donner ce*
 „*siège à votre fameux Ministre Vernet, pour y*
 „*rétablir la religion.*“ Ce dernier perfilage, sans autre réflexion ultérieure, m'a décelé son jugement sur notre Directeur-Général. Je l'avois senti par une citation écrite de sa main au bas du portrait de M. Turgot, *ostendunt nobis hunc lentum fata....* Le Marquis de Vilette étoit des nôtres & paroît goûté du patron, qui lui a dit des douceurs; je crois qu'elles sont intéressées, & qu'il s'agit de l'amadouer pour un mariage.

Ce qui indispose encore plus le Philosophe contre M. Necker, c'est la faveur qu'il accorde à la Loterie Royale de France, qui s'est étendue dans ces cantons. On vient d'établir à Ferney un bureau de cette Loterie; il redoute avec raison que les habitants de la colonie ne donnent dans ce piège.



CHANSON.

Il me falloit faire une fin
Comme tout bon apôtre,
Je suis devenu Chapelain;
Ce poste en vaut un autre.

Iris m'offroit à deffervir
Sa gentille Chapelle;
Je n'ai jamais su qu'obéir
Aux ordres d'une Belle.

Elle est au fond d'un bois couvert,
Gardé par le mystère;
Son sanctuaire n'est ouvert
Qu'à mon seul Ministère.

Un double Autel de marbre blanc
Est de sa dépendance;
Mais ce Bénéfice important
Oblige à résidence.

Sans Vicaire, de jour, de nuit,
Suivant les premiers rites,
Je fais office à petit bruit,
Avec deux Acolytes.

Quoiqu'en puissent dire les gens,
Même aux fêtes de Vièrge,
Dans ma Chapelle, en tous les tems,
Je n'allume qu'un Cièrge.

Gros Prieurs & brillans Prélats
Tout engraisfés d'offrande,
Ma foi, je ne troquerois pas
Avec vous de Prébende.

Fin du premier Volume.



